This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ital 488.4.25

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE

PURCHASED APRIL, 1927

ALBERT DUFOURCQ

MURAT

ET

LA QUESTION DE L'UNITÉ ITALIENNE EN 1815

Extrait des *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*
publiés par l'École française de Rome, T. XVIII.

ROME
IMPRIMERIE DE LA PAIX, PHILIPPE CUGGIANI
Via della Pace, 35.
1898

Ital 488.4.25

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
COMTE ALFRED BOULAY DE LA MEURTHE
APRIL, 1927

MURAT

ET

LA QUESTION DE L'UNITÉ ITALIENNE EN 1815 [1]

PREMIÈRE PARTIE

POUR L'INDÉPENDANCE.

La chute de l'Empereur, la chute de l'Empire, voilà les deux grands faits que rappelle la date de 1815: ce sont eux qui fixent la physionomie de cette année et qui en résument l'importance. La chute de Murat et sa mort, qu'y voit-on autre chose qu'un épisode du drame qui vient de finir, une aventure romanesque sans portée historique?

Cependant, avant 1815, Napoléon est vaincu et la France écrasée: Waterloo confirme une situation politique préexistante: il ne la crée pas. En 1815 au contraire, et pour la première fois, un état italien, fort de ses seules forces, du passé qu'il

(1) La première partie de ce travail repose tout entière sur l'étude des *Mémoires* du duc de Gallo, contrôlés par les documents publiés sur le Congrès de Vienne; des documents de l'*Archivio di Napoli,* Carte di guerra (1815), 1060; des documents de l'*Archivio di Bologna,* Stampe governative. — Les *Mémoires* du duc de Gallo m'ont permis d'essayer de retracer la véritable physionomie des événements diplomatiques; les papiers que j'ai consultés à Naples m'ont mis à même de suivre jour par jour les mouvements des Napolitains à la guerre; les proclamations que j'ai trouvées à Bologne m'ont fait voir où en était, en 1815, le mouvement nationaliste italien. C'est en combinant ces trois sortes de documents, en les rapprochant les uns des autres, en les éclairant les uns par les autres, que j'ai tenté de faire

invoque et de l'avenir qu'il rêve, pose à l'Europe la question de l'unité et de l'indépendance de l'Italie; en 1815, pour la première fois, apparaît ce nouveau facteur de la politique européenne, l'Italie en tant que nation; les tragiques aventures de Murat en cette année ouvrent l'histoire du " *Risorgimento* ".

Le lecteur voudra-t-il m'excuser, si, pour le faire comprendre, je remonte d'abord un peu haut? En Italie, plus qu'en tout autre pays du monde, le passé lointain n'explique-t-il pas les plus récentes époques?

comprendre ce que Colletta déclarait incompréhensible et tâché de montrer ces événements sous leur aspect véritable *.

Pour composer ma seconde partie, je n'ai pas eu général, puisé à d'autres sources que le marquis de Savenay. Je n'ai trouvé que quatre documents qu'il ait ignorés: 1° les *Mémoires* de Cresceri, dont je parle au cours de ce travail; 2° les *Mémoires* manuscrits du Général de Atellis, conservés à la Bibliothèque nationale de Naples (peu à prendre); 3° les *Mémoires* inédits de mon arrière-grand-oncle, le général Desvernois, qui servit dans le royaume de Naples de 1806 à 1815 (cf. p. 85 suiv.); 4° les *Mémoires* du Général Belliard.

Qu'il me soit permis de remercier ici, pour l'accueil qu'ils ont bien voulu me faire, M. le comte de la Ville sur Yllon, membre de la *Società di Storia patria di Napoli,* et M. le commandeur Malagola, directeur de l'*Archivio di Bologna.*

* Je tiens à appeler l'attention sur le livre suivant, dont l'auteur donne parfois des indications précieuses; c'est à l'obligeance charmante du baron Lumbroso que je dois d'avoir pu m'en servir: qu'il en reçoive ici tous mes remercîments. *Der Krieg in Italien in den Jahren 1813, 1814 und 1815.* Napoleon's Wiedererscheinung in Frankreich und der Krieg in den Niederlanden und in Frankreich im Jahr 1815 (Leipzig, 1817 Baumgarten, in-12).

INTRODUCTION.

LES ORIGINES DU SENTIMENT NATIONAL ITALIEN

I.

Le rêve italien: Dante

Ce fut Dante qui s'avisa le premier que les Italiens étaient fils des Romains; que ce peuple malheureux, livré par ses querelles intestines à la domination étrangère, avait été durant des siècles le maître souverain du monde; ce fut dans son esprit que se heurtèrent, pour la première fois, et le souvenir de la grandeur passée et la conscience de la misère actuelle de la patrie; ou, du moins, si d'autres, avant lui, s'en aperçurent et en souffrirent, nul ne s'inspira de cette douloureuse pensée avec plus d'amour ni plus de bonheur. La grandeur de l'Italie, il la raconte dans le *Convito* et le 2e livre du *De Monarchia:* le peuple romain était le peuple élu de Dieu, le plus parfait des peuples; il la raconte dans le traité *De Vulgari Eloquio* (1): la langue italienne est la plus parfaite des langues; il la chante enfin en maints passages de la *Divine Comédie* (2). Et la mi-

(1) Cf. le curieux dialogue de Machiavel *in cui si esamina se la lingua* (del Dante, del Boccaccio e del Petrarca) *si debba chiamare italiana, toscana o fiorentina.* — Consulter aussi le prologue de la *Calandria* (*Teatro antico italiano,* I, 195-197) cité par Villari (*N. Machiavelli,* III, 146). — Napione, *Dell'uso e dei pregi della lingua italiana,* Torino, 1791.

(2) Cf. *Enfer,* I, 79 (page 10. Scartazzini. Milano, Hoepli, 1896, in-12).

sère de l'Italie, tout son poème n'en est-il pas pénétré; l'idée d'où il est sorti, les détails qu'il raconte, l'accent surtout dont il résonne à nos oreilles, tout ne dit-il pas dans quel désespoir la déchéance des anciens maîtres de la terre a jeté le poète? Au début de l'*Enfer*, on peut entrevoir le double sentiment qui l'anime; lorsqu'il recourt à Virgile pour échapper aux monstres qui lui barrent le chemin, celui-ci lui prédit qu'un jour à venir le Veltro (1) les anéantira:

« Questi non ciberà terra nè peltro,
Ma sapïenza ed amore e virtute
E sua nazion sarà tra Feltro e Feltro.
Di quell'umile Italia fia salute
Per cui morì la vergine Cammilla,
Eurialo e Turno e Niso di ferute ».
(*Enfer*, I, 103).

Quel sentiment de douleur (2) lorsqu'il parle de " quell'umile Italia „! Quel orgueil (3) lorsqu'il songe aux " Italiens „ du temps jadis...

« la vergine Cammilla
Eurialo e Turno e Niso di ferute »!

Les souffrances présentes, les gloires passées de l'Italie allument dans son âme l'invincible désir de la voir renaître à la puissance et à la gloire.

Ses idées philosophiques concordent avec ses impressions de poète et les confirment. Chrétien, il professe que tout homme

(1) Je n'ignore pas combien est obscure la question du Veltro; mais les vers même que je cite me semblent démontrer que le Veltro sera le sauveur ou le salut de l'Italie. Cf. *Del Veltro allegorico di Dante*, Firenze, Giuseppe Molini, 1826 (par le napolitain Troya).

(2) Cf. aussi *Purgatoire*, VI, 76, 85, 91: « Ahi! serva Italia, di dolore ostello », et aussi *Purgatoire*, VII, 94; *Paradis*, IX, 25, 26, XV.

(3) Cf. aussi: « Suso in Italia bella giace un laco... » (*Enfer*, XX, 61).

venant au monde est souillé par la tache originelle; scolastique imbu d'Aristote, il ne voit d'autre moyen de salut que la subordination de toutes les énergies de l'âme à la raison souveraine, qui les pacifie en les unifiant. Cette conception de l'individu détermine sa conception de la société: sa pensée est pénétrée de symbole autant que d'allégorie. " La même corruption qui ronge l'individu, mine la société; celle-ci ne peut avoir la paix qu'en établissant le règne de la justice et de la loi, en rejetant le gouvernement de plusieurs pour se ranger sous la volonté d'*un seul*. La tradition virgilienne intervient ici: la monarchie préétablie par Dieu, fondée par Auguste, descendant d'Enée, et Rome, de droit divin, capitale du monde (1) „.

Penseur et poète, Dante ne cesse donc de songer au relèvement de l'Italie (2). Et cette renaissance glorieuse à laquelle il aspire, il ne la conçoit pas indépendamment d'une restauration impériale. " Bien loin de devoir se renfermer dans les limites de l'Italie ou dans les lisières de l'Europe, écrit-il à Henri VII, l'empire a le droit inviolable de ne connaître d'autres frontières que les flots de l'Océan, s'il daigne même les reconnaître „. Le relèvement de l'Italie et la restauration de l'empire sont bien pour lui une seule et même chose.

L'extraordinaire popularité du poète (3) fut cause que l'idée inspiratrice de son œuvre passa peu à peu dans la conscience italienne; le souvenir de la grandeur romaine, l'orgueil du passé

(1) Francesco De Sanctis, *Storia della letteratura italiana*, 4ª ediz. (Napoli, Morano, 1890), I, 155.

(2) Dans le prospectus de la *Biblioteca storica del risorgimento*, Dante est appelé « *il gran padre della coscienza unitaria italiana* »; et c'est sous son patronage qu'est placée la société qui édite les volumes de cette bibliothèque.

(3) Sur l'influence de Dante sur les hommes que nous étudions dans ce travail, cf. *Mémoires de G. Pepe*, I, 116: « Perticari ispirommi tanto amore per Dante ch'io studiava sempre di tenerne a memoria le più belle sentenze... ».

romain, la conviction que le peuple romain était le peuple de Dieu, élu par lui pour exécuter ses dessein, ce souvenir, cet orgueil, cette conviction pénétrèrent peu à peu, grâce à Dante, les esprits de tous les Italiens et façonnèrent leurs pensées. C'est là le fait premier auquel se rattache toute l'histoire de l'unité italienne: ce que les fils de l'Italie ont d'abord rêvé — ce qu'ils rêvent encore (1) — ç'a été cette maîtrise du monde q'ils trouvaient deux fois dans leur héritage, impérial et chrétien; ç'a été la domination suprême que la Rome d'Auguste avait exercée sur tous les royaumes, la Rome de saint Pierre sur toutes les âmes.

II.

Les études archéologiques: la seconde Renaissance. (2)

Comme il est naturel de s'y attendre, mieux le passé romain est exploré, mieux il est connu et plus l'Italien rougit (3) d'en être indigne, plus se précise, dans sa pensée, le sentiment de sa déchéance; plus vivement il désire s'en relever. Les progrès du rêve italien devaient être intimement unis aux progrès de l'archéologie romaine, et c'est, en effet, ce que l'on constate.

C'est au moment où les érudits de la Renaissance commencent à renouveler l'histoire romaine, que Machiavel appelle de

(1) Cf. Gioberti, *Del primato morale e civile degli Italiani.*

(2) C'est pour moi un devoir et un plaisir de reconnaître que je dois beaucoup, pour ce paragraphe, au cours professé par M. Bourgeois à l'École Normale Supérieure en 1894-95.

(3) *Vita Alfieri,* I, 106: «Vedendo l'Italia tutta essere morta, gl'Italiani divisi, deboli, avviliti, e servi, io grandamente mi *vergognava* di essere e di parere italiano».

ses vœux un prince italien pour rendre à sa patrie sa grandeur: il songe tour à tour à César Borgia et à Laurent d'Urbin (1).

C'est au XVIII[e] siècle que, plus que jamais, les Italiens se lamentent sur la déchéance de leur patrie et demandent au ciel sa régénération; c'est un thème littéraire que chacun traite à sa manière, mais que nul n'évite de traiter, des rhéteurs comme Metastase et Filacaja et des poètes comme Alfieri. En 1788 ce dernier donne sa *Tirannide* et en 1789 son *Principe;* c'est lui qui écrit:

« Giorno verrà, tornerà il giorno in cui
Redivivi ormai gl'Italiani staranno
In campo audaci e non col ferro altrui
In vil difesa... ».

Et les vers que Fulvio Testi adresse à Charles Emmanuel I n'ont pas un autre accent:

« Chi fia, se tu non sei, che rompa il laccio
Onde tanti anni avvinta Esperia giace?
Posta nella tua spada è la sua pace
E la sua libertà sta nel tuo braccio.
Carlo, se il tuo valor quest'idra uccide
Che fa con tanti capi al mondo guerra,
Se questo Gerion da te s'atterra
Che Italia opprime, io vo chiamarti Alcide « (2).

Et c'est l'époque où Muratori [1672-1750] nous révèle, si j'ose dire, le moyen-âge italien, en publiant dans les *Rerum Italicarum Scriptores ab a. 500 ad a. 1500* les principaux do-

(1) Alessandro d'Ancona, *Il concetto dell'unità politica nei poeti italiani,* Pisa, 1875. — Tivaroni, *Italia prima della rivoluzione francese,* Torino, 1888, p. 524. — Cf. surtout *Discorso sulle Deche.* — Noter que Machiavel ne fait ici que reprendre une idée de Pétrarque, beaucoup plus moderne que Dante (cf. la thèse de M. de Nolhac): il attend la régénération de l'Italie d'un Italien, Charles d'Anjou ou de Bohême.

(2) Tivaroni, *Italia prima* etc., p. 524. — Cf. Sorel, *Europe et rév. fr.,* I, 883.

cuments qui s'y rapportent et en les mettant lui-même en œuvre dans les dissertations savantes qu'il publie sous le nom de *Antiquitates italicae medii aevi;* c'est l'époque où le marquis Scipion Maffei [1675-1755], celui-là même dont Voltaire devait imiter la *Mérope,* explore l'antiquité italique, détruit la légende d'un ordre de chevalerie institué par Constantin (1712), étudie les amphithéâtres (1728), raconte l'histoire de Vérone [1719, 1731,1749], aborde l'obscur problème des populations primitives de l'Italie à propos des tables eugubines; c'est l'époque où Forcellini [1688-1777] poursuit et achève l'œuvre de son maître le savant Facciolato [1682-1769] en publiant au séminaire de Padoue, en 1771, le fameux vocabulaire latin, *Ægidii Forcellini totius latinitatis lexicon*; c'est l'époque où Algarotti [1712-1764], l'ami de Frédéric II, fait paraître son *Essai critique sur le triumvirat de Crassus, de Pompée et de César;* où l'abbé Denina, l'ennemi de Voltaire, étudie les *Révolutions italiennes* [1769-1771]. Et c'est l'époque aussi où la découverte d'Herculanum [1719-1737] et de Pompéi [1748] anime ce beau zèle, active ces études, provoque la naissance de l'*Accademia Ercolanese* (1) [1755]; où l'enthousiasme pour l'antique Italie devient si vif que c'est en italien qu'écrit Winckelmann et que c'est par son ignorance de l'Italie qu'il explique les insuffisances du comte de Caylus; où Fabroni enfin [1732-1803] consacre sa vie à rappeler à ses compatriotes les gloires de leur plus récent passé. Les ruines éparses à travers la péninsule redisent incessamment la grandeur inouïe des ancêtres; les études des érudits dont on a rappelé les noms (2), les commentent et les expliquent

(1) Autre découverte célèbre: en 1753, on découvre à Luce, près d'Héraclée, les tables de bronze, dites d'Héraclée (Musée de Naples: 2480-2481).

(2) Consulter Giovanni Lami, *Memorabilia Italorum eruditione praestantium quibus vertens saeculum gloriatur.* Florentiae, 1742-1748, 3 vol. — Cf. le récent ouvrage de Louis Bertrand, *La fin du Clas-*

au moment même où l'art évocateur du premier des Piranesi (1) [1707-1778] en propage et en affermit la suggestive influence; l'obsession de tant de gloire disparue est chaque jour rendue plus vive; est-il étonnant que le désir passionné de la faire renaître ait alors enflammé tous les cœurs?

III.

Unité ou fédération. (2)

Ce désir pouvait s'assouvir de deux diverses manières, ce rêve s'incarner en deux réalités différentes. Par le seul éclat de sa civilisation et la seule puissance de ses idées, l'Italie reprendrait-elle sa place dans le monde, ou serait-ce à sa puissance politique et à sa force militaire qu'elle devrait surtout de remonter à son rang? Pétrarque, le premier, avait entrevu cette issue à son rêve: avec Robert de Naples, puis avec Cola di Rienzi, il avait espéré que l'Italie redeviendrait unie et puissante; mais il avait fini par en revenir à l'idée impériale telle que Dante l'avait conçue. Villani avait recueilli ses espérances; comme Fazio degli Uberti, il appelait Jean Galeas Visconti à la conquête, à la domination des divers états de la presqu'île. Machiavel, à son tour, avait repris l'idée de Pétrarque; César Borgia, Lau-

sicisme et le retour à l'antique dans la deuxième moitié du XVIII^e^ siècle et les premières années du XIX^e^, en France (Paris, Hachette, 1897). — Nous rappelons pour mémoire la belle thèse de M. Rocheblave sur le comte de Caylus.

(1) Sur les deux Piranesi, particulièrement sur le second, consulter Geffroy, *Études italiennes* (Paris, Colin, 1898), p. 265.

(2) Cf. le célèbre *Mémoire* de Melchiorre Gioja, couronné en avril 1797 (germile VI) par l'Administration générale de Lombardie. On en trouve un important extrait dans les *Letture* de Carducci, I, 130.

rent d'Urbin, Jean Medici lui étaient successivement apparus comme les « rédempteurs » de la patrie déchue, comme les fondateurs d'une grande puissance militaire italienne. Testi, Marini et quelques autres avaient continué la tradition, saluant en Victor Amédée, fils de Victor Amédée II, le maître de la péninsule unifiée.

Mais cette conception militaire et unitaire du relèvement de l'Italie n'avait jamais exercé un très vif attrait sur l'élite italienne; elle n'avait rallié autour d'elle que quelques esprits isolés. Les traditions répugnaient à cette unification violente dans ce pays où chaque ville avait enfanté une civilisation à son image. La transformation de l'Europe, méditerranéenne dans l'antiquité, atlantique dans les temps modernes, contrariait la formation d'une monarchie militaire; c'est à Milan que la politique et la stratégie lui prescrivaient de fixer sa capitale, c'est à Rome que l'invitaient à s'établir des souvenirs prestigieux: contradiction redoutable de l'avenir et du passé, de la richesse et de la gloire! Machiavel ne l'a pas aperçue en accusant les papes d'avoir empêché l'unification de la péninsule; depuis la naissance des pays transalpins, le maître de Rome, qu'il fût ou non prince ecclésiastique, ne pouvait plus prétendre y rattacher, comme à une capitale politique une province secondaire, le duché de Milan et la Haute-Italie. Ils sentaient confusément cette difficulté nouvelle, ils se rappelaient précisément ces traditions nationales, tous ces écrivains qui cherchaient dans une seconde Renaissance le moyen de rendre à l'Italie sa couronne de gloire. Au dix-huitième siècle, on les voit accepter le régionalisme politique, œuvre du passé; loin de chercher à déposséder les princes qui bénéficient de cet état de choses, ils contractent alliance avec eux (1). Les écrivains appliquent ou défendent

(1) G. Carducci, *Letture del risorgimento italiano*, Bologna, Zanichelli, 1892. — Préface, page XXVII: « Il favore dei principi fu tutto

leur politique anti-ecclésiastique, ils exécutent l'œuvre joséphiste, l'asservissement des églises aux états: tels les ministres de Léopold de Toscane, le correspondant de Condorcet, ou encore Tanucci dans le royaume de Naples. En retour du service rendu, les princes prodiguent aux lettrés les faveurs et les honneurs: Beccaria est protégé par le comte Firmiani qui lui donne en 1768 une chaire d'économie politique à Milan; Algarotti est l'ami des Farnèse de Parme qui ont confié au " philosophe „ du Tillot l'administration de leurs états; les principaux représentants de l'école de Naples (Filangieri notamment), on le verra plus loin, jouissent de la protection de Charles VII et de Ferdinand IV (1). Cette alliance n'est-elle pas significative? et n'est-il pas permis d'y chercher la preuve qu'à la fin du dix-huitième siècle, le rêve italien s'accommode du morcellement politique: l'élite italienne croit pouvoir réaliser celui-là sans renoncer à celui-ci. Une confédération exprimerait la communauté de langue, d'origine, de mœurs, des divers états de la péninsule, en respectant leur génie propre, leurs traditions particulières, leurs tendances respectives. Le comte Napione, reprenant l'idée de Sully et de d'Argenson, proposait à Victor-Amédée en 1780 une confédération de ce genre et un publiciste écrivait en 1784 dans l'*En-*

per gli studi della giurisprudenza e dell'economia, e l'opera dei filosofi, come si chiamavano, fu nel rappresentare a essi i bisogni del popolo e nel proporre innovazioni e miglioramenti alla legislazione civile e criminale, all'amministrazione delle rendite pubbliche, al censo, al commercio e all'istruzione».

(1) La politique joséphiste des Bourbons de Naples est connue de reste; je rappelle ici l'abolition des décimes, la pragmatique relative aux biens de main-morte, l'expulsion des Jésuites, le refus de l'hommage de la haquenée. Sur la suzeraineté du Pape sur le royaume, consulter les *Considerazioni storico-politiche in congiuntura degli ultimi avvenimenti sul continente ed in ispezialtà sul regno di Napoli*, dell'avvocato Domenico Satriani (Napoli, 1807, Raimondi, in-4); Considerazione IX, p. 182. — Consulter Fr. Scaduto: *Stato e Chiesa nelle due Sicilie* (Palerme. Amenta, 1887), p. 98.

cyclopédie méthodique: " Les princes qui partagent la domination de l'Italie n'auraient qu'à s'unir intimement et à former une ligue défensive à la tête de laquelle serait le Pape, en conservant à chacun sa souveraineté et en rejetant toute alliance étrangère (1) „. Les hommes qui unissent dans leur pensée le relèvement de l'Italie à l'éclosion d'une autre Renaissance veulent consolider, en le réglant, le régionalisme politique de la péninsule: " l'idée d'une révolution, écrit alors Botta, n'est venue à personne „.

IV.

Le régime français. (2)

Un fait survint qui bouleversa (3) cette histoire, étouffa pour un temps l'idée fédéraliste, fit triompher l'idée unitaire. La domination française à laquelle toute l'Italie fut plus ou moins soumise de 1801 à 1814 détruisit l'œuvre accomplie et la re-

(1) Telle est aussi l'idée de Genovesi: « L'Italia potrebbe meno nuocerci se que' tanti principi, *deposta omai la non necessaria gelosia,* volessero meglio considerare i propri e *i communi interessi* e in *qualche forma di concordia e di unità redursi*..... I principati d'Italia (sono) sì gli uni degli altri gelosi..... più per costume che per sode ragioni..... Ella non può, come le cose sono al presente, sperare altronde la sua salute *che dalla concordia e dall'unione dei suoi principi* ». (Carducci, *Letture,* I, 8).

(2) Consulter Carlo Tivaroni, *Italia durante il dominio francese,* 2 vol., Torino, Roux, 1889, in-12. — Augusto Franchetti, *Storia d'Italia dopo il 1789,* Milano, Vallardi.

(3) « Bonghi, Tabarrini, Masi; .....riconoscendo le conquiste civili che la rivoluzione assicurò al genere umano, affermano poi che essa arrestò con nostro gravissimo danno il moto riformista italiano che perciò rimase sospeso, confuso e traviato nel turbine immenso della rivoluzione ». [Lumini, *Reazione in Toscana nel 1799,* p. 278. — Ernesto Masi, *La vita e tempi, gli amici di Fr. Albergatti.....* (Bologne, Zanichelli, 1878), p. 11; id. *Studi e ritratti.....*, p. 47].

naissance projetée par les savants et par les princes. Cet état militaire auquel Machiavel n'avait cessé de penser se trouva construit, tout d'un coup, par la France conquérante ; Napoléon accomplit l'œuvre qu'on avait attendue de Rienzi et de César Borgia. De par sa volonté, il existait maintenant un *royaume d'*ITALIE, une *administration* ITALIENNE, un *drapeau* ITALIEN, une *armée* ITALIENNE. Lorsque Eugène, en 1809, interdit brutalement l'*Ajax* de Foscolo, celui-ci se soumet sans hésiter. Il se souvient que Bonaparte a fondé " un état de six millions d'habitants, puissant par leur génie, leurs passions, leurs richesses, leur agriculture ; qu'il a aguerri une armée ; qu'il a confié toute l'administration à des Italiens „ (1). De par sa volonté les obstacles qui paraissaient devoir s'opposer si longtemps à l'unification nationale, ont disparu comme par enchantement. Ce que les plus hardis osaient à peine concevoir, ils le trouvent en ce moment à demi-réalisé. Et, comme toute passion grandit dans la mesure où elle est satisfaite, il arrive que la passion italienne s'enfle subitement, s'égale à la situation nouvelle, rêve de la développer encore ; et les hommes auxquels un coup de hasard a presque permis de toucher au but rêvé, plus fortement que jamais sont tenaillés par le désir d'y atteindre. " Les patriotes sont persuadés que l'Italie est appelée... à recommencer son existence et à ressaisir son ancienne supériorité... Le temps est venu pour elle d'égaler l'Allemagne et la France en puissance, comme elle les égale par la civilisation et par le savoir „. (Botta, I, 395-398). — Cf. aussi le rapport de Lomonaco à Carnot en 1799.

Si grande que fût cette influence du "*decennio* „, elle n'est rien pourtant au prix de celle qu'il exerça sur la masse, com-

(1) *Lettera apolog. di Buonaparte.* — On sait que Foscolo était officier ; qu'il s'était bravement battu dans la campagne de 1799 (il était alors capitaine) et qu'il avait été au camp de Boulogne jusqu'en 1806.

plètement étrangère jusqu'alors au rêve de l'élite. Comment donc aurait-elle pu, je ne dis pas partager ses aspirations, mais seulement les connaître? Les études archéologiques qui les avaient nourries dans celle-ci, demeuraient nécessairement lettre morte pour celle-là, que des souvenirs traditionnels liaient quelque peu à des dynasties séculaires: l'émiettement était tel alors et les divisions si profondes (1) que le peuple ne pouvait pas nourrir le sentiment qu'elles finiraient un jour. Comment l'élite eût-elle pu faire descendre son idéal dans la masse? nul ne saurait le dire; il est certain seulement que l'œuvre eût été longue et délicate (2). Le régime français l'accomplit. Grâce à l'unité de domination qu'il imposa, le paysan de Venise se sentit frère du paysan de Bologne et de celui de Milan; ils apprirent à connaître un même drapeau; ils passèrent par la même armée; ils furent liés les uns aux autres par des souvenirs communs de périls bravés et de gloire conquise; et ils entendirent répéter que la volonté du peuple — leur volonté commune — était souveraine. En même temps qu'ils s'appropriaient ces notions nouvelles qui leur revélaient des droits, ils oubliaient bientôt, façonnés par la régularité de l'administration napoléonienne, conquis par la reconnaissance de leurs droits civils, les bienfaits du despotisme éclairé. Le mouvement de l'opinion italienne, lors de l'annexion du Piémont (3), de la Toscane et de Rome, montre

(1) Francesco Grisellini écrivait de Venise aux Génois le 7 juillet 1764: «Cari signori, noi siamo in Italia, è vero; ma tanto separati che sembra che il regno di Napoli sia agli antipodi: poche le notizie, pochi i libri che se ne hanno». (Lampertico, *Giammaria Ortis e la scienza economica del suo tempo*, p. 74). — Les lignes de douane étaient innombrables.

(2) Coco explique l'échec de la révolution napolitaine par l'abîme qui sépare l'élite de la masse (Franchetti, *Nuova Antologia*, 1890, p. 409).

(3) Malamani, *Memor. di Cicognara*, I, 100; III, 124. — Conte Selopis, *Storia della legislatura italiana*, III, 62. — Cantù, *Corrisp. de' diplomatici*, II, 169.

combien le régime français a développé le sentiment national. On a eu raison de le dire: " La domination napoléonienne accomplit en peu d'années ce qui aurait demandé un siècle. Le peuple italien en fut agité jusqu'en ses plus intimes profondeurs; de nouveaux intérêts surgirent, de nouveaux besoins, de nouvelles mœurs. Et quand, après 1815, il sembla que tout était retourné à l'ancien état de choses, *sous cette apparence du passé fermentait un peuple profondément transformé par un esprit nouveau* „ (1).

V.

Pourquoi Naples prend l'initiative de la révolution italienne?

Il était naturel que ce fût Naples qui tentât, le premier parmi les états italiens, de reprendre et d'achever à son profit l'œuvre ébauchée pendant le régime français; et l'on constate, en effet, que si c'est une puissance de l'Italie du nord (2) qui a fait l'unité nationale, c'est au midi de la péninsule qu'ont paru les premiers ouvriers de l'œuvre unitaire. Aujourd'hui l'initiative napolitaine peut surprendre: elle s'explique aisément si l'on pense qu'au XVIII[e] siècle Naples est devenu le foyer intellectuel le plus actif de l'Italie tout en demeurant le royaume le plus puissant qui s'y trouvât.

Indépendamment, en effet, du mouvement archéologique qu'activèrent les fouilles d'Herculanum [*Le antichità di Ercolano,*

(1) De Sanctis, *op. cit.*, II, 419. — Cf. aussi la remarquable préface que G. Carducci a mise en tête des *Letture del risorgimento italiano,* Bologna, Zanichelli, 1896, in-12. — D'Ancona, *Studi di critica e di storia letteraria,* Bologna, Zanichelli, 1880.

(2) Sur le rôle du Piémont, cf. C. Balbo, *Sommario della storia d'Italia* (10[ma] edizione, Napoli, 1860), p. 419.

publiées à Naples de 1757 à 1792] et qui trouva son plus illustre représentant dans le savant abbé Mazzocchi [1684-1771], l'auteur de curieux mémoires sur la *dedicatio sub ascia* et sur l'origine des Etrusques, l'éditeur consciencieux d'un antique calendrier de l'église de Naples, un mouvement philosophique (1), insuffisamment étudié encore, se développa à Naples à l'époque de la domination bourbonienne. Jean Baptiste Vico [1668-1744] y enseignait la rhétorique pendant quarante années et, plus encore que par ses cours, influait sur les esprits par le livre auquel il avait consacré sa vie: *Les principes d'une science nouvelle*, parus en 1725, réédités en 1730 et en 1744. Il s'était formé, semble-t-il par ses propres études plus encore que sous l'influence du maître qui l'avait précédé, Gravina, dont l'ouvrage sur le droit romain avait paru en 1701. Doué d'une pénétration merveilleuse dans la critique des faits, et aussi d'un puissant esprit de synthèse qui lui revélait les ensembles, Vico avait repris à un autre point de vue l'œuvre de Bossuet, s'efforçant de démêler par de là les apparences changeantes des multiples histoires les caractères communs qu'elles présentent, l'existence de certaines forces, le jeu de certaines lois. Bossuet partait du dogme chrétien et remontait aux faits; Vico partait des faits et prétendait revenir au dogme. — C'est cette méthode positive que lui avait empruntée son élève Antoine Genovesi [1712-1769] lorsque, après avoir enseigné la métaphysique, il se consacrait aux études d'économie politique en 1754: le flo-

(1) Consulter Gr. Orlof, *Mémoires..... sur le royaume de Naples*, tome IV, p. 383, fin. — Y a-t-il un rapport entre le mouvement du XVIII[e] siècle et le Cosentin Antoine Serra, qui fut impliqué dans l'affaire de Campanella en 1599 et qui publia, à Scorriggio, en 1613 (in-4°), un *Traité succinct des moyens qui peuvent faire abonder l'argent et l'or dans un état qui n'a pas de mines, avec son application au royaume de Naples* (réimprimé en 1803, à Milan, dans la *Collection des économistes italiens*).

rentin Intieri avait alors fondé la première chaire où cette science fut professée en Italie, à condition que les cours se fissent en italien, que Genovesi les inaugurât et qu'aucun religieux ne lui pût succéder. Genovesi avait préparé ainsi, puis publié ses *Lezioni di commercio e di economia civile* et la *Storia del commercio della Gran Brettagna*, 1757 (1), ouvrages par lesquels il se rattache à l'école de droit positif de Montesquieu plutôt qu'aux théories abstraites de Wolf et de Puffendorf. — Gaétan Filangieri [1752-1788], son élève, avait hérité de sa méthode et continué ses études. Issu de l'une des plus anciennes et des plus illustres familles du royaume, majordome du roi, officier du corps royal des volontaires de la marine, il avait voulu consacrer sa vie à l'étude des sciences économiques. Son grand ouvrage sur la *Science de la Législation* [1780-1788] fut interrompu par sa mort: les volumes parus traitent des lois en général, des questions agricoles, criminelles, de l'éducation, des mœurs, de l'instruction publique; l'auteur se proposait d'étudier encore la religion, la famille, la propriété. — Son élève, Pagano [1748-1800], composa sous son influence et sur l'expresse invitation de la cour ses *Considérations sur la procédure criminelle;* il se fit surtout connaître par ses *Essais politiques sur l'origine, les progrès et la décadence des sociétés,* où il résume et rétrécit Vico. Quelle que soit, du reste, la valeur de cet ouvrage, quelle que puisse être même l'importance de l'école napolitaine dans l'ensemble du mouvement philosophique au XVIII[e] siècle, il n'importe en ce moment; il suffit que par l'éclat des noms et le succès des œuvres qu'elle peut revendiquer comme siennes et comme siens, elle laisse loin derrière elle toutes les autres écoles d'Italie. Beccaria le savait lorsque, en 1764, il composait à Milan son fameux *Traité des Délits et des Peines* et fondait dans cette

(1) Comparer avec l'ouvrage de Jorio, *Storia del commercio e della navigazione dalle origini.....* (Napoli, 1778-1783).

ville, avec les frères Verri, une société littéraire qui publiait le *Caffè* [1765-1766] sur le modèle du *Spectateur:* « Sur une population de 120.000 âmes, écrivait-il avec dépit, il y avait à peine vingt personnes qui aimassent à s'instruire et qui sacrifiassent à la vérité et à la vertu ». L'aveu est précieux: il atteste le faible rayonnement de Milan; il souligne le réel prestige de Naples.

Cette influence intellectuelle qu'exerçait la métropole de l'Italie méridionale rehaussait la puissance politique du royaume auquel elle avait donné son nom. C'était le plus ancien de la péninsule, c'était aussi le plus étendu; c'était lui qui pouvait mettre sur pied les armées les plus nombreuses. Depuis que les Autrichiens en avaient été expulsés par les Espagnols [1734-1738] qui y avaient établi une branche cadette de leur maison royale, c'était lui, pouvait-on croire, qui était le plus puissant. Sous Charles VII [1734-1759], puis sous Ferdinand IV [1759-1825], le juriste Tanucci s'était vu le maître de l'état. Il s'était occupé de favoriser le commerce maritime, créant un *collège nautique,* rédigeant un code consulaire [Michele Jorio], instituant un tribunal suprême de commerce, signant des traités avec la Suède, la Hollande, le Danemarck, Tripoli, Gênes, la Russie, les renouvelant avec la France, l'Espagne, l'Angleterre. Il avait accru la puissance de la royauté, supprimant [Pasquale Cirillo] les onze législations que les diverses conquêtes avaient successivement apportées et libéralement respectées, luttant avec la souple tenacité d'un légiste contre les Nobles et contre l'Eglise, supprimant les immunités de celle-ci, détruisant le pouvoir de juridiction de ceux-là. La marine et l'armée qu'il avait négligées furent l'objet des sollicitudes de l'irlandais Acton (1),

(1) Consulter *Storia delle marine militari italiane dal 1750 al 1860 e della marina militare italiana dal 1860 al 1870,* scritta da G. Randaccio (Roma, Forzani, 1886, in-12), I, p. 74.

le favori de la reine Marie-Caroline, le successeur Tanucci disgracié en 1777; si bien que, par la puissance du souverain à l'intérieur des frontières, par l'organisation de ses forces militaires, par l'activité de son commerce, le royaume des Deux-Siciles apparaissait, au déclin du siècle, comme le premier des états italiens: Vincenzo Coco pouvait écrire en toute vérité en 1801: « la révolution de Naples peut seule assurer l'indépendance de l'Italie ».

A l'époque de la domination française, la situation que Naples occupait dans la péninsule se consolida encore. Seul parmi les états italiens, ses forces s'accrurent sans qu'il perdit toute liberté. L'administration avait été régularisée par l'institution de six ministères et de quatorze provinces divisées en districts, subdivisées en arrondissements; la viabilité du royaume complètement transformée par l'ouverture d'un grand nombre de routes; l'armée considérablement augmentée et sérieusement aguerrie. D'autre part, tandis que le prince Borghèse et le prince Eugène, dociles instruments de l'Empereur, gouvernaient les provinces situées au delà des Alpes et le royaume d'Italie, Joachim [1808-1815] (1), sinon Joseph [1806-1808] prenait au sérieux la dignité royale dont on l'avait revêtu, refusait de se laisser traiter en humble subalterne, exigeait des égards. Les rapports devinrent si aigres entre les deux beau-frères que, peu avant l'expédition de Russie, on s'attendait à Naples à voir le royaume annexé au grand empire (2). On devine qu'aux mauvais jours Joachim se montra encore plus indépendant d'allures et plus susceptible que jadis; on s'explique qu'il ait attiré à lui tout ce que l'I-

(1) Sur Joachim, cf. un bon résumé dans la *Storia d'Italia dal 1799 al 1814* per Giovanni de Castro, Milano, Vallardi. Consulter de même C. Tivaroni, *Italia durante il dominio francese;* II, *Italia centrale e meridionale.* — Le baron A. Lumbroso prépare une histoire générale du règne de Murat.

(2) Sur le décret de 1811, consulter G. de Castro, *op. cit.,* p. 258.

talie comptait d'âmes éprises du rêve de l'unité nationale ; on comprend qu'au début de 1814, Naples ait présenté le spectacle que décrit Fouché dans une lettre curieuse qu'il adresse à l'Empereur le 3 janvier de cette année: " Les adresses qu'on envoie (au roi de Naples) de tous les coins de l'Italie et qu'il prend pour le vœu des Italiens flattent son amour-propre... A mon arrivée à Naples, je fus frappé de la direction de l'opinion... Le mot *indépendance* est devenu le mot de ralliement général... Le mot *indépendance* égare les têtes napolitaines comme les mots *liberté, égalité* ont égaré les Français en 1789... Les Italiens qui ne veulent aucun joug..., dans leurs idées d'indépendance, repoussent également la domination autrichienne et la domination française „ (1).

CHAPITRE I.

LA QUESTION ITALIENNE AU CONGRÈS DE VIENNE

Cette ancienne et persistante influence du royaume de Naples, cette transformation récente de l'Italie, si profonde quoique si peu apparente encore, c'est ce que se rappelaient, c'est ce que devinaient plus on moins précisément, tous les acteurs du drame de 1815 ; c'est le champion présumé et redouté de l'unité et de l'indépendance italiennes que Metternich ménage d'abord, c'est lui qu'il combat ensuite au Congrès de Vienne dans la personne du roi Joachim (2).

(1) Affaires Étrangères. Correspondance. Naples, 140. — Cf. une très curieuse lettre de Savary à Caulaincourt du 18 janvier 1814 sur la *Ligue italienne,* id., id. — Cf. aussi Beauchamp, *La catastrophe de Murat,* p. 17.

(2) On admet généralement que Metternich a *défendu* Murat contre Talleyrand, protecteur des Bourbons de Naples, alliés naturels des

I.

Metternich ménage Murat: les engagements qui le lient.

San Marzano, envoyé du roi de Sardaigne au Congrès, écrivait à Victor Emmanuel que l'Empereur et Metternich lui avaient exprimé l'aversion très vive qu'ils ressentaient pour Murat: " Je donnerais le monde entier, lui disait Metternich le 20 octobre 1814, pour la nouvelle que le roi Ferdinand a été rétabli sur le trône de Naples „. Et l'Empereur disait: " J'espère que le roi de Naples sera l'artisan de sa propre ruine „ (1). [Lettre à Victor Emmanuel du 29 juillet 1814].

S'il désirait si vivement la chute de Murat et la restauration de Ferdinand, si, cependant, il résistait à Talleyrand qui demandait au Congrès de renverser celui-là pour rétablir celui-ci, c'est qu'il se sentait quelque peu gêné pour rompre brusquement les engagements solennels qui le liaient à la cour de

Bourbons de Paris; qu'il l'a abandonné, quand Talleyrand l'y a *contraint*. — Nous pensons que Metternich a seulement *ménagé* Murat, chef probable de l'Italie indépendante de l'autriche, allié possible de la coalition prusso-russe (octobre-novembre 1814); et qu'il l'a *attaqué* aussitôt qu'il lui a été possible de l'écraser (seconde quinzaine de décembre-janvier 1815). Tout récemment (premier fascicule du tome X de l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, Paris, Colin), M. A. Sorel a émis l'opinion que Metternich a *défendu* Murat, aussi longtemps qu'il a cru devoir à cette politique l'annexion des Légations; qu'il a *consenti à l'abandonner* lorsque la restauration du Pape, exigée par le système de Talleyrand, a rendu impossible l'annexion de ces provinces; qu'il a insidieusement sollicité Murat à se perdre lui-même (*op. cit.*, p. 6, 22, 25-26, 45).

(1) Bianchi, *Storia della diplomazia italiana*, I, 4, cité par Tivaroni, *Italia durante il dominio francese*, II, 284.

Naples, alors qu'une imprudence de celle-ci pouvait, d'un moment à l'autre, lui fournir un prétexte et lui rendre sa liberté ; c'est aussi qu'il ne croyait pas prudent d'attaquer Joachim, alors que l'Italie pouvait se soulever à son appel et accroître encore la force de la coalition prusso-russe (1).

Les négociations de Naples avec la coalition, entamées en avril 1813 par le Prince de Cariati à Vienne et le duc de Campo Chiaro à Ponza (2), reprises après la campagne du printemps par Schinina à Ponza et Neyperg à Naples, avaient abouti, malgré les efforts de Fouché, envoyé par Napoléon afin de maintenir Murat dans son alliance, à la conclusion d'un traité solennel entre les deux cours, le 11 janvier 1814. L'Autriche garantissait à Joachim [et à ses héritiers] la souveraineté pleine et entière des états de terre ferme, promettait d'employer ses bons offices pour le faire reconnaître de l'Europe et s'engageait à envoyer 60,000 hommes en Italie pourvu que Naples en équipât 30,000. Des articles secrets stipulaient la cession de 400,000 âmes au royaume de Naples et la renonciation solennelle de Ferdinand à cette couronne moyennant la renonciation solennelle de Murat au trône de Sicile. — Les diplomates autrichiens avaient ajouté à ce traité écrit l'assurance verbale que la renonciation de Ferdinand était un fait déjà accompli et que l'acte solennel qui en faisait foi était aux mains de lord Aberdeen, ministre anglais à Vienne. Les mêmes assurances, au dire

(1) Cf. Pepe, I, 137. — *Esame del... Colletta,* II. 46. — *Der Krieg in Italien in den Jahren 1813, 1814 und 1815,* p. 155. — *Gioacchino Murat,* p. 112. — *Memorie del duca di Gallo,* XIV (*Arch... napolet.,* XIII, 2, anno 1888, p. 205). Maresca (id. anno 1881, p. 732. *Murat e il Congresso di Vienna*). — Desvernois, *Mémoires inédits,* p. 360, 377. — *Diario napolet.,* 1798-1825, tome IV, juillet 1813-1814. — Décret 366 du 11 nov. 1813, ouvrant les ports aux Anglais, dans le *Monitore delle due Sicilie,* 1813, III, 11, 15, 17 nov.

(2) Helfert, *Königin Karolina von Neapel,* p. 520. — G. de Castro. *op. cit.,* 286, 291, 294.

du duc de Gallo (1), furent renouvelées à Cariati par Metternich et par Aberdeen lui-même. — Le traité secret additionnel de Chaumont, conclu le 3 mars 1814 entre Metternich, d'un côté, Campo Chiaro et Cariati de l'autre, étendait aux biens des Farnèse à Rome et à leurs domaines allodiaux situés dans le royaume de Naples les garanties données à Joachim.

Avant de signer le traité du 11, comme celui-ci avait déclaré qu'il n'enverrait pas un homme au secours des Autrichiens tant qu'il n'aurait pas l'assurance positive que les Anglais ne tenteraient aucune entreprise contre les côtes napolitaines, l'Autriche s'était entremise entre les deux états. Le 25 janvier 1814, une convention était signée à Naples par le général Berthemy, aide de camp du roi, et le général Graham, aide de camp de lord Bentinck, sur l'ordre envoyé à celui-ci par Castlereagh dans une lettre datée de Bâle, 22 janvier: cette convention suspendait immédiatement les hostilités. — Elle était ratifiée par une autre, conclue le 3 février par Bentinck et Gallo (l'article 3 stipulait qu'une trêve de trois mois devait suivre la dénonciation de la convention). — Elle était confirmée par la note de Bentinck au gouvernement de Naples (2), en date du 1er avril 1814. On y lisait ces mots: « Si le gouvernement anglais se refuse à signer un traité *in limine*, cela provient uniquement des sentiments de délicatesse et d'honneur qui s'opposent à ce que les états héréditaires d'un ancien allié soient sacrifiés sans une indemnité ».

Au début de mars 1814, était arrivé à Bologne le lieutenant général de Balascheff (3), porteur d'une lettre flatteuse d'Alexandre pour Murat, en date du 25 février: Alexandre se déclarait résolu à adhérer au traité du 11 janvier et envoyait

(1) *Op. cit.*, p. 371.
(2) Gallo, *Memorie*, p. 375.
(3) Gallo, *Memorie*, p. 373.

Balascheff pour traiter. Quelque temps après, survenait le baron Thuyl, chargé de représenter officiellement le cabinet de S. Pétersbourg auprès de la cour de Naples (1).

On voit que Murat pouvait invoquer des pactes solennels conclus avec *plusieurs* puissances alliées. Sans doute, il ne coûte pas beaucoup plus aux diplomates de déchirer que de signer un traité; encore faut-il qu'ils trouvent un prétexte plausible pour masquer leurs raisons secrètes, surtout lorsque d'autres puissances, dont l'attitude est au moins incertaine, sont liées par des engagements analogues avec l'état dont on se sépare.

Il était donc naturel que l'Autriche hésitât lorsque Talleyrand demandait le renversement de Joachim. Louis XVIII écrivait à son ministre le 13 octobre 1814 (2): " Les rois de Naples et de Saxe sont mes parents au même degré; la justice réclame également en faveur de tous deux; mais je ne saurais prendre pour eux un égal intérêt: le royaume de Naples possédé par un descendant de Louis XIV augmente la puissance de la France; en restant à un individu de la famille du Corse, *flagitio addit damnum* „; et Talleyrand reproduisait les doléances de son maître, poursuivait l'intérêt politique qu'invoquait celui-ci, en prétextant les exigences logiques du principe de légitimité. Metternich s'opposait à ses demandes, sensible à la crainte de voir un jour les Bourbons rétablis à Naples suivre docilement les ordres venus de Paris; retenu surtout par la difficulté de rompre les engagements solennels que nous avons rappelés plus haut et par le danger précis qu'il y avait à le faire. " A Vienne, écrit le marquis de Saint-Marsan, le 7 février 1815, on ne verrait pas

(1) Au moment de la reddition de Dantzick, 1500 Napolitains qui faisaient partie de la garnison napoléonienne, avaient été, à Thorn, séparés des Français expédiés en Russie, et, reçus partout avec les plus grands honneurs, renvoyés chez eux avec armes et bagages (Défense de Dantzick en 1813. *Journal de siège,* p. 265).

(2) Pallain, *Corresp. de Louis XVIII et de Talleyrand,* p. 38.

volontiers le royaume de Naples dans les mains de la maison de Bourbon et l'on craint que, dans ce moment, le roi Joachim soit le plus fort sur l'opinion en Italie „. [Bianchi, I, 408].

II.

Metternich ménage Murat: les craintes qu'il éprouve.

Il est clair, en effet, que Metternich craignait une attaque de Murat. Il craignait que l'armée napolitaine vigoureusement conduite et bien accueillie par les Italiens ne donnât fort à faire à l'armée autrichienne, au moment précis où la Russie et la Prusse menaçaient de l'assaillir, à propos de la question Saxe-Pologne.

Il ne rentre pas dans notre sujet d'étudier ici cette affaire délicate; il suffira de rappeler au lecteur que le partage de nos dépouilles avait divisé les Alliés; que, sous prétexte de punir la Saxe infidèle, la Prusse voulait l'annexer toute entière, bordant ainsi les monts de Bohême; et que, sous prétexte de se conformer, en Pologne, au principe des nationalités, la Russie voulait annexer le Grand Duché de Varsovie. L'Autriche, doublement lésée en Pologne et en Allemagne, était beaucoup trop faible pour lutter contre la coalition prusso-russe qui, l'attaquant immédiatement, l'aurait infailliblement écrasée. Elle n'avait avec elle que l'Angleterre, dont les lentes armées ne pourraient arriver en Prusse qu'après son irréparable défaite; et la France vaincue, aux armées en poussière, et qu'elle ne pouvait même contenter, en abandonnant Joachim. Abandonner Joachim, en effet, n'était-ce pas fournir aux deux cours du Nord un puissant allié dans le Sud? Alexandre n'avait-il pas toujours manifesté son admiration pour l'intrépide bravoure du héros de la Mos-

kowa? la mission de Balatscheff ne témoignait-elle pas de la persistance de sa bonne volonté? l'intérêt russe, dans les affaires européennes en général et méditerranéennes en particulier, n'exigeait-il pas, comme Alexandre le déclarait lui-même un jour (1) qu'il y eût en Italie une puissance forte qui ne fût sous l'influence ni de la France ni de l'Autriche? Il ajoutait alors que, " comme cette puissance ne peut être que Naples, il *faut que Naples ne soit pas aux Bourbons* „.

Aussi longtemps qu'il craignit de se trouver seul, exposé en Bohême et en Galicie aux coups de la coalition du Nord, Metternich devait redouter que Murat se tournât contre lui. Il le redouta d'autant plus que l'armée napolitaine était loin de lui paraître quantité négligeable.

Le 24 février 1815, Talleyrand écrit à Louis XVIII (2): " Le grand prétexte de l'Autriche pour ajourner l'affaire de Naples était qu'elle n'était pas en mesure et qu'elle devait craindre *que Murat ne mît l'Italie en révolution* „. Le 26 février (3), il écrivait encore: " On a craint de lui (Joachim) fournir un prétexte pour tenter un coup d'audace, les Autrichiens n'étant pas en nombre en Italie... „. Et, dans la même lettre, il ajoute un peu plus loin: " Ils y auront 150,000 hommes et 50,000 autres en réserve en Carinthie, ce qui suffira pour *tenir en respect* Murat et rendre vaines ses entreprises „. Ainsi, l'Autriche estime qu'il faut 200,000 hommes, non pour écraser Murat, mais pour le *tenir en respect*. Le fameux mémoire de Gentz du 12 février 1815 atteste encore la crainte qu'il inspire: " Un ennemi comme Murat qui se défendrait certainement jusqu'au bout serait

(1) Pallain, *op. cit.*, p. 288, note, 27 février 1815.

(2) Pallain, *op. cit.*, p. 296. — J'ai dû me servir d'un texte italien: d'où les variantes de style qu'on relèvera, sans doute, dans la version que je donne de la lettre de Talleyrand.

(3) Pallain, *op. cit.*, p. 300.

beaucoup plus dangereux pour l'Autriche que tout autre puissance „ (1). Et tous ces témoignages sont confirmés de la façon la plus décisive par ce que déclare et par ce que fait Metternich en octobre 1814. Le 3, Talleyrand a proposé l'ajournement du Congrès; le 9 il a apporté un projet fixant les conditions nécessaires pour y être admis: bien entendu, elles sont telles que Joachim est exclu. Metternich refuse de souscrire à ce projet, de " crainte de pousser à quelque excès celui qui règne à Naples, son plénipotentiaire se trouvant écarté „ (2). Et comme Talleyrand insiste au nom des principes, Metternich répond nettement: " Murat, voyant son plénipotentiaire exclu, croira son affaire décidée; et on ignore ce que sa tête peut lui faire faire: *il est prêt en Italie et nous ne le sommes pas* „ (3).

Le fait est clair: l'Autriche craint l'armée de Murat. Si l'on songe à la précision de ces craintes, si souvent alléguées, si l'on se rappelle le chiffre de 200,000 hommes cité par Talleyrand et qu'on le rapproche des faibles effectifs de l'armée napolitaine, on en conclura sans doute que les Autrichiens craignaient qu'elle ne fût renforcée par des volontaires italiens: ils redoutaient un soulèvement de l'Italie à son approche.

III.

Metternich ménage Murat: il craint un soulèvement national italien.

L'attitude qu'avait gardée Joachim en 1814, les tendances de son entourage à cette date, avertissaient Metternich de ce que tenterait son adversaire au moment de la lutte suprême.

(1) Maresca, *op. cit.*, p. 744.
(2) Talleyrand à Louis XVIII: 9 octobre 1814 (Pallain, p. 31).
(3) Pallain, p. 33.

Les Anglais lui avaient appris, sans doute, que, dès 1813, " peu avant de quitter Naples pour Dresde, Joachim avait décidé, par un traité conclu avec eux, de *proclamer l'indépendance italienne*, dans le cas où ils lui auraient donné le secours de 20,000 hommes et de beaucoup d'argent „; la ratification du traité était arrivée à Naples après le départ du roi (1). — Sans doute, aussi, Metternich savait par Talleyrand qu' " il existait en Italie comme en Allemagne une *secte d'unitaires*, (c'est-à-dire de gens qui aspirent à faire de l'Italie un seul et unique état)...., *avec qui Murat était en bonne intelligence* „ (2).

Il savait sans doute encore, par son allié le Pape, que l'ambassade napolitaine à Rome était une officine d'espions et le rendez-vous des " unitaires „ (3). Il savait sans doute, enfin, ce qui se disait par toute l'Europe: " On a voulu faire en Italie un *infusorium* d'états. Mais l'instinct de ce peuple a été plus puissant que le nôtre: heureusement on lui a laissé une tête (Joachim). *Tôt ou tard, réunis* SOUS CET HOMME, *tous les peuples, depuis la Calabre jusqu'aux Alpes, ne formeront qu'un seul et même état;* bientôt il tendra la main à son ami au-delà des Alpes (4) „.

Il savait certainement que, dans la campagne de 1814, comme les préfets de Macerata et de Fermo demandaient un acte public au général napolitain Pepe, pour être déchargés de la respon-

(1) Pepe, *Memorie,* I, 136. — Macirone, *Mémoire,* p. 141-142. — Archives Aff. Étr. Corresp. Naples, 140. Lettres de Manhès à Joachim: 5 janvier; de Joachim à Miollis: 10 janvier; de Fouché à Bassano: 12 janvier.

(2) Talleyrand à Louis XVIII: 28 décembre 1814 (Pallain, p. 204).

(3) *Diario nap.,* 1798-1825, tome V, nouvelle du 2 janvier 1815, relatée le 29.

(4) Extrait du *Morning Chronicle,* cité par le *Moniteur Universel* du 4 mai 1815, page 504. C'est ainsi ce que pensent les hommes d'état sardes: S. Marsan à Vallaise: 28 décembre 1814. Vienne. (Bianchi, *Storia documentata,* I, 406).

sabilité des deniers publics, dont on leur avait confié et dont on leur enlevait le dépôt, ce général avait satisfait à leur demande par un écrit assez court, qui fut imprimé et qui invoquait *l'indipendenza italiana* » (1).

Il savait certainement que, le 7 février 1814, le lieutenant général Millet de Villeneuve, chef d'état-major général de l'armée napolitaine, avait chargé Pepe, au nom du roi, d'organiser une *légion italienne*, à Rome ou à Florence, à son choix (2).

Il savait encore que quelques généraux s'étaient mis en tête de réunir toute l'Italie sous la domination du roi de Naples, qu'ils en avaient longuement parlé au roi lui-même et que c'était sur leurs conseils et à cette fin que Murat avait à nouveau lié des pourparlers avec le prince Eugène (3).

Il savait en outre que, tandis que le feld-maréchal Bellegarde, par sa proclamation de Vérone, publiée le 5 avril 1814, promettait aux Italiens la restauration de leur indépendance et le retour de leurs souverains, le général napolitain Carascosa qui occupait Reggio et Modène et le procureur Poerio à Ancône lançaient des proclamations tout autres et promettaient aux Italiens l'unité et l'indépendance sous leur propre roi (4).

Il savait plus certainement encore que Joachim espérait ranger sous son sceptre toute l'Italie jusqu'au Pô: sa déclaration du 11 avril 1815 l'affirme explicitement et la lettre du baron Durand au duc de Vicence en date du 9 janvier 1814 nous donne de cette déclaration, un très suggestif commentaire. « On sait, à n'en pas douter, qu'il y a eu des discussions assez vives entre M. de Gallo et le négociateur autrichien. Le roi lui-même

(1) Pepe, *Memorie*, I, 140.
(2) Pepe, *Memorie*, I, 149-150.
(3) Mier à Metternich, de Bologne, 6 avril 1814.
(4) Helfert, trad. Cusani Confalonieri, *La caduta della dominazione francese nell'alta Italia*, Bologne, Zanichelli, 1894, p. 12-13.

est entré en pourparlers et il me paraît difficile que M. de Neyperg n'ait pas promptement aperçu *tout ce qu'il y a d'incohérent et d'illimité dans les vues ultérieures du roi* „. Au rebours de celui-ci, comme le raconte, d'après Metternich, le marquis de St Marsan au comte de Vallaise dans sa lettre du 30 juillet 1814, le plan de l'empereur d'Autriche " est de chercher à *éteindre l'esprit de réunion italienne en une seule puissance* et les idées de constitution; cette considération l'a détourné du projet de prendre le titre de roi d'Italie et lui a fait prendre la résolution de désorganiser l'armée d'Italie et d'abolir tous les établissements qui annoncent dans ce pays le projet ou l'existence d'un grand royaume.

Les " vues du roi „ n'étaient pas plus " limitées „ en 1815 qu'en 1814; le " projet d'un grand royaume „ hantait toujours sa pensée. Joachim a entretenu d'obscurs rapports avec les conspirateurs de Milan; c'est à ces relations louches que Metternich fait allusion peut-être lorsqu'il déclare que, après la paix, " au lieu de songer à sa conservation, le roi Joachim forma secrètement de vastes plans pour l'avenir „. L'ambition démesurée qui le travaille, le livre presque sans défense aux hommes qui vivent à ses côtés, l'assiégeant de leurs flatteries, lui insinuant leurs espérances, lui communiquant leur ivresse. Des *carbonari* qui prêchent le déisme et réclament une constitution, vrais héritiers des philosophes du siècle passé, des *généraux* qui veulent continuer les traditions militaires de Bitonto et de Velletri et qui demandent la guerre contre l'Autriche, voilà les deux groupes qui se partagent, qui se disputent parfois sa confiance et ses faveurs. Guglielmo Pepe et ses deux amis, Salfi (1) et Perticari, Ambrosio, Carascosa, et les 17 officiers signataires de l'adresse d'Ancône, d'une part; — Pellegrino Rossi, le prince

(1) Cf. *François Salfi*, par Renzi, Paris, 1868, in-8.

Ercolani, Cicognara le carbonaro et Pino, d'autre part, voilà les chefs des deux groupes alliés ou rivaux. En 1814, ils ont essayé, en vain, d'obtenir par la force une constitution (1); qui sait si, en 1815, pour prendre leur revanche, ils ne tenteront pas d'obtenir pour leur patrie l'indépendance et l'unité? ce qui est sûr, c'est qu'ils aiment Murat, et que Murat les aime, et qu'ils l'entourent à la villa du Belvedere au Vomero (2); l'ambassadeur d'Autriche, comte de Mier, et sa fidèle auxiliaire (3), la reine, ont grand peine à lutter contre eux tandis que le ministre Gallo observe les deux camps pour se joindre au plus fort.

Metternich a donc lieu de craindre que Murat ne déchaine une *guerre italienne* (4). Talleyrand connaît ces craintes lorsqu'il lui dit le 1er novembre: " Il faut organiser l'Italie: alors Murat n'aura plus *aucune prise sur l'esprit des peuples* et il ne sera *plus pour l'Italie qu'un brigand* „ (5). Et Metternich laisse deviner la peur qu'il éprouve de voir Naples commencer la révolution nationale: il veut à tout prix écarter la guerre de la péninsule; il veut en éloigner les troupes dont le passage pourrait surexciter le sentiment populaire et il veut en même temps rassurer Murat. S'il l'empêche d'envahir les états du Pape qui ne l'a pas reconnu, il lui permet d'occuper les Marches [novembre 1814]; il accueille avec bienveillance la note de Campo Chiaro du 7 décembre montrant que Naples, alliée de l'Autriche, peut invoquer le bénéfice du traité du

(1) Sur cette curieuse conspiration, cf. Orlof, II, 281, 285. — Pignatelli, I, 176 et 187. — Pepe, I, 137, 139, 157, 160 suiv. — Coppi, *Annali*, VI, 100.

(2) Pepe, I, 162.

(3) Pignatelli, *Memorie*, I, 96.

(4) Aussi lui prodigue-t-il les assurances de dévouement. Metternich écrit à Mier le 6 novembre: «Nous avons soutenu Murat contre la France; qu'il reste calme» (Helfert, *Joachim Murat*, p. 164). — Le 29 novembre: «Que Murat se tienne tranquille et nous le sauverons».

(5) 6 nov. 1814. — Pallain, p. 101.

30 mai; et quand, obéissant à la lettre de Louis XVIII reprenant son " *Delenda Carthago* „, Talleyrand redemande avec force la chute de Murat, Metternich, par sa note du 13 décembre, refuse d'y travailler et, prévoyant la guerre entre France et Naples, déclare qu'il ne permettra jamais à des troupes, soit napolitaines, soit françaises, de traverser l'Italie: il craint que leur passage ne provoque une *guerre nationale.*

CHAPITRE II.

CHACUN SON TOUR

I.

Revirement politique de Metternich.

Au mois de janvier 1815, après le traité du 3 qui met fin à l'isolement de l'Autriche et oppose à la coalition prusso-russe l'alliance anglo-austro-française, Metternich respire enfin: il n'a plus à craindre de voir l'Autriche prise entre deux feux, attaquée au sud par les Italiens conduits par Murat, au nord par les Prussiens et les Russes guidés par Alexandre. Au moment où elle trouve des alliés, et par là même, elle perd ses ennemis: la Prusse et la Russie reculent. Deux fois plus forte qu'avant le 3 janvier, l'Autriche n'aura rien de plus pressé que d'écraser cet ennemi inattendu, dont, pour la première fois, elle vient de sentir le danger; ses craintes seront une leçon pour elle: elle domptera l'Italie pour n'avoir plus à la redouter.

Dans les derniers jours de décembre, elle est assurée de l'alliance anglo-française et tranquille pour sa frontière du nord:

son attitude vis-à-vis de Naples se modifie aussitôt. La note de Campo Chiaro et de Cariati à Castlereagh, en date du 29 décembre (1), s'en plaint vivement: les armements de Murat que Metternich invoque pour masquer son évolution s'expliquent par l'attitude hostile de la France, de la Sicile et de l'Espagne; car, malgré les assurances d'Aberdeen, Ferdinand IV n'a pas renoncé; l'occupation des Marches, dont le ministre autrichien se plaint aussi, est également une mesure de sûreté nécessaire jusqu'à la paix générale: Murat est prêt, du reste, à les abandonner, pourvu qu'il laisse une garnison à Ancône.

Après le 3 janvier, l'Autriche est certaine d'avoir deux alliés et de conserver la paix au nord: aussi le 21 du même mois a-t-elle résolument consommé la perte de son ennemi. Le 21, en effet, par le traité de Paris, elle promet à la France de rendre Naples à Ferdinand, moyennant 25 millions de francs (il est entendu que Ferdinand remboursera la France) (2); et elle dirige aussitôt 60,000 hommes sur l'Italie. Au même moment, le 25 Janvier, Castlereagh déclare à Vienne au duc de Campo Chiaro que l'Angleterre ne se considère nullement comme engagée vis-à-vis de Murat (3).

On a bientôt trouvé les prétextes à mettre en avant. On reprend la question des Marches. Comme Murat, un peu effrayé, fait mine de céder, Consalvi, sûr d'être soutenu, y mêle la question de Bénévent et de Pontecorvo dont il exige la restitution. C'est aller trop vite et Metternich le rappelle à l'ordre, mais en se démasquant de plus en plus clairement. Gallo essaye en vain de se prévaloir de sa qualité d'*allié* de l'Autriche (qualité reconnue par le traité du 11 janvier 1814), afin d'être en droit d'invoquer le traité du 30 mai 1814, établissant " paix et amitié

(1) Gallo, *Memorie,* p. 388.
(2) Gallo, *Memorie,* p. 390. — Schœll, *Hist. abrég.,* III, 436.
(3) *Der Krieg in Italien in 1815.*

entre Sa Majesté l'Empereur d'Autriche *et ses alliés* d'une part et Sa Majesté le Roi de France de l'autre; et aussi la déclaration de Louis XVIII du 4 juin 1814 disant qu'il a fait la paix avec l'Autriche et ses *alliés*. Talleyrand réplique qu'il ne connaît pas l'alliance de Joachim avec la cour de Vienne; mais, voyant l'empressement inattendu que met l'Autriche à se débarrasser de ce voisin dangereux, il bat en retraite, et déclare que, sans reconnaître officiellement Murat, en raison des liens de parenté qui unissent les deux cours de Paris et de Palerme, il est prêt à vivre en bonne amitié avec Naples (1).

Ce changement de la part de la France est extrêmement curieux: il souligne l'attitude agressive de l'Autriche qui se dessine plus nettement chaque jour. Par une lettre datée de Vienne, 10 février 1815, le duc de Campo Chiaro prévient Metternich que Joachim a désigné comme son chargé d'affaires en Russie le chevalier Pescara, de la famille des ducs de Calvizanno, et en Prusse le chevalier Schinina, marquis de S. Elia; il lui demande de s'entremettre pour les faire agréer, en vertu de l'article 2 du traité secret du 11 janvier 1814; il ajoute que ceci sera d'autant plus aisé que la Russie a accédé au traité du 11, qu'elle a confié au général de Balascheff une mission extraordinaire et qu'elle a accrédité comme ministre à Naples le baron Thuyl.

A cette avance de Campo Chiaro, Metternich répond par la note du 26 février, dans laquelle il se plaint des perpétuels armements de Joachim, il déclare qu'il les considère comme dirigés contre lui; et il fait savoir en même temps dans les salons napolitains que la perte de " l'usurpateur „ est résolue (2). — Du 16 décembre au 26 février, on voit quel chemin a par-

(1) Gallo, *Memorie*, p. 391-392.
(2) *Diario napoletano*, 2 février, 13, 23, 1815, et Bianchi, I, 429.

couru l'Autriche: elle marche à une déclaration de guerre à Naples.

Le 10 avril, dans une longue note adressée à cette cour, Metternich récapitule tous les griefs qu'il a contre elle: l'inaction prolongée des Napolitains après le 11 janvier 1814; la politique napolitaine réglée sur les événements, non sur les principes; les bons offices de l'Autriche rendus inutiles par cette politique fourbe; les dangers de l'occupation des Marches; Metternich ne renonce pas à inviter le roi à adopter une ligne de conduite plus conforme à ses véritables intérêts; il n'en rappelle pas moins son ministre à Naples en envoyant leurs passeports aux envoyés napolitains.

Mais cette note est datée du 10 avril; et, le 30 mars les Napolitains ont passé la frontière. Au 26 février, c'est l'Autriche qui semble vouloir prendre l'initiative de l'attaque; le 30 mars, c'est Naples qui commence la guerre.

Entre le 26 février et le 30 mars, que s'est-il donc passé? — Le retour de l'île d'Elbe.

II.

Revirement politique de Murat.

L'événement du 1er mars provoqua l'ouverture immédiate de la crise italienne. Bien qu'il n'eût pas obtenu de l'Angleterre un traité solennel, malgré la demande qu'en avait faite officiellement Campo Chiaro à Castelreagh le 29 décembre 1814, malgré la lettre secrète qu'il avait adressée lui-même au régent le 18 janvier 1815, malgré l'offre d'un traité de commerce faite au mois de février de cette année, Joachim se flattait d'obtenir la neutralité bienveillante du cabinet britannique; il avait longuement, et, croyait-il, efficacement travaillé à conquérir son amitié: celui

qui rêvait de constituer à son profit un royaume d'Italie entrevoyait déjà très nettement quelle devait être la grande alliée du nouveau royaume.

Le traité du 30 mai était à peine signé, la tranquillité à peine rétablie que les riches Anglais, sevrés depuis dix ans, depuis vingt ans pourrait-on dire, des voluptés de la vie italienne s'abattaient sur la côte aux villes blanches, S. Giovanni, Portici, Castellamare, Vico, Sorrente et Massa. A leur tête était arrivée la princesse de Galles, dont on remarquait l'ardeur (1) et, il faut le dire aussi, les toilettes de mauvais goût. Et les bals et les fêtes succédaient aux fêtes et aux bals: le *Diario Napoletano* conservé à la *Società di storia patria di Napoli* nous en a gardé le souvenir (2).

En même temps que, par l'accueil qu'il fait dans son royaume à l'élite de la société anglaise, Murat tâche de se concilier son appui, il s'efforce de ranger dans ses intérêts les gros négociants de Londres. Ceux-ci « encouragés et cajolés s'engagent dans des spéculations énormes avec Naples », ainsi que le rapporte le comte de Narbonne à Talleyrand le 30 mars 1815; on les allèche encore par l'offre faite en février d'un traité de commerce très favorable à leurs intérêts.

Murat ne s'en tient pas là; il essaye de rallier à sa cause le monde politique anglais. Certaines brochures, fort habilement rédigées, peut-être par le roi lui-même (3), et certainement d'après les notes fournies par le duc de Gallo (on peut s'en convaincre, en comparant, comme je l'ai fait, certaines pages des Mémoires du duc résumant les notes diplomatiques à certains

(1) *Diario napoletano,* V, 8 février 1815.

(2) *Diario napoletano,* V, janvier, février 1815. — *Esame del... Colletta,* p. 94.

(3) « On y trouve des expressions qui appartiennent à sa conversation habituelle ». *Considérations sur les rapports de la France avec Naples,* 4 janvier 1815 (Aff. Étr. Corresp. Naples, 140).

passages des brochures que je cite) développent les diverses raisons qui doivent décider l'Europe à le maintenir sur le trône: telles les *Observations sur un écrit intitulé Des Bourbons de Naples* publiées à Paris en 1814 (in-12): on y invoque le témoignage de tous ces voyageurs qui ont visité le royaume pour attester que Murat est aimé de ses sujets (1); telles les *Réflexions d'un Napolitain:* l'Angleterre a des devoirs sacrés envers Murat (2); Murat a déclaré à l'Autriche, avant de signer le traité du 11 janvier, qu'il voulait traiter avec l'Angleterre (3); " Castlereagh ne crut pas devoir laisser le roi sans une garantie formelle. Il fut dit, dès les premiers jours d'avril, et nous avons lieu de croire pour certain, que lord Bentinck avait remis une note officielle par laquelle il déclarait que le gouvernement anglais adhérait entièrement au traité conclu entre l'Autriche et Naples... „ (4). — Bien plus, le ministère napolitain s'abouche avec Sir Honrer, député aux Communes. Celui-ci montre à qui veut l'entendre que " la paix avec l'Italie, avec l'Italie unie et indépendante est clairement l'intérêt de l'Angleterre „ (5) — ainsi que l'a montré le duc de Gallo dans sa note d'avril 1814, datée de Bologne — et que Joachim doit être ce souverain de Naples, également indépendant de la France et de l'Espagne, que la diplomatie britannique, au dire du ministre sarde à Berlin Castellefer, cherchait en septembre 1814. Il montre à qui veut l'entendre que, dans la campagne de 1814, Murat a rempli ses

(1) *Observations sur un écrit intitulé etc.*, p. 88.

(2) *Réflexions d'un Napolitain,* p. 54.

(3) *Réflexions d'un Napolitain,* p. 55. Ces brochures réfutaient des brochures bourboniennes, telles que: di Rocca, *Discorso sulla necessità di rendere a Ferdinando IV il regno di Napoli* (Paris, 1814); Sarrazin, *Défense des Bourbons de Naples* (Paris, 1815, in-8).

(4) Dans sa note datée de *Bologne, avril 1814,* et adressée à Castlereagh, Gallo s'inspire de cette idée (Gallo, *Memorie,* p. 376).

(5) *Réflexions d'un Napolitain,* p. 59.

devoirs envers les alliés; que c'est grâce à lui qu'Eugène a été battu et que les papiers napolitains saisis ne contiennent, ainsi que l'affirme explicitement Wellington à Blacas le 4 janvier 1815, "aucune preuve contre lui„: les lettres qu'on allègue afin d'établir le contraire ont été falsifiées par l'abbé Fleuriel, secrétaire du comte de Lille et du comte de Blacas, depuis dix-neuf ans déjà (1).

Joachim se reposait sur les preuves d'amitié qu'il avait données à l'Angleterre; il avait confiance dans l'efficacité de la politique qu'il avait suivie à son égard; il se croyait arrivé au moment d'en recueillir le bénéfice. Il laisse croire que c'est avec le consentement de l'Angleterre que son glorieux beau-frère s'est enfui de l'île d'Elbe: est-il admissible que, sans la complicité de Campbell, Napoléon se soit échappé? Et la princesse de Galles se gêne-t-elle beaucoup pour manifester hautement la joie qu'elle éprouve à la nouvelle des succès de l'Empereur? De fait, Joachim songe à envahir la Sicile, tant il se croit assuré, sinon du gouvernement de Castlereagh, du moins de l'opinion anglaise. Le 8 mars 1815, il écrit au général Desvernois (2), commandant su-

(1) Sur cette curieuse affaire, consulter, dans les journaux anglais, le compte-rendu de la séance du 2 mai 1815 à la Chambre des Communes; la traduction qu'en a donnée Alph. de Beauchamp (*Catastrophe de Murat*, p. 79), un passage du même ouvrage, page 56, une longue note du *Moniteur universel* du 10 mai 1815, page 528. — Castlereagh allègue: 1° une lettre de Napoléon à la reine de Naples, datée de Nangis, 17 février 1814: Horner veut la dater de Fontainebleau, 26 janvier 1814; 2° une lettre de Napoléon à Murat du 7 mars 1814. Horner prétend qu'elle doit être datée de Compiègne, 30 août 1811. Horner ajoutait: « Nous sommes autorisés à déclarer qu'on montrera à tout Anglais de distinction qui se trouvera à Paris: 1° les minutes originales des lettres de l'Empereur; 2° les minutes des mêmes lettres falsifiées et écrites de la main de l'abbé Fleuriel » pour entraîner les puissances contre Murat. — Je n'ai pu consulter les minutes originales de ces lettres.

(2) Les *Mémoires du Général Baron Desvernois* (Égypte, Naples), paraîtront sous peu de jours à la librairie Plon.

périeur des Calabres, la lettre suivante: "Quant à l'événement de l'île d'Elbe, un courrier a porté en Angleterre l'assurance que les résultats, quels qu'ils soient, ne changent en rien ma politique envers le gouvernement anglais... Si les Anglais ne s'y opposent pas formellement, Ferdinand ne sera pas longtemps sur son trône; il ne saurait faire le bonheur des Siciliens: sa mauvaise administration, le mauvais état surtout de ses finances sont le présage assuré de sa chute.

„ Si quelques régiments napolitains de Sicile demandaient à quitter cette île et à rentrer à mon service, procurez leur tous les moyens de transport; *demandez même s'il le faut des moyens de transport aux Anglais, qui, j'ose le croire, ne se refuseront pas à vous rendre ce service.*

„ Inondez la Sicile de vos agents (1). Faites insurger l'armée napolitaine, prenez en mon nom l'engagement d'aligner leur solde le jour qu'ils arriveront à Naples. Il vous sera facile de les décider à prendre cette détermination, puisque, après la suppression des subsides anglais, il ne leur reste plus l'espoir d'être payés par le gouvernement sicilien. — Adressez-moi tous les jours des rapports télégraphiques sur ce qui se passe en Sicile... Je donne l'ordre au ministre de la Police Générale de vous faire payer tous vos frais de police secrète „.

On voit jusqu'à quel point Joachim se fie à l'Angleterre: mais la sécurité qu'il éprouve à son endroit, si elle le laisse libre de tenter l'attaque du 30 mars, n'explique pas le choix qu'il fait de l'heure de l'attaque. Pourquoi assaillir l'Autriche sans attendre la France, qui sera prête dans quelques semaines? Pourquoi choisir pour l'effort décisif l'heure indécise où nul ne

(1) Le 10 février 1815, Desvernois avait distribué une prime de 660 francs à ses agents murattistes en Sicile, à propos de la saisie d'un contrebandier sicilien « Il Bove » (Desvernois, *Souvenirs*, p. 748. [Ms. de Lons-le-Saulnier]).

sait si l'Europe acceptera comme la France le coup d'audace de Cannes?

Quoi qu'il dise à l'Autriche et à l'Angleterre, Joachim est d'accord avec Napoléon et connaît ses desseins (1): la princesse Pauline a réconcilié les deux beaux-frères; chacun d'eux compte sur l'autre, celui-ci pour recouvrer sa couronne, celui-là pour doubler ses états. Lorsque l'Empereur quitte l'île d'Elbe (2), il envoie Simon Colonna, ancien intendant d'Aquila, prévenir le roi de Naples; et celui-ci fait aussitôt partir le comte de Bauffremont pour la France, où il le représentera auprès de l'Empereur, et le général Franceschetti pour Porto-Ferrajo d'où Madame Mère doit venir attendre auprès de sa fille Caroline les résultats de l'aventureuse expédition.

Mais la confiance n'a pas reparu entre Napoléon et Murat. Il y a péril, aux yeux des unitaires, à attendre que l'Empereur, parvenu à Paris, ait restauré sa puissance. Dès maintenant, avant que Metternich effaré soit revenu de sa surprise, on peut envahir les pays du nord, proclamer, accomplir la révolution italienne: un coup d'audace, une pointe hardie à travers les corps autrichiens dispersés dans les Légations, et l'Italie se soulève à la voix de Joachim, l'Italie est libre et une. Attendre que Napoléon soit redevenu assez fort pour aider les Napolitains, c'est retomber sous sa main de fer; c'est compromettre l'œuvre nationale. Maître de la France, il verra un danger pour la France

(1) L'Angleterre a toujours craint et soupçonné cette entente: ce qui explique qu'elle n'ait pas maintenu Murat à Naples. — Dès le début de 1815, celui-ci connaissait sans doute le projet de l'Empereur: aussi demande-t-il à Metternich, en février, d'acheminer des troupes à travers la haute Italie; il prétend attaquer les Bourbons; il espère occuper les pays qu'il traverse, pour se trouver au moment de la crise qu'il sait toute proche en excellente posture. *Beati possidentes!*

(2) Sur les rapports de Napoléon avec les unitaires italiens en 1815, consulter A. Lumbroso, *Miscellanea Napoleonica*, serie III-IV, Rome, Modes et Mendel, 1898. Préface, p. XVI, note 2 (très complet).

dans l'unification de la péninsule; comme François de Neufchâteau à Rastadt déclarait que la république unitaire est aussi contraire aux intérêts français qu'aux intérêts autrichiens (1), il repoussait dédaigneusement les offres que lui faisait Joachim dès 1813, touchant le partage de la péninsule suivant la ligne du Pô; aussi bien que Metternich il entend que l'Italie reste divisée. Le moment est favorable; puisque la France et l'Autriche se sont toujours entendues aux dépens de l'Italie, c'est lorsqu'elles sont en hostilité latente, à la veille d'une guerre ouverte, qu'il faut tenter de les en expulser l'une et l'autre; leur brouille assure leur défaite; elle présage le succès de l'entreprise nationale: Pepe, Ambrosio, Carascosa le répètent chaque jour à Joachim. Le roi cède peu à peu; il est vaincu par la force de leurs raisons. "Je sais que sa tête travaille beaucoup, écrit en parlant de lui le comte de Mier, au lendemain du jour où Murat a écrit à Desvernois, le 9 mars; ... je sais qu'il a envoyé de tout côté des émissaires secrets... Cet événement au lieu de faire ajourner son voyage projeté pour les Marches paraît l'avoir accéléré. Ses chevaux de selle et quelques équipages de campagne sont partis lundi dernier pour les Marches... Son départ peut avoir lieu d'un moment à l'autre. Son humeur, ses propos annoncent qu'il a des projets en vue, mais que ses idées ne sont pas encore fixées et qu'il attend les premiers résultats de l'entreprise de Napoléon. S'il restait à Naples, entouré de la Reine et de quelques personnes sensées, qui, sans le flatter, ont le courage de lui dire la vérité, on pourrait compter qu'il ne sera pas entraîné à quelques fausses démarches; mais à

(1) Hüffer, *Geschichte des Rastadt-Congress*..... doc. L-LVI, p. 186. — Reumont, *Federico Manfredini*..... (*Arch. Stor. Ital.*, L. III; XXVI, 257. — Melzi, *Memorie*, I, 460). — La Réveillère-Lépeaux à Bonaparte: 11 octobre 1796 (Franchetti, *Della Unità italiana nel 1799.— Nuova Antologia*, 1890, p. 426-427).

Ancône, rendu à lui-même, entouré de têtes échauffées, on ne peut répondre de rien „ (1).

Mier ne se trompe pas; dès ce moment, la guerre est décidée; Neyperg envoyé par le Congrès de Vienne, ne modifie pas les dispositions de la cour; les armements de Naples redoublent. Mier s'en plaint le 12 mars (2) et Gallo répond le 14 en invoquant les affaires de France. Il savait sans doute que, la veille, le 13, les deux divisions des Marches (3) avaient reçu l'ordre de resserrer leurs cantonnements et de se tenir prêtes à marcher au premier signal; le 17, il apprend officiellement à l'ambassadeur autrichien que son maître a quitté Naples.

Le 17 mars, en effet, malgré sa femme qui, tremblant pour sa couronne, l'a deux fois retenu (4), Murat abandonne sa capitale; il se flatte d'être soutenu par la France et par l'Angleterre (5), et, séduit par ces " *têtes chaudes* „ que redoute le ministre autrichien, il court appeler l'Italie à l'indépendance et à l'unité.

CHAPITRE III.

LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

Le champion de l'indépendance italienne que Metternich a ménagé en Murat jusqu'en mi-décembre 1814, qu'il a attaqué et qui l'a attaqué dans les premiers mois de 1815, va de plus

(1) Le Comte de Mier à Metternich, rapport 22, du 9 mars (Helfert, *J. Murat*, p. 178).

(2) Helfert, *J. Murat*, p. 180.

(3) Colletta, 1815, p. 31.

(4) Helfert, *J. Murat*, p. 185.

(5) Cf. la lettre de Murat du 28 septembre 1815, citée par Tivaroni, *op. cit.*, II, p. 291: « È verità riconosciuta... ».

en plus nettement se déclarer et de plus en plus clairement agir: c'est lui que frappera, c'est lui qu'abattra l'Autriche.

I.

Les conditions de la lutte.

Le 22 mars, lord Bentinck, Commissaire de Sa Majesté Britannique en Italie, expédiait au duc de Gallo une note menaçante datée de Gênes: il s'y plaignait des armements de la cour de Naples; il en demandait l'explication. Le ton de cette note, non moins que son contenu, était de nature à éclairer complètement le roi Joachim et son entourage sur les intentions du cabinet britannique: il lui demeurait aussi hostile que l'Autriche elle-même; il n'entendait nullement aider la cour de Naples à réaliser à son profit l'unité italienne. Le plus solide appui qu'avaient rêvé d'obtenir, Murat et son entourage, allait tout d'un coup leur manquer, à moins d'une pression très forte de l'opinion publique sur le ministère anglais. Comme de son côté, Napoléon n'était pas en mesure d'agir et qu'il cherchait du reste à obtenir la paix, c'était sur ses seules forces que Murat devait compter, avec elles seules qu'il devait combattre.

Quelles étaient les forces comparées des deux ennemis?

Quant aux effectifs, je reproduis ci-après les chiffres donnés par Colletta, puisés par lui aux documents originaux confirmés, dans leur ensemble, par tous les documents imprimés, par tous les documents d'archives auxquels j'ai pu recourir.

L'armée napolitaine, dont le lieutenant-général Millet de Villeneuve était chef d'état-major, comptait environ 35,000 hommes présents sous les armes, avec 5,000 chevaux et 56 canons; elle comprenait, outre l'infanterie et la cavalerie de la garde commandées par le Prince de Pignatelli Strongoli [4,000

hommes] et le général Livron [1,400 chevaux], trois divisions d'infanterie conduites par Carascosa, d'Ambrosio et Lechi [8,000 hommes chacune] et une division de cavalerie sous les ordres du général Rossetti [2,000 chevaux]; le maréchal de camp Pedinelli était à la tête de l'artillerie, Colletta était commandant du génie et le cavalier Vauchelle ordonnateur en chef (1).

Les Autrichiens étaient moins nombreux que leurs agresseurs au début de la campagne; leur armée renforcée par les troupes qu'amena Frimont comprenait huit brigades, réparties en trois divisions commandées par les généraux Mohr, Neyperg et Wied; l'effectif total est évalué à 36,000 hommes présents sous les armes, au lendemain de Casalanza; à partir du 10 avril, il est vraisemblable qu'ils opposaient aux Napolitains des effectifs égaux aux leurs, ou supérieurs.

Quant à la valeur morale des deux armées, il est permis de se la représenter avec quelque vraisemblance. Enorgueillis par leurs récents triomphes, entraînés et rompus aux fatigues par leurs dernières campagnes, les Autrichiens éprouvaient cependant quelque inquiétude, les soldats à l'idée qu'ils allaient combattre Murat, les états-majors à la pensée que, d'un moment à l'autre, Napoléon pouvait entrer en scène et couper leurs communications.

L'armée napolitaine a été sévèrement jugée par Pepe (2), brave soldat, et Colletta (3), général en chambre. Il est certain, comme ils le prétendent, que la discipline y était relâchée (4);

(1) Pour plus de détails, cf. l'appendice.

(2) Pepe, *Memorie*, I, 134-135: «L'esercito andava a rompicollo...».

(3) Colletta, 1815 p. 25.

(4) A l'Archivio di Stato di Napoli (Carte di Guerra, 1060), j'ai trouvé un brouillon d'ordre du jour, sans date: le roi se plaint de l'indiscipline de la division de réserve, de la 2e brigade notamment: il se plaint des rixes qui ont éclaté entre soldats du 9e de ligne. — Le *Diario Napoletano* relate fréquemment des rixes entre soldats ou entre la population et la troupe.

il paraît certain également que les divers services administratifs étaient très mal organisés: les services d'habillement, car, trois mois avant la guerre, ils venaient d'être bouleversés; le service des approvisionnements, puisque Carascosa, dans les Marches, en pleine paix, se plaint journellement de n'avoir pas de fourrages pour sa cavalerie. Cependant, il y a lieu d'affirmer que le moral du soldat napolitain était bon: de l'aveu de Pepe et de Colletta, il était très bien vêtu et très exactement payé; il était fier de son chef, cet intrépide général dont le monde entier admirait la bravoure et qui ne cessait de s'occuper de lui (1); il était fier de ses généraux, Ambrosio, Gennaro, Filangieri qui s'étaient couverts de gloire dans les rangs de la Grande Armée; il était fier de lui, et n'avait pu combattre près de dix années dans les armées napoléoniennes sans en rapporter quelque confiance, peut-être même, comme semble l'indiquer Colletta (2), quelque présomption fanfaronne. De fait, voici comment le juge le général en chef autrichien, qui, mieux qu'aucun autre, put apprendre à la juger. « Dans cette campagne, trompé par les promesses de Murat, dans beaucoup de combats il a fait preuve de valeur, spécialement à la bataille de Tolentino, dans laquelle les Autrichiens ont dû faire des efforts considérables et de pénibles sacrifices pour attraper la victoire » (3).

Si l'on réfléchit que les effectifs réels des deux armées étaient sensiblement les mêmes, on en conclura, sans doute, que les chances, à cet égard, étaient à peu près égales de part et d'autre. Mais si l'on constate que les Napolitains avaient leurs forces massées dans les Marches, tandis que les Autrichiens n'avaient

(1) Pepe, *Memorie,* I, 163. — *Esame del... Colletta,* II, 10, 18.

(2) Colletta, *op. cit.,* p. 25: « armata... presontuosa ».

(3) Lettre de Bianchi à Apponyi, ministre autrichien en Toscane. *Giornale del dipartimento del Reno,* Bologna, 6 giugno 1815. — (Benaducci, p. 12). — Cf. aussi, dans Pepe, I, 174, le récit de la journée du Panaro.

qu'une dizaine de mille hommes éparpillés, suivant leur coutume, sur la Voie Emilienne, on comprendra que la supériorité du nombre ait assuré la victoire aux Napolitains dans les premiers combats (1).

II.

Succès des Napolitains, 22 mars - 6 avril.

Les ordres donnés le 13 mars de Naples ne sont pas encore exécutés que la 3e division [Lechi] reçoit l'avis d'avoir à se réunir aussitôt à Ancône, tandis que la garde se rassemblera à Foligno. Le 19, Murat est à Ancône, où il fait construire un camp retranché sur la Montagnola. Informé par un voyageur venant de Milan (2), que 50,000 Autrichiens accourent pour renforcer l'armée d'Italie, il se décide à brusquer son attaque. Il annexe aux Marches les districts d'Urbin, de Pesaro et de Gubbio et réunit solennellement les Marches elles-mêmes au royaume de Naples; puis, il lance les ordres suprêmes. Devant la première division [Carascosa] qui, le 29, marche sur Rimini, et le 30, sur Césène, les cantonnements autrichiens étendus jusqu'à Cattolica, se replient derrière le Pisatello; le 30, attaqués et forcés dans Césène, ils s'échappent par la route de Cervia. Le 31, les Autrichiens rétrogradent sur Bologne et Carascosa avance sur Forli, d'où il envoie un bataillon du 9e léger occuper Ravenne. Le 1er et le 2, il continue sa marche sur Bologne, dont il s'empare

(1) Consulter le récent ouvrage paru depuis que cette étude est terminée: *Feldzug der Oesterreicher gegen König Joachim Murat im Jahre 1815,* von Friedrich Schirmer, K. u. K. Oberlieutenant, (Prag, Svaton, 1898, in 8, 391 pages).

(2) Colletta, *op. cit.*, p. 32.

le 2 au soir, après que les Autrichiens l'ont évacuée, partie sur Cento où ils envoient 3,000 hommes, partie sur Modène où ils sont 6,000. Le 3, Carascosa s'arrête à Bologne pour faire reposer ses troupes et attendre les autres divisions qui tardent: Ambrosio est à Imola et Lecchi à Forli (1).

Le 4, les Napolitains reprennent leurs course, se dirigeant sur Modène. Ce jour-là, ils se heurtent aux Autrichiens établis sur le Panaro et décidés à combattre (2). Murat dirige la brigade Pepe sur leur droite, commandée par Stefanini et établie à Spilimberto; mais, impatient de l'attendre, il commande l'attaque au centre, et emporte le pont, grâce à Filangieri qui le traverse sous la mitraille, avec 24 cavaliers, après que l'artillerie en a détruit les barricades. Bianchi, forcé, bat en retraite, abandonnant Stefanini à son sort. Le soir même du 4, Carascosa vainqueur occupe Modène; le 5, il pousse jusqu'à Reggio et à la Secchia, tandisqu'Ambrosio occupe Ferrare ce même jour, après avoir pris la veille Cento et San Giovanni, où il est remplacé, après son départ, par la troisième division.

Le 6 au matin, les Autrichiens étaient refoulés de l'autre côté du Pô (3), dont ils bordaient la rive gauche, tandisque l'armée de Murat, de Reggio, San Giovanni et Ferrare en dominait la rive droite. — C'est alors que Joachim reçut de Bentinck une note datée du 5 avril: le commissaire anglais rappelait au roi de Naples les engagements réciproques des puissances alliées et le prévenait que la première hostilité contre l'Autriche donnerait le signal de la reprise de la guerre entre l'Angleterre et Naples.

(1) Arch. di Napoli. Carte di guerra (Lechi à Millet), 1060.

(2) Carascosa à Millet: 4 avril (Arch. Nap. Carte di guerra, 1060), il annonce une escarmouche à Anzola.

(3) Millet à Carascosa, 6 avril, 8 h. du soir (Arch. Napol. Carte di Guerra, 1060).

Murat ajourna la réponse. La fortune avait secondé son audace; il avait suivi le plan très simple (1) qui s'offrait à lui. Comptant voir, à son approche, éclater un soulèvement national il s'était avancé au cœur de la péninsule, dans ce pays bolognais qui s'était toujours montré si ardent pour la cause de l'Italie. Si l'Italie voulait, vraiment, l'unité avec l'indépendance, le moment était venu pour elle de le dire et de se lever: avant de répondre à Bentinck, Murat avait besoin de savoir ce que lui répondrait l'Italie.

III.

L'appel à l'indépendance.

En arrivant à Ancône, il avait invité Pepe à sa table, et lui avait dit: " Avant peu on s'occupera de faire une constitution et de mettre les étrangers à la porte „. — " Je vous jure, lui avait répondu le général, que, puisqu'il s'agit maintenant de combattre " *per la nazionalità italiana* „ vous trouverez en moi le soldat entièrement dévoué, plus jamais le tribun „ (2). — Et, lorsque, plusieurs jours plus tard, il passait le Rubicon au flanc de Carascosa, tous deux s'étaient serré la main, se jurant de vaincre ou de mourir (3). Ils étaient impatients: ils parlaient de la nécessité d'aller vite. " Les Italiens sont accoutumés à crier, à applaudir au dernier qui arrive... Le roi ne saurait trop se presser: gardes nationales, landwehr, landsturm, gardes

(1) Il avait eu le bon sens de repousser le plan de Filangieri: débarquer à Venise avec une partie de l'armée (Fer. Raumer, *Annuario storico,* 1871, cité par Tivaroni, II, 288).

(2) Pepe, *Memorie,* I, 167.

(3) Pepe, *Memorie,* I, 170.

d'honneur, compagnies départementales, achat de chevaux dans l'Etat Romain et dans la Toscane, tout doit marcher simultanément...: sans tout cela, point de salut ». C'est Ambrosio qui parle ainsi (1) et Pepe propose de décréter la levée en masse et de poursuivre les réfractaires sous l'accusation du crime de lèse-nation (2). On voit quelle ardeur enflamme ces « *têtes chaudes* » qui entourent le roi; on devine la joie qu'ils éprouvent à lire, et, sans doute, à rédiger la proclamation suivante, datée de Rimini, 30 mars.

Italiens!

« L'heure est venue où doivent s'accomplir les grandes destinées de l'Italie. La Providence vous appelle enfin à être une nation indépendante. Des Alpes au détroit de Sicile qu'un seul cri s'élève: l'Indépendance de l'Italie! Et à quel titre des peuples étrangers prétendent-ils vous enlever cette indépendance, premier droit et premier bien de toute nation? A quel titre dominent-ils vos plus belles contrées? C'est donc en vain que la nature a élevé pour vous garantir la barrière des Alpes? — Non! Que toute domination étrangère disparaisse du sol italien. Vous qui avez été une fois les maîtres du monde, vous avez expié cette gloire par vingt siècles d'oppression et de massacres; mettez aujourd'hui votre gloire à ne plus avoir de maîtres! Quatre-vingt mille Italiens s'avancent sous les ordres de leur roi (et jurent de ne prendre aucun repos avant que l'Italie ne soit delivrée); et il sont déjà prouvé qu'ils savent tenir leurs serments. Italiens de toutes les contrées de l'Italie, secondez ce dessein magnanime; qu'ils reprennent leurs armes déposées,

(1) Archivio di Napoli. Carte di guerra, 1060 (sans date).
(2) Pepe, *Memorie*, I, 168.

ceux qui les ont portées parmi vous et que la jeunesse novice à les manier apprenne à le faire!

„ Qu'à de si nobles efforts se préparent tous les cœurs, toutes les intelligences! Que toutes les voix libres se fassent entendre parlant au nom de la patrie à tous les cœurs vraiment italiens! Que l'énergie nationale se déploie toute et sous toutes ses formes! Il s'agit de savoir si l'Italie doit être libre ou plier encore pour des siècles son front humilié sous le joug.

„ Que la lutte soit décisive; et nous verrons assuré pour longtemps le bonheur d'une patrie si belle, qui, bien que sanglante encore et déchirée, excite tant de convoitises étrangères. Les hommes éclairés de tous les pays; toutes les nations dignes d'un gouvernement libéral, les souverains qui se distinguent par la grandeur de leur caractère, se réjouiront de votre entreprise et applaudiront à votre triomphe. Pourrait-elle ne pas vous applaudir, l'Angleterre, ce modèle de gouvernement constitutionnel, ce peuple libre qui met sa gloire à combattre et à répandre ses trésors pour l'indépendance des nations?

„ Italiens, vous avez été longtemps étonnés de nous appeler en vain; vous avez peut-être accusé notre inaction alors que vos vœux se faisaient entendre tout autour de nous; mais le temps opportun n'était pas encore arrivé; je n'avais pas encore fait l'expérience de la perfidie de nos ennemis; il était bon que les événements démentissent les promesses trompeuses dont se sont montrés si prodigues vos anciens dominateurs lorsqu'ils reparurent parmi vous; combien rapide, combien lamentable fut cette expérience, vous le savez! J'en appelle à vous, braves et infortunés Italiens de Milan, de Bologne, de Turin, de Venise, de Brescia, de Modène, de Reggio, de tant d'autres pays illustres et opprimés. Combien de valeureux guerriers, de patriotes vertueux arrachés au pays natal! Combien gémissent dans les fers! Que de victimes d'extorsions, d'humiliations inouïes. Italiens,

pour réparer tant de maux, unissez-vous d'une étroite union à un gouvernement de votre choix ; qu'une représentation vraiment nationale, qu'une constitution digne de ce siècle et de vous garantisse votre liberté, votre prospérité intérieure, aussitôt que, par votre courage, vous aurez assuré votre indépendance.

„ J'appelle autour de moi tous les braves pour combattre ; j'appelle de même tous ceux qui ont profondément médité sur les intérêts de leur patrie afin de préparer et de régler la constitution et les lois qui doivent régir désormais l'heureuse Italie, l'Italie indépendante „.

JOACHIM NAPOLÉON.

Pour copie conforme,
Le chef de l'état-major-général
MILLET DE VILLENEUVE.

Cette proclamation est suivie du décret du 3 avril qui appelle chaque Italien à concourir par les armes, par ses talents, par sa fortune à la conquête et à l'établissement de l'indépendance de l'Italie (1). Le 4, paraît un autre décret d'objet plus précis, de teneur plus positive: on crée une *Commission de guerre italienne* (2) pour organiser militairement le soulèvement national: la présidence en est confiée au lieutenant général Arcovito. Enfin une assemblée nationale italienne est convoquée à Rome pour le 8 mai. — Ces actes de Joachim, la proclamation de Rimini et les décrets de Bologne sont immédiatement répandus à profusion dans toute la peninsule, et les " unitaires „, qui sont partout installés par les Napolitains, s'empressent d'en expliquer les détails et d'en développer les diverses parties.

(1) Benaducci, p. 5.
(2) Arch. di Bologna. Stampe governative: 1 gennaio-15 sett. 1815.

IV.

Autres proclamations.

C'est Ambrosio qui, le 2 avril, écrit de Faenza: « l'Italie appelle de partout ses enfants à combattre pour la gloire, pour l'indépendance, pour la liberté »; — c'est le sous-préfet de Rimini (département du Rubicon) qui écrit, le 4: « la proclamation du souverain, de M. le général Ambrosio et de M. le préfet du département doivent avoir ému aussi le cœur des habitants de ces contrées, en réveillant en eux la plus vive ardeur et la volonté la plus décidée de concourir à la grande œuvre de la régénération, de la félicité et de l'indépendance de l'Italie (1) »; plus loin, il invite les Italiens à imiter la bravoure de leurs intrépides ancêtres (prodi antenati). — Ce sont les officiers italiens réunis à Bologne qui s'adressent, le 5, aux vétérans et aux anciens soldats italiens: « Camarades! ce sont vos chefs, vos compagnons, vos amis qui vous appellent... Entendez leurs voix et de l'Italie nous chasserons l'étranger. Rappelez-vous que vous êtes nés pour la gloire! (2) ». Voici une circulaire du préfet du Rubicon aux sous-préfets, podestats, syndics, commissaires et curés du département en date du 6 avril: « Il s'agit de la cause très sainte de notre délivrance. Les plus favorables circonstances nous fournissent le moyen le plus propre à l'atteindre. Et qui pourrait en douter après avoir été témoin de l'ardeur nationale dans le duché d'Urbin et dans notre Romagne à la première apparition du roi Joachim et de son armée apportant la proclamation de l'indépendance?... Tandis que l'im-

(1) Arch. di Bologna, *ibid.*

(2) *Giornale del dipart. del Reno,* 10 aprile, n° 45, p. 165. — Arch. di Bologna, 1815.

mortel Napoléon, notre père... vole sur le Rhin..., nous, pendant ce temps, nous aurons toutes nos aises pour réaliser notre indépendance; et alors, le blason de l'Italie ne sera plus un rebutant assemblage de serpents, de lions, d'aigles, de monstres de toute sorte, de clés et d'autres emblêmes fantastiques, image de notre morcellement et de notre faiblesse; ce sera la Déesse ceinte d'une couronne ornée de tours versant de la corne d'abondance, la richesse, la fortune et la félicité „ (1). — Le même jour, le même préfet (ou le même secrétaire de préfecture, Bartorelli) lance une autre proclamation animée du même esprit: « L'Italie longtemps foulée par les nations étrangères appelle aujourd'hui ses enfants et les invite à se serrer autour d'un roi qui a déployé l'étendard de l'indépendance nationale. Les armées étrangères, plusieurs fois descendues chez nous, n'eurent pas d'autre but que de se saouller (satollarsi) de nos richesses; de déchirer la patrie afin de la dominer plus aisément et d'exciter des factions pour provoquer la guerre civile. Instruits par ces funestes exemples, apprenons une fois à abhorrer l'étranger; et brandissons nos armes pour revendiquer notre patrie outragée. Les Romains nos ancêtres, par la grandeur de leurs efforts, furent les maîtres du monde (signoreggiarono il mondo); et leurs petits-fils n'auraient pas assez de cœur pour reconquérir au moins le sol de la patrie? Eh! que les Italiens se lèvent pour sortir de leur long esclavage... Habitants du Rubicon! La fortune sourit à l'Italie. Un roi national, puissant et craint, vole à la tête d'Italiens valeureux pour combattre l'étranger qu'il a plusieurs fois mis en fuite. Hâtons-nous de courir sous les drapeaux du héros dans le génie duquel l'Italie a placé toutes ses espérances. Vive l'indépendance italienne! Vive le roi! „ (2).

(1) *Gazzetta di Forlì,* n° 14. — Arch. di Bologna, 1815.

(2) *Gazzetta di Forlì,* n° 14. — Cf. *supra.* — Cf. aussi la proclamation de Strocchi, sous-préfet de Faenza, du 3 avril: « Una nazione

Les grands mots sont donc enfin prononcés. Un souverain italien, à la tête d'une armée italienne, appelle les Italiens aux armes, au nom de l'indépendance de l'Italie; la situation du mois d'avril 1815 est analogue à celle de 1848 et Charles Albert avant Novare ne fait que copier Murat avant Tolentino. Les sentiments auxquels celui-ci fait appel sont exactement les mêmes que ceux sur lesquels s'appuiera celui-là, que ceux qui formeront en ce siècle le patriotisme italien: l'orgueil passionné et amoureux

che fu regina del mondo intero, famosa per tanti prodigi di lettere, di arte e di armi, l'Italia nostra vede inaspettata e fortunata occasione di rivivere all'antica gloria...» (*Gazzetta di Forlì*, 10 aprile). — Cf. aussi cette proclamation de Rossi, en date du 8 avril (Arch. Bologna. Stampe govern.): «Italiani, la causa dell'Italia si fa ad ogni momento migliore... I vecchi soldati italiani, le truppe toscane, ... corsero incontro ai valorosi liberatori d'Italia e con essi si unirono e giurarono di non posare le armi fino a che non fosse al tutto disciolta da ogni giogo straniero l'Italia nostra! ... Vecchi soldati italiani, ... accorrete sotto i vessilli della Patria vostra... conoscete l'*augusto capitano* che vuol condurvi alla vittoria... Volete voi ascoltare oziosi il suono di guerra, oggi che è preceduto da quel grido ben nostro e nazionale: Indipendenza italiana?». — Voici une autre proclamation du même Rossi, commissaire civil dans les dép. du Reno, Rubicon, Bas Pô, Panaro et Imeta, en date du 9 avril; il demande aux curés de prêcher la guerre sainte: «Se agli sforzi politici e militari soccorre la Religione..., chi non vede per sì bella e cara armonia d'azioni già avverati i lieti destini d'Italia? Essa... dee... mantener salda la religione, sostegno primario di ogni stato... Tenda ciascuno al grande scopo della nazionale indipendenza». (Museo del Risorgimento italiano di Bologna). — C'est à propos de la proclamation de Rimini que Manzoni écrivit:

«O delle imprese alla più degna accinto,
Signor, che la parola hai proferita
Che tante etadi indarno Italia attese!»

et que Rossini composa son *Inno dell'Indipendenza* [*Cronache segrete della polizia toscana*, trascritte da Gio. Marcotti (Firenze, Barbera, 1898), p. 115]. — Leopardi, au contraire, partisan des Autrichiens, écrivait une prière pour la libération du Piceno, en mai 1815 (Carducci, *Letture del Risorgimento.....*, I, 357).

de l'Italie fille de Rome (1); la haine de l'étranger, (2) le mépris du barbare qui, du maître du monde a fait un peuple sujet; la conscience de l'unité géographique (toute relative d'ailleurs) de la péninsule, cernée par la mer, cerclée par les Alpes; la nécessité de recourir à la force pour réaliser l'unité politique; la promesse qu'une constitution libérale sera donnée au nouveau royaume.

En 1815, le rêve italien est aussi précis qu'en 1848 dans la pensée de l'élite.

CHAPITRE IV.

ECHEC DE LA TENTATIVE NATIONALE

Il paraît être beaucoup plus vague dans la conscience de la masse.

I.

Indifférence de la nation.

Sans doute, au dire de Bartorelli, Modène illumine à l'entrée de Murat (3); sans doute, les Bolognais montrent un assez vif enthousiasme (4) et fournissent à Murat un corps de volontaires dits " Chasseurs à cheval „ (5); sans doute on forme

(1) Pepe, *Memorie,* I, 174.

(2) Cf. *Vittorio Barzoni e i Francesi in Italia,* per l'avv. Ulisse Papa, deputato al Parlamento (Venezia, Visentini, 1895).

(3) *Gazzetta di Forlì,* 1815, n° 14.

(4) Pepe, *Mémoires,* I, 171.

(5) Archivio di Napoli. Carte di guerra, 1060: lettre du 11 avril. — *Gazzetta di Forlì,* n° 15, 10, 13 e 15 aprile 1815.

trois bataillons de volontaires italiens (1), dont un d'officiers; sans doute, le département du Musone fournit un corps de chasseurs francs (2).

Mais des 12 régiments de volontaires promis aux Napolitains, pas un seul n'est formé (3); la *Commission de guerre italienne*, pour s'occuper, en est réduite à rédiger des proclamations qui reproduisent celles des premiers jours (4). Les adhésions à Murat sont très rares et la masse de la population ne lui est pas sympathique (5): les rapports de la police autrichienne au moment de l'invasion napolitaine en font foi. Le 13 mars, alors que l'événement de l'île d'Elbe est connu, le commissaire de police de Rimini, Fantini, écrit une lettre réservée au Commissaire autrichien où il lui dit: " L'esprit public des habitants qui se distinguent par leur caractère docile et tranquille, n'offre dans les circonstances actuelles à la police aucun motif de blâme „ (6). Le 25 mars, il écrit encore: " Ici la population est très tranquille. Même les nouvellistes politiques s'abstiennent de faire des réflexions politiques sur les nouvelles même indifférentes „. Le commissaire Giacomelli envoie des nouvelles analogues de Cat-

(1) Crivelli à Millet, d'Ancône, 28 avril. — Oliver à Millet, 28 et 29 avril. — Arch. di Napoli. Carte di guerra, 1060.

(2) Crivelli à Millet, 13 avril, id. id., 1060.

(3) Colletta, 1815 p. 25. — « La sua (del Murat) voce non tornò grata all'esercito italiano, del cui sangue le sue mani erano contaminate ». (Cattaneo, *L'antico esercito italiano*, Milano, 1862. — Estratto dal volume VIII del *Politecnico*). Il est probable, en effet, que les souvenirs de 1814 ont détourné de Joachim les anciens soldats du Vice-Roi.

(4) *Proclama della Commissione di guerra italiana*, 10 aprile. — Arch. di Bologna. Stampe gov.

(5) Sur les efforts tentés pour secouer l'indifférence du peuple, cf. lettre de Berardi au podestat, 6 avril, et rapport du comm. de la place de Forlì du 17 avril. — Arch. di Napoli. Carte di guerra, 1060.

(6) Archivio di Bologna, 1815, fasc. VI. *Atti di polizia: gov. provv. austr. e ristaurazione napoleonica* (Prot. privato, fascicolo 14).

tolica (1). Après la retraite de Murat, le 17 avril, Savini écrira au gouverneur des Trois Légations : « Il m'est agréable de pouvoir assurer Votre Excellence que, si le fantôme de l'indépendance italienne proclamée a pu séduire quelque étourdi, le grand nombre du moins envisageant l'affaire sous son véritable aspect, a bien vite démêlé le piège qui se cachait sous les apparences mensongères de la cause italienne » (2). Du reste, les rapports du général Lechi (3e division napolitaine) qui, jusqu'au 23 avril, forme l'arrière-garde, *accusent explicitement les paysans de favoriser les Autrichiens, défenseurs du Pape.* Les faibles secours que les Italiens fournissent à Murat, l'attitude de la police autrichienne, montrent clairement que, si le rêve italien était, en 1815, plus puissant que jamais sur l'élite, il n'exerçait pas alors grand empire sur la masse. Talleyrand avait raison d'écrire à Louis XVIII le 1er mai 1815 : « Murat, au commencement des hostilités, comptait sur une insurrection des peuples de l'Italie ; mais il a été complètement déçu dans son attente » (3).

Peut-être même serait-il imprudent de prétendre mesurer au peu d'ardeur du peuple à soutenir Joachim par les armes l'étendue et la force du sentiment national à cette époque. Son attitude, assez molle, il faut en convenir, ne pourrait-elle s'expliquer par des causes particulières? En 1814, pour repousser l'envahisseur, la France n'avait pas retrouvé l'énergie échevelée de 1792, tant elle était épuisée de fatigue ; n'y aurait-il pas un peu de lassitude aussi, après ces vingt années de guerre et de révolution, dans cette mollesse des masses italiennes? un peu de scepticisme

(1) J'ai consulté les rapports de la police autrichienne de cette époque à l'Archivio de Venise : je n'ai découvert aucun texte attestant une effervescence populaire.

(2) Ce que confirme le petit nombre des arrestations opérées par les Autrichiens en mai-juin 1815. (Cf. Guidicini, *Diario Bolognese,* IV, 18).

(3) Pallain, p. 415.

aussi sur l'opportunité de la tentative napolitaine, alors que l'affaire de l'île d'Elbe n'était pas encore, non seulement définitivement réglée, mais même connue avec certitude? Le 13 mars, un bâtiment marchand avait apporté la nouvelle que Napoléon avait été fait prisonnier à quatre lieues de Grenoble; et, quelques jours après, on annonçait *officiellement* qu'il avait été arrêté à Bonnet (1).

Et puis, que l'on se rappelle la persistance des sentiments particularistes; le mouvement de 1815 n'est-il pas exclusivement napolitain? Les signatures de la proclamation adressée par les officiers aux vétérans italiens ne reproduisent aucun nom de général; on n'y voit que deux colonels, et deux colonels inconnus, Cappi et Piella; tous les généraux de l'armée du Vice-Roi se sont abstenus; on dit même que Severoli, à Milan, condamna ouvertement la conduite de Joachim. D'autre part, et ceci est grave, en appelant l'Italie à l'indépendance, celui-ci arbore un drapeau qu'elle ne connaît pas; les couleurs autour desquelles il prétend ranger ses enfants ne sont pas celles de la République Cisalpine et du Royaume d'Italie, vert, blanc et rouge (2); de par le décret du 15 avril (3), c'est l'amarante et le vert, disposés en rayons d'égale grandeur. Ne semble-t-il pas en vérité que ce soit l'absorption de l'Italie par le royaume de Naples que promette cette armée napolitaine? — Ne serait-il pas étrange que l'inertie des populations dût s'expliquer seulement par l'affaiblissement du sentiment national, au moment même où les Autrichiens croyaient devoir satisfaire à ses exigences d'une manière éclatante. Le 2 avril 1815, trois jours

(1) Arch. di Bologna, 1815, fasc. VI. *Atti di polizia.*

(2) Discours de Vittorio Fiorini, *Il Resto del Carlino,* 8 gennaio 1897. — Le même: *Nuova Antologia,* gennaio e febbraio 1897. — Scolari, *La bandiera tricolore italiana,* Como, 1897.

(3) Ou du 10. Arch. di Napoli. Carte di guerra, 1060.

après la proclamation de 1815, le gouvernement de Vienne créait le Royaume *Lombard-Vénitien* (1) et y envoyait l'Archiduc Jean, le 8 de ce mois, en qualité de Commissaire Plénipotentiaire afin de recueillir les serments de fidélité et d'obéissance.

II.

Echecs des Napolitains.

Ce sont donc des raisons particulières, jointes à l'insouciance des masses, qui expliquent l'indifférence de l'Italie du nord à la tentative napolitaine. La situation de Murat devient alors très grave; du moment que les volontaires n'arrivent pas en foule pour grossir son armée, il doit avec vingt-cinq mille hommes garder une ligne très étendue, de Reggio à Ravenne, tandis que l'ennemi, à tout instant, peut le tourner par sa droite ou par sa gauche: par Ferrare dont une garnison autrichienne occupe toujours le château, ou bien par Alexandrie et Plaisance. Murat voit le péril: il prend les mesures militaires et politiques que la situation réclame.

Pour suppléer aux volontaires qui font défaut, il imagine de rappeler sous les drapeaux l'armée italienne (dissoute) du Prince Eugène (2), dont il a déjà tâché d'attirer à lui le plus d'hommes possible (3).

En même temps, il donne l'ordre à ses ministres à Vienne, Campo Chiaro et Cariati, de déclarer que, l'Autriche n'ayant pas

(1) *Der Krieg in Italien*... p. 248. — *Moniteur universel* du 6 mai 1815; page 511: d'après une nouvelle de Venise, 16 avril.

(2) Décret du 9 avril 1815.

(3) Rapport de Fantini au Commissaire Impérial dans les départements du Reno, Bas Pô et Pineta du 22 février. — Arch. di Bologna, 1815, fasc. VI.

été sincère avec lui, il a dû pourvoir avec ses propres moyens à la conservation et à la sécurité de ses états; mais qu'il espère maintenir la paix et veut seulement reprendre les positions qu'il occupait sur le Pô lors de la campagne précédente (déclaration faite par Campo Chiaro le 8 avril: Metternich y répond en lui remettant ses passe-ports le 10).

Enfin, il tente un vigoureux effort pour poursuivre sa marche en avant, franchir le Pô et pénétrer dans le Milanais où il espère trouver meilleur accueil qu'en Émilie. Il dirige Ambrosio sur Vallonga et essaye, le 7 et le 8, d'enlever d'assaut le pont d'Occhiobello, comptant par là tourner celui de Lagoscuro, puis ceux de Borgoforte et de Plaisance. Le 8 comme le 7, si énergiques qu'ils soient, ses efforts demeurent stériles (1); et il reste, les bras croisés, toute la journée du 9, ne sachant à quoi se résoudre.

L'offensive lui est désormais interdite; il semble que la fortune soit déjà lasse de le suivre; subitement inquiet, il ordonne à Gallo d'apaiser s'il se peut Bentinck en répondant à la note du 5 que celui-ci lui a envoyée; le 11, docile aux ordres de son maître, le ministre de Naples « proteste, en effet, avec une grande vivacité contre l'alliance de l'Angleterre avec l'Autriche: les intérêts de l'Angleterre ne lui commandent-ils pas de ne pas rompre la trêve? que si le sang doit couler entre les deux pays, on attend de la justice du peuple anglais le respect de l'article 3 (2). Mais le roi espère qu'on n'en viendra pas à cette extrémité; il ne tient à rien tant qu'à l'amitié de l'Angleterre ».

Ces avances de Murat au cabinet de Saint-James sont aussi opportunes qu'elles doivent être inutiles. Au moment où il est

(1) Pepe, *Memorie*, I, 175.

(2) Trêve de 3 mois entre la dénonciation de la trêve et l'ouverture des hostilités. — Gallo, *Memorie, loco citato*, p. 397.

contraint de renoncer à tourner la gauche autrichienne, les Autrichiens, victorieusement, tournent sa gauche, par leur droite. Le 10 avril, ils délogent Pepe de Carpi (1). Carascosa qui garde Reggio est ainsi découvert; pour le dégager, Murat porte Lechi sur Mirandola; puis, après avoir recueilli sa première division, il se replie derrière le Panaro. Un projet enfantin est éclos dans sa tête: cesser la guerre puisqu'elle ne lui est pas favorable. Il donne l'ordre à Gallo de récrire immédiatement à Bentinck: " le roi ignorait que l'Angleterre fût solidaire de l'Autriche; cet article ne lui avait jamais été communiqué; sinon, il n'aurait pas manqué de se concerter avec Londres; maintenant encore il est prêt à le faire; il va immédiatement, par égard pour son amitié, cesser les hostilités et rentrer dans ses états „ (2). — Conformément à ses promesses, il donne l'ordre à Ambrosio de cesser ses attaques contre Occhiobello; le 11 et le 12, celui-ci résiste victorieusement aux Autrichiens qui l'assaillent; puis, il décampe sans bruit, dans la nuit du 12 au 13 et abandonne Ferrare où Mohr entre aussitôt (3).

Le 13, l'armée napolitaine se trouve tout entière rangée derrière le Panaro et le Reno: Carascosa à Castelfranco, Lechi massé à Cento, derrière les marais de Pepoli, Ambrosio à Malalbergo sur le Reno, route de Ferrare (4).

(1) Pepe, *Memorie,* I, 176. — Carascosa à Millet, de Modène, 11 avril. (Arch. di Napoli, Carte di guerra, 1060).

(2) Gallo à Bentinck, 13 avril. — Gallo, *Memorie,* p. 398.

(3) *Krieg in Italien,* p. 258. — Colletta, ... 1815.... p. 45-48. — Millet à Locchi, 6 avril, 10 h. soir; 7 avril, 10 h. soir. — Millet à Carascosa à Modène d'Occhiobello, 7 avril, 10 h. soir.

(4) Pepe, *Memorie,* I, 178. — Colletta, p. 49.

III.

Fin de la guerre nationale.

Ce jour-là, dans un conseil de guerre convoqué à Bologne, Murat annonce la retraite prochaine, ordonne à chacun de se fortifier dans ses positions et fait filer le matériel sur Ancône. En même temps, pour régulariser sa ligne, il ordonne à la 1ère division d'abandonner le Panaro à Castelfranco et de venir occuper la gauche de Lechi sur le Reno: mouvement qu'elle exécute le 15 dans le plus grand ordre, sous le commandement de Pepe (1). Puis toujours fidèle à son plan, toujours leurré d'un chimérique espoir (2), il met son armée en retraite, Lechi fermant la marche; les Autrichiens suivent sans presque combattre; il semble qu'un armistice tacite soit survenu entre les deux belligérants.

La vérité, c'est que, si les Autrichiens semblent suivre le roi plutôt que le poursuivre, ce n'est pas qu'ils aient renoncé à la guerre au moment où elle leur devient favorable; c'est qu'ils ne laissent plus qu'une faible partie de leur armée accompagner la retraite des envahisseurs et qu'avec le gros de leurs forces, ils essayent de les gagner de vitesse et de les couper de la route de Naples. A peine ont-ils réoccupé Bologne, qu'ils se séparent en deux corps. Tandis que Neyperg s'attache aux pas de Murat et l'attaque à Imola (3), où, le 17, il a fait

(1) Carascosa à Millet, d'Imola, 16 avril. — Pepe, I, 179. — Colletta, p. 54.

(2) C'est cet espoir qui explique seul la retraite de Murat; sans cela, il n'aurait jamais abandonné Bologne sans combat. Cf. ce que dit Pepe à cet égard, I, 182.

(3) Lechi à Millet, d'Imola, 17 avril. — Ambrosio à Millet (Archivio di Napoli. Carte di guerra, 1060).

séjour, Bianchi, avec la plus grande partie de l'armée, file à tire d'aile par la Toscane et l'Ombrie sur Macerata et Tolentino qu'il espère occuper avant les Napolitains et les prendre ainsi entre deux feux. Plan téméraire qui livrait Neyperg à la discrétion de Murat, si celui-ci eût eu moins de confiance en la naïveté de ses adversaires, surtout si le service des reconnaissances eût été plus vigoureusement fait par sa cavalerie. Le 19, en effet, Lechi est attaqué à Forlimpopoli (1); et, pour rendre à ses troupes l'assurance qu'elles ont perdue, le roi s'arrête le 20 entre Césène et Cervia, derrière le Ronco qui roule entre Forli et Forlimpopoli, Lechi gardant la rivière, Carascosa occupant Césène et Ambrosio Cervia. Le 21, Neyperg arrive en vue de l'ennemi, démasque 12 pièces à Forli, passe le fleuve, mais est ensuite repoussé. Une surprise de nuit qu'il tente n'aboutit qu'à lui faire perdre 500 hommes, grâce à la vigilance du commandant Malasciaky qui commande l'extrême arrière-garde napolitaine (2).

L'occasion paraît bonne à Joachim d'entrer en pourparlers avec son vainqueur. A cette date du 21 avril, Millet de Villeneuve écrit à Bianchi pour lui demander un armistice; on désavoue le passé; on a simplement voulu reprendre les lignes "occupées pendant la dernière guerre en vertu d'une convention formelle signée par les généraux Nugent et Livron „; il n'y aurait pas eu d'hostilités si les Autrichiens avaient reçu " les communications qui ont été interceptées par des événements imprévus „. Mais, comme lord Bentinck apprend au roi Joachim que les hostilités commencées contre lui ne sont pas " la suite d'un plan concerté „ et que " l'Angleterre pourrait prendre part à la guerre si elle continuait „, le roi désire qu'un rapproche-

(1) Lechi à Millet, 19 avril, 4 h. soir (id. id., 20 avril) (id.).
(2) Rapport de Lechi du 22 avril (id).

ment avec la cour d'Autriche survienne bientôt; il a fait des ouvertures à la cour de Vienne; il propose un armistice au général Neyperg " pour éviter toute effusion de sang inutile „ en attendant les réponses impériales.

Joachim voudrait empêcher qu'une guerre napolitaine naquît de la guerre italienne; il voudrait empêcher qu'on poursuivît sur le roi de Naples le champion de l'unité de l'Italie; après avoir lutté pour l'indépendance de la nation, il voudrait ne pas avoir à combattre pour son existence de roi.... Comment les faits ont démenti ses espérances, comment les effets ont suivi leurs causes, c'est ce que l'on pourra voir dans un prochain article.

SECONDE PARTIE.

POUR LA COURONNE!

—

Les événements dont on va lire le récit sont la suite naturelle de ceux que l'on a exposés déjà; dans les pages qui vont suivre, on verra les Autrichiens abattre le représentant d'un régime qui mettra fin à leur domination et les Bourbons tuer le champion des idées qui ruineront leur trône. C'est l'avenir qu'il annonce que la dynastie de Naples et le gouvernement de Vienne veulent étouffer tous deux en écrasant Joachim; sa chute, son exil, sa mort sont comme la revanche anticipée des défaites de 1859 et des triomphes de Garibaldi. Si la vengeance de Ferdinand est plus éclatante que celle de Metternich, il n'y a rien là qui doive étonner; n'est-il pas directement menacé, personnellement attaqué? Pour comprendre la tragédie du Pizzo, il faut la replacer dans son milieu historique; il faut la " situer „ dans ce drame de passion que cache l'histoire de l'unité italienne. De ce point de vue tout s'explique naturellement et tout s'éclaire; à un coup d'audace, on a répondu par un coup de peur; nul besoin de recourir à des légendes d'origine suspecte et d'autorité douteuse.

---

*

CHAPITRE I.

LA DÉFAITE

I.

Guerre et diplomatie.

A la lettre de Millet de Villeneuve [21 avril 1815] demandant un armistice, Neyperg ne se presse pas de répondre. Le lendemain du jour où elle est partie, Joachim reste dans ses lignes et offre la bataille: Neyperg ne se presse pas d'attaquer. Le roi voit dans cette attitude des Autrichiens un signe de leurs intentions pacifiques; il veut y répondre, il se replie sur Rimini le 23, après avoir relevé à l'arrière-garde la troisième division [Lechi] par la première [Carascosa]; il espère qu'en attendant les instructions de sa cour, Neyperg consentira à signer: les hostilités prendront fin (1).

Mais, dans la nuit, ces illusions sont brutalement dissipées. Napoletani est attaqué avec son détachement et presque détruit à Cesenatico et, le lendemain 24, la réponse autrichienne arrive. — Neyperg a de bonnes nouvelles de Bianchi qui file sur l'Ombrie, par Florence où il passe le 20, par Arezzo (2) où il parvient le 23. — " Ce ne sont pas seulement les coups de fusil tirés à Césène qui ont décidé la guerre; c'est l'entrée du roi avec toute son armée sur le territoire des Légations occupées par les armées autrichiennes; c'est la proclamation qui a paru le 30 mars à Rimini. Les *projets et les sentiments énoncés dans*

(1) Noter que, le 20, Murat mendie encore l'appui de l'Angleterre. Gallo: *Memorie,* p. 403.

(2) *Der Krieg in Italien...*, p. 262.

cette proclamation peuvent faire juger au roi comment seront accueillies ses nouvelles propositions... „ ; l'armistice est refusé. Au lieu d'accabler Neyperg, les Napolitains se laissent pousser sur Pesaro, Fano (1), Sinigaglia ; le 29, ils établissent leur quartier général à Ancône. Ils apprennent alors que tandisqu'ils ont sur leur front Neyperg, avec 13,000 hommes, bordant le Métaure à Fossombrone et Pergola, Bianchi, arrivé le 28 à Foligno, menace leurs dernières avec 15,000 Autrichiens vers Tolentino et Camerino, pendant que 3,000 hommes couvrent Matelica (2). Devant la réalité brutale, les illusions s'envolent : Murat a besoin d'une victoire pour échapper au sort de Mélas et conserver son royaume.

II.

Tolentino.

Le 29, il installe à Macerata la Garde Royale qui l'a rejoint le 28 après une course inutile en Toscane (3) ; Ambrosio occupe Iesi, Lecchi Casebrucciate près Macerata, et Carascosa la belle position de Scapezzano. Le 30, Carascosa attaque Neyperg à Sinigaglia et le repousse, tandisque Livron, avec la

(1) Mariotti : *Frammenti di un diario del cav. Francesco Bertozzi di Fano.* Fano, Cooperativa, 1896. — *Nozze Anselmi-Panicale.*

(2) Colletta,... 1815,... pp. 61-68.

(3) Voici une lettre, très rarement reproduite, qui se rattache à cette campagne :

« Monsieur le Lieut.-Général. — Compromettez le moins possible ma garde et ne vous laissez jamais couper les communications sur Arezzo : je crois le moment arrivé où l'ennemi va reprendre l'offensive. Il est malheureux que ma garde qui devait me servir de réserve se trouve engagée en Toscane. Ne dépassez pas Pistoie, ne faites rien marcher sur Livourne et soyez prêt à exécuter les ordres de mouvement que je serai dans le cas de vous donner ; mais rappelez-vous dans tous le cas que vous êtes chargé de contenir l'ennemi sur

garde, chasse des environs de Macerata les partis autrichiens qui l'inquiètent : attiré par la canonnade, Murat accourt au galop, faisant six milles sans escorte, au retour d'une reconnaissance qu'il a poussée sur la route d'Osimo.

Le 1er mai, il exécute une seconde reconnaissance sur tout le front des lignes ennemies qui s'étendent du Castello della Rancia et du Chienti jusque vers les hauteurs de Maestà, en avant de Tolentino. Livron les refoule brillamment et le roi découvre le champ de bataille où va se décider sa fortune (1).

Une plaine large de 1500 pas et longue de trois lieues et demie, dominée par deux éminences, celle de Cantagallo [cote 292 m] et celle de la Rancia [cote 176 m] s'étend sur la rive gauche du Chienti entre Macerata et Tolentino ; elle est traversée par la grand'route qui relie ces deux villes et coupée en son milieu par le petit ruisseau du Rotondo qui se jette dans le Chienti, perpendiculairement à la route, au pied de la Rancia ;

les débouchés de Foligno. Donnez-moi de vos nouvelles deux fois par jour. Sur ce, Monsieur le Lieut.-Général, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

» Bologna, 11 avril 1815.

J. Nap. »

(Au L.-G. Prince Pignatelli-Strongoli).

P. S. Si l'ennemi s'était entièrement retiré de Lucques vous reviendriez prendre position derrière l'Arno.

[Extrait de sa lettre à la Reine Caroline du 17 mai 1815 : imprimée, pages 8-9].

(1) Pour l'étude de cette bataille, je me suis servi des deux rapports de Bianchi du 4 et du 5 mai 1815 [*Krieg in Italien*, 265-267] ; — du *Diario de Rascioni*, publié par Benaducci ; — de la *Relazione del Conte G. Neroni*, publiée également par Benaducci ; — des *Mémoires de Pepe* [I, 188] qui a utilisé une relation de la bataille due à Ambrosio ; — du récit précis mais sottement louangeur de V. C. de B : *Campagne des Autrichiens contre Murat, en 1815* [Bruxelles, 1821, in-8°], I, 75, sq. ; — enfin du récit de Colletta (p. 67), assez inexact. — Cf. Coppi, VI, 46, sq., et Helfert : *Joachim Murat,...* p. 58. — Cf. aussi Friedrich Schirmer : *Feldzug der Oesterreicher gegen König J. Murat im Jahre 1815...* [Prague, Svatoň, 1898, in-8°].

tout autour le terrain s'élève en pente douce vers la vallée du Potenza par Monte Milone (1) et Rambona, vers Macerata par Sforzacosta et Trebbio et vers la vallée du Fiastra (au sud du Chienti) par S. Angelo et Maestà. C'est là qu'en 1377 le comte Lu zzo et Rodolphe Varana de Camerino ont vidé leur querelle; là que se sont également battus, en 1443, Niccolò Pacassino et Francesco Sforza; là enfin que Bianchi s'est posté pour attendre Frimont et Neyperg et prendre Murat à revers. Celui-ci a bientôt arrêté son plan. Tandisque Carascosa, avec la première division, tiendra Neyperg en respect, il attaquera lui-même les troupes de Bianchi et les tournera par leur gauche — leur droite étant fortement appuyée au Chienti et aux hauteurs qui le dominent — il les jettera dans la vallée encaissée de ce fleuve; puis, se réunissant à Carascosa, il écrasera Neyperg désormais sans soutien.

Le 2 mai au matin, il prend avec lui neuf escadrons de la garde royale, le 10e de ligne, huit bataillons de la deuxième division [Ambrosio], et commence une attaque générale de la ligne autrichienne. Le château qui couronne la hauteur de la Rancia est emporté par ses troupes; Monte Milone tombe également en son pouvoir à sa droite et sa gauche s'étend, sans rencontrer beaucoup de résistance, jusqu'à Colle de Vasari. Les Autrichiens sont surpris par la vigoureuse attaque de leurs adversaires; ils se défendent mollement, Murat n'a pas besoin d'appeler à lui les troupes auxquelles il a laissé l'ordre de se tenir prêtes à marcher: les six bataillons de la garde, les quatres derniers bataillons de la deuxième division, les six bataillons et les quatre escadrons de la troisième. A la tête de ses hommes, il a retrouvé sa gaieté et son assurance; le soir du 2, il ne doute pas de mettre Bianchi en fuite le lendemain; il envoie des cour-

(1) Aujourd'hui Pollenza.

riers porter la nouvelle de sa victoire sur tous les points du royaume (1); et, après avoir placé le 10e de ligne en avant-garde, après avoir posté la deuxième division sur les hauteurs de Cantagallo, dans les bois, en avant de Monte Milone, il revient heureux et tranquille à Macerata. Il s'est contenté d'appeler derrière la gauche de la deuxième division l'infanterie de la garde que mène Pignatelli-Strongoli; lorsque celui-ci aura ébranlé le centre de l'ennemi, celle-là bouleversera sa gauche, tandisqu'une brigade de Lechi occupera sa droite.

Bianchi, un peu surpris, en effet, se préparait à faire, le lendemain 3, une plus vigoureuse résistance. A sa gauche, en face de Cantagallo et en avant de Colmaggiore, sur les pentes qui dominent un petit affluent du Rotondo, il établit solidement le régiment Chasteler, de la brigade Eckardt, avec quelques compagnies de Vacquaint et un escadron des dragons de Toscane. A son centre posté à la Cisterna, entre le Rotondo et le Chienti, il porte Taxis et Stahrenberg avec leurs brigades. A sa droite, étagée sur les hauteurs qui bordent le Chienti, dominant la grand'route où est massée la garde napolitaine, il place la brigade Senitzen, commandée directement par Mohr: lui-même compte se tenir à son aile gauche la plus menacée. En même temps il envoie courriers sur courriers au Régiment de l'Archiduc Charles qui est resté en arrière et dont il a grand'besoin pour fortifier sa gauche.

Le 3 au matin, tandisque Carascosa est à Osimo avec la première division, Murat attaque par son centre, dans la vallée du Chienti; mais l'artillerie de Mohr, les charges répétées des Hussards du Prince Régent et des Dragons de Toscane empêchent la garde royale et le 10e de ligne et gagner beaucoup de terrain autour de la Rancia et du Casone: on se dispute ces

(1) Desvernois: *Mémoires,* 485.

positions avec rage (1): entraînés par les commandants Martinez et Caporale, les soldats de Pignatelli les reconquièrent deux fois. Afin d'appuyer leur effort et de profiter de leur succès, Murat donne à sa droite le signal de tomber sur l'ennemi. Par malheur, elle en est réduite à se défendre: vers midi, quatre compagnies de bersagliers, trop éloignées de leurs soutiens, ont été culbutées par la cavalerie autrichienne; la division est un peu incertaine dans la main de son nouveau commandant, d'Aquinio, qui remplace Ambrosio blessé la veille; un peu fatiguée peut-être des combats qu'elle a livrés hier, elle craint un piège (2), ou manque de cartouches (2); ce qui est sûr, c'est qu'elle ne parvient pas à repousser l'ennemi. Un des généraux qui la conduisent, Campana, est blessé; d'Aquinio demande à grands cris du renfort; Murat se décide à appeler à lui deux régiments d'infanterie et un régiment de cavalerie. Ainsi soutenue, la deuxième division prend enfin l'offensive et s'ébranle formée en quatre carrées: en conduisant l'attaque, le jeune duc de Rocca Romana, fils du grand écuyer de Joachim, est tué raide d'une balle au front; sa mort excite les Napolitains; malgré sa vigoureuse résistence, Chasteler finit par être délogé d'un fossé qui s'étend en avant de Cantagallo. Comme la nuit tombe, il est rejeté sur Colmaggiore et Madia; le centre autrichien est pris à revers; l'alarme est dans Tolentino; on hisse les canons sur les remparts et Bianchi donne les premiers ordres pour la retraite. Mais, avant de céder, il veut tenter un suprême effort; grâce au dévouement du capitaine Kunerth, il parvient à faire poster trois canons sur une hauteur qui domine la droite napolitaine; il appelle à lui Taxis qu'il réunit aux débris

(1) D'après Pignatelli [*Lettre à la Reine*, 17 mai 1815, p. 14], le bataillon de Caporale eut 390 hommes atteints sur 450, et la garde perdit 800 hommes sur 2600.

(2) Ainsi que le prétend Rascioni.

de Chasteler; il emprunte un bataillon au régiment de Hiller et le bataillon modénais à Stahrenberg et il lance sa gauche ainsi renforcée sur d'Aquinio épuisé par un long combat. Au même moment, derrière Monte Milone, on voit poindre les têtes de colonne du régiment de l'Archiduc Charles: c'est 3,000 hommes de renfort pour les Autrichiens; ranimés par cette nouvelle, ils reprennent l'attaque avec fureur. Les Napolitains qui croient la lutte finie — il est neuf heures du soir — résistent faiblement: Lechi est en arrière, trop loin pour les soutenir. Ils abandonnent Cantagallo et Monte Milone, ils abandonnent le château de la Rancia, conquis au prix de tant de peines; la droite en retraite découvre le centre et la gauche qui doivent se replier aussitôt. En deux heures, Murat perd le fruit de deux journées de lutte; il perd la bataille (1), et, du même coup, il perd la couronne.

(1) Je ne puis rien avancer de certain au sujet des effectifs. Les Autrichiens prétendent qu'ils avaient en ligne 9,809 hommes d'infanterie et 983 chevaux avec 28 canons [V. C. de B., pp. 80-81]: ils attribuent aux Napolitains 27,221 hommes, 4,600 chevaux et 48 canons: ce qui est manifestement inexact. — D'après mes calculs, Livron devait avoir 1,200 chevaux environ, Pignatelli 2,500 hommes, d'Aquino de 6 à 7,000: Lechi en avait sans doute autant, mais il ne prit aucune part effective à la bataille. Murat avait effectivement en ligne une *dizaine de mille* hommes. Si l'on se rappelle que le régiment de l'Archiduc Charles n'arriva que fort tard sur le champ de bataille, on verra que les deux adversaires devaient être à peu près d'égale force.

Je reproduis ici, en raison de sa rareté, un fragment de la lettre adressée à la Reine Régente par Pignatelli-Strongoli, le 17 mai 1815 [*Lettera a S. M. la Regina Reggente,* Napoli, 16 pages. — Bibliothèque Nationale de Paris, K. 15,071]: « Prima di partire dall'armata io mi era avveduto che in corte si spargevano pregiudizi contro di me e della mia condotta militare, ond'ebbi l'onore di pregare S. M. il Re di riandare i fatti e quindi o accordarmi il suo voto, o di sottomettermi ad un giudizio. Una tale giustificazione fatta avanti i miei colleghi Livron e Millet lasciò S. M. nella piena convinzione de' miei buoni servizi e, da quel giorno in poi, persuaso il Re, fui io stesso sodisfatto.

» Ora che giungo in Napoli mi addolora il sentire che le accuse stesse passate dalla corte dell'armata a quella della Capitale e poi

III.

La débâcle.

Au moment où il ordonne la retraite, surviennent deux courriers. L'un, parti de Naples, lui apprend que les Autrichiens de Nugent, ne trouvant plus devant eux la garde royale qu'ils ont vaincue à Prato et empêchée de joindre l'armée à Bologne, se sont avancés sur le Liri et menacent la frontière (1). L'autre, expédié par le général de Montigny, apporte des nouvelles plus tristes encore: l'imprenable défilé d'Androdoco, la clé des Abruzzes, est livré à l'ennemi, et les Abruzzes elles-mêmes, le plus sûr boulevard du royaume, où Murat aurait dû s'enfermer et où il aurait été invincible, les Abruzzes sont désormais aux mains de l'Autriche: le royaume est ouvert (2).

Pour comble de malheur, dans la nuit du 3 au 4, l'armée, démoralisée par sa défaite et ne recevant pas de vivres, se débande presque toute. De ce qu'il peut réunir, le roi vaincu forme deux colonnes, dans la journée du 4: l'une, qui comprend la cavalerie de la garde et les restes de la deuxième division, doit filer par la vallée du Chienti; l'autre, formée de l'infanterie de la garde et d'une brigade de Lechi, doit passer par Cività

versate nel pubblico, mi mettano nel caso di dovermi giustificare con la M. V. e col Pubblico stesso». Pignatelli défend ensuite sa campagne en Toscane et son rôle à Tolentino. — Comparer ce que raconte Desvernois sur ce même Pignatelli: *Mémoires,* 391, 394-402, 417, 481.

(1) De Beauchamp [p. 117] cite l'ordre du jour de Nugent, daté de Rome, 3 mai 1815, invitant les habitants à prendre les armes contre les Napolitains.

(2) Tous les détails réunis dans le résumé que l'on va lire, ont été tirés des *Carte di guerra* (1060) de l'Archivio de Naples.

Nuova: la brigade du général Caraffa, réunie à Monte Olmo (1) à grand peine, protège ces mouvements. Par bonheur, la division de Carascosa est intacte et ferme la marche, tenant en respect les Autrichiens victorieux. On ne parvient pas cependant à remettre beaucoup de courage dans les rangs, ni beaucoup de confiance dans les cœurs: et Murat abandonne l'armée des Marches presque détruite et court sur le Liri où menacent les Autrichiens et où il a un noyau de troupes fraîches.

Dès la fin du mois d'avril, le général Manhès, le dompteur des Calabres, avait été chargé de garder cette frontière: on lui avait donné la 4e division [soit: 7 bataillons, 3 escadrons, 12 pièces]. Le 9 mai, il était obligé d'évacuer Terracine et d'abandonner la ligne du Liri et du Garigliano; en même temps, Nugent occupait Ceprano, Sora, Ponte Corvo et menaçait San Germano. Manhès, destitué pour n'avoir su — ou pu — rien faire, était remplacé, le 10, par le ministre de la guerre Macdonald. Le 13, celui-ci attaquait Nugent et le repoussait derrière la Melfa.

Murat survient alors et croit échapper à la ruine. Pour se concilier l'appui dévoué de ses généraux, il octroie au royaume une constitution rédigée en deux jours; en même temps, il donne l'ordre à Macdonald d'établir sa division de Campanie derrière le Vulturne, de Bénévent à Capoue, pour y attendre Carascosa qui doit y conduire l'armée des Marches. Du 14 au 16,

(1) Voici l'ordre donné par Murat à Pignatelli:

«Monsieur le Général Pignatelli. — Vous réunirez l'infanterie de la garde et vous vous rendrez ce soir, s'il est possible, à Monte Olmo, seul moyen d'avoir des vivres. Si votre artillerie n'était pas partie, je parle de celle de la ligne attachée à votre division, faites-la partir sur le champ pour Porto di Fermo passant par la rive gauche du Chienti par la route que longe ce fleuve». [Extrait de la lettre à la Reine Caroline du 17 mai, p. 13-14].

La lettre n'est pas datée; mais elle est certainement du 3 mai 1815, après la bataille. Cf. du reste V. C. de B., I, 104.

Macdonald et Carascosa cherchent à se joindre; mais, dans la nuit du 16 au 17, la division de Campanie est surprise à Mignano; elle s'enfuit jusqu'à Capoue où Carascosa parvient en bon ordre. Désespéré cette fois, le roi remet à celui-ci le commandement suprême [18 mai] et la charge, ainsi que Colletta, de négocier avec l'ennemi; « livrez tout, leur dit-il, sauf l'honneur de l'armée et la tranquillité de la nation. La fortune nous a trahis; je désire qu'elle m'opprime seul » (1).

Le 20 mai, Bianchi, Neyperg, lord Burgersh, Carascosa et Colletta se réunissent à Casalanza: l'armée napolitaine, très réduite par les désertions, capitule (2) et Naples, où la reine a cédé déjà devant les menaces du Commodore Campbell, Naples se rend avec bonheur.

Huit jours plus tard, après avoir appris le 25 mai la capitulation de Casalanza et la fuite de Joachim, le général Desvernois, commandant de la division des Calabres capitulait à son tour, à Campo (3); et le commandant de Gaëte (4) suivait bientôt son exemple.

Pour avoir voulu donner à l'Italie l'indépendance et l'unité, le roi de Naples avait perdu sa couronne.

---

(1) Colletta... 1815... p. 92. — Belliard: *Mémoires*, I, 231-239.
(2) Pepe: *Memorie*, I, 195. — De Beauchamp, p. 118-119.
(3) Desvernois: *Mémoires*, 498 504.
(4) Sur ce siège de Gaëte, consulter *Memorie storico-militari dal 1734 al 1815* per Mariano d'Ayala (Napoli. Fernandez, 1835) p. 310-396.

CHAPITRE II.

L'EXIL

—

I.

La Provence.

Dans la nuit du 19 au 20 mai, il quitte son palais et s'embarque sur la plage de Miniscola avec le duc de Rocca Romana, le prince d'Ischitella, le baron Rosetti, les marquis Giuliano et de Beaufremont, le colonel Malciezki, ses deux neveux Bonafous, son secrétaire de Coucy et son valet de chambre Le Blant. Obligé d'aborder à Ischia pour échapper à la croisière anglaise, il a le bonheur d'apercevoir le brick du général Manhès, quittant le golfe de Naples avec un laisser-passer. Le général prend le roi à son bord et le débarque sans encombre, le 25 mai, à 10 heures du matin, à Cannes.

Ses tribulations vont commencer. A Cannes, on veut lui imposer l'obligation de la quarantaine; lorsqu'il parvient à toucher terre, en parlant des importantes dépêches que son secrétaire doit porter à Paris, il y éprouve aussitôt une double et amère déconvenue: Fouché lui fait part de la résolution que Napoléon a prise qu'il reste jusqu'à nouvel ordre dans le midi de la France; et un trois-mâts mouillant dans la baie lui apprend que la reine Caroline a cherché aide et protection auprès de Metternich et de François-Joseph. Quelques jours après, Manhès le quitte brusquement, inquiet, peut-être, de la cour qu'il fait à la générale; puis c'est Waterloo (18 juin), l'Empire qui tombe, la Terreur Blanche qui se déchaîne et le marquis de Rivière (1), celui-là même

(1) Desvernois, 532.

qu'il a sauvé de la mort, qui met sa tête à prix et lance les assassins à ses trousses. Obligé de fuir la villa de Plaisance, qu'il occupe près de Toulon, le roi proscrit, à qui l'Angleterre a refusé tout secours, se décide à partir secrètement pour Paris afin d'y invoquer la protection des puissances.

Rocca Romana répand le bruit que Joachim est en route pour Tunis; il affrête un navire suédois et fixe, avec son maître, le jour du départ au deux août. Le malheur veut que le roi, caché dans les anfractuosités de la côte, ne soit pas aperçu par le vaisseau croisant au large; après délibération et malgré l'opposition des Bonafous, le capitaine se refuse à attendre plus longtemps qu'il n'est convenu et fait voile pour le Hâvre, abandonnant Murat sur la côte de Provence, seul, sans argent, sans ami, sans soutien.

Le fugitif erre deux jours et deux nuits, dans les bois et dans les vignes, se nourrissant de légumes et de fruits; au bout de ces deux journées, à demi mort de faim, de fatigue et d'angoisse, il se décide à demander l'hospitalité dans une ferme isolée et de pauvre apparence. Le propriétaire le reconnaît: c'est un vieux soldat, qui l'a vu au temps de sa gloire. Grâce à lui, Murat informe ses amis de Toulon et son neveu, capitaine de frégate, de son triste sort; grâce à lui, le 13 août, il échappe à une bande d'assassins qui fouille sa retraite en faisant entendre des cris de rage. Les malheurs qu'il endure, les tortures qu'il subit sont pires que la mort; que risque-t-il à tenter de reconquérir son royaume, les armes à la main? C'est durant ces longues heures de désespoir, passées sur la côte de Provence, que naît dans son âme le projet qu'il réalisera bientôt.

Des amis inconnus (1) s'offrent et le sauvent: le capitaine Oletta achète de ses deniers, pour 600 francs, une barque sur

(1) Nous avons peut-être une relation de l'un d'entre eux dans les *Notices historiques sur la mort de Joachim Murat.... recueillies par N. N.....*, récemment publiées par A. Lumbroso: *Muratiana*, p. 27-41.

laquelle s'embarque le proscrit avec deux anciens officiers de marine Donnadieu et Langlade et Blancard, ancien officier à la suite dans les armées d'Espagne [nuit du 22 au 23 août]. A peu de distance de la côte, une tempête épouvantable assaille l'embarcation: Dieu sait ce qu'elle va devenir quand, par bonheur, passe la poste de Bastia. Le capitaine Oletta s'y trouve et connaît le patron de la balancelle; le roi est admis, et, le 25 août, il aborde en Corse.

II.

La Corse.

Joachim, après avoir miraculeusement échappé à la visite de la police, errait sur le quai sans savoir que faire, lorsque Galvani, qu'il avait rencontré à bord, vint lui offrir ses services. Grâce à cette offre, grâce au dévouement de Biguglia, ancien chef de bataillon dans son armée, il put parvenir à Vescovato, le 25 août, chez un homme qui lui était entièrement dévoué, le général Franceschetti, entré en 1806 au service de Naples, comme capitaine des grenadiers de la garde royale. Cependant, le bruit de son arrivée se répandait peu à peu dans l'île et attirait au village une foule de paysans: les uns avaient servi à Naples; les autres étaient seulement poussés par leur attachement aux Bonaparte. Une petite troupe dévouée se formait autour du roi; elle ne devait pas lui être inutile.

Dans la nuit du 25 au 26 août, le colonel Verrier, commandant militaire de l'île, faisait partir dix gendarmes sous les ordres du lieutenant Serra avec mission d'arrêter le fugitif. Le lieutenant comprit, devant la ferme attitude des hommes qu'il rencontra, qu'il n'avait qu'à se retirer: Joachim ne lui avait-il pas declaré qu'on n'avait rien à craindre de lui et qu'il ne de-

mandait qu'à vivre tranquillement dans l'île en simple particulier?

Cependant, le dévouement de ces Corses qui l'entouraient jour et nuit, qui se montraient décidés à combattre pour sa cause, contribuait à exciter en son âme le rêve que, dans ses heures d'angoisse, il avait conçu en Provence: pourquoi donc ne mettrait-il pas à profit leur valeur et leur dévouement; pourquoi donc n'essayerait-il pas avec leur aide de rentrer dans son royaume et de reconquérir sa couronne; Napoléon aurait-il le privilège de l'audace et du bonheur? Murat ne le pensa pas; il chargea un homme de confiance, Lambruschini, de partir, de sonder le commandant de l'île d'Elbe qui serait peut-être d'humeur à l'accueillir, et surtout d'interroger Filangieri et Carascosa, de s'informer de l'état des esprits à Naples et des chances de succès d'une expédition.

Tandisqu'il attendait la réponse — Lambruschini était parti le 29 août — la situation s'aggravait à toute heure; le séjour de l'île devenait bientôt aussi périlleux pour le proscrit que le séjour de Provence. Quoi qu'il en eût, sa présence était la cause de l'émotion profonde qui agitait tout le peuple. Le colonel Verrier n'avait qu'un millier de soldats pour faire respecter l'administration bourbonienne; les Anglais entretenaient beaucoup d'agents dans ce pays qu'ils auraient été si heureux d'occuper sous un prétexte ou sous un autre; le plus grand nombre, enfin, des habitants, bonapartistes ardents, se serrait instinctivement, sans dessein prémédité, autour de ce Bonaparte glorieux et déchu. Le colonel parlementa du 26 août au 15 septembre pour que les habitants de Vescovato forçassent Murat à partir: il n'obtint rien.

Les royalistes qui l'avaient poussé, furieux de cet insuccès, s'adressèrent au commandant anglais de la place de Gênes. Naturellement celui-ci déclina ces avances, déclarant qu'il n'avait

pas le droit de faire pénétrer un soldat anglais sur les territoires de Sa Majesté Très Chrétienne, alliée de Sa Majesté Britannique: il dépêcha toutefois un officier à Murat, lui offrant de le faire passer à Gênes sur un brick anglais. Murat, sans passeport, refusa net.

Déçus pour la seconde fois, les royalistes plus furieux, se montrèrent plus entreprenants: ils s'entendirent avec le commandant Galloni, chef d'état major du colonel Verrier, qui avait été chargé de dissoudre les compagnies franches de la Balagne; au lieu de s'acquitter de ce devoir, Galloni les groupa et les conduisit à Vescovato. Mais les habitants du village n'attendirent pas son arrivée: ils se portèrent à sa rencontre et mirent sa bande en déroute.

Cette triple tentative avait montré à Murat qu'il n'aurait pas plus de repos en Corse qu'il n'en avait eu en Provence; elle acheva de mûrir le dessein qu'il avait conçu là bas et le convainquit que, sur le trône seul, il retrouverait enfin, avec les honneurs et la gloire, la sécurité et la paix. Un dernier événement triompha de ses hésitations dernières: le 15 septembre, le colonel Verrier le déclara hors la loi.

De toute nécessité il faut donc maintenant que le proscrit quitte la Corse: d'un moment à l'autre, il y sera traqué comme en Provence: les deux bâtiments qu'il a achetés à Bastia, ont été séquestrés de la façon la plus inattendue: il se rendra à Ajaccio. Le 17, il quitte Vescovato avec 400 hommes, il s'arrête le 18 à Cotone et le 19 à S^{t} Pierre de Venaco; le 20, il fait halte à Boccognano chez le commandant Bonnelli et envoie Franceschetti en avant noliser les bâtiments dont il a besoin; le 23, il entre à Ajaccio, et appelle de Porto Longone un ancien officier de marine à son service, le capitaine de vaisseau baron Barbara. Au moment de mettre à la voile, le 28 septembre, survient un officier porteur des passeports que les alliés se dé-

cident à lui octroyer enfin; en même temps, arrive Ignace Carabelli envoyé par les ministres de Ferdinand IV afin de détourner le roi d'accomplir son projet. Il est trop tard: le sort en est jeté; Murat a trop souffert et trop longtemps pour ne pas tenter de retrouver du même coup, la sécurité et la couronne. L'accueil enthousiaste que lui a fait la population d'Ajaccio réveille en son âme le souvenir des ovations napolitaines. " *J'ai vu la multidude et sa joie, dit-il à Franceschetti; c'est ainsi que l'on me recevait dans ma capitale toutes les fois que j'étais de retour de la grande armée.... c'en est fait: je ne veux plus vivre ou mourir que parmi mon peuple* ". Le 28 au soir, il emmène Maceroni dans son cabinet — c'est le nom de l'officier qui lui a porté les passeports — et dicte devant lui une longue lettre où il expose les raisons qui le décident à tenter, avec une poignée d'hommes, la conquête du royaume de Naples. La voici tout entière, telle que la publie le général Franceschetti dans son Mémoire.

III.

Déclaration de Murat.

Ajaccio, vers minuit, le 28 septembre 1815.

M. Maceroni, envoyé par les puissances alliées auprès du roi Joachim.

" Ma première lettre (1), écrite quelques heures avant, en date de ce matin, a été dictée par les circonstances; mais je dois à moi-même, à la vérité, et à votre noble loyauté et bonne foi de vous manifester mes véritables intentions. Voici les motifs de cette seconde lettre:

(1) Il avait, en effet, remis une première lettre à Maceroni: il y répondait officiellement aux offres des alliés.

*

„ J'apprécie la liberté au-dessus de tout autre bien. La captivité n'a pour moi d'autre synonyme que la mort. Quel traitement puis-je attendre de ces puissances qui m'ont laissé pendant deux mois sous le poignard des assassins du Midi? J'ai sauvé la vie au marquis de Rivière; il était condamné à périr sur l'échafaud; j'obtins sa grâce, et il a excité contre moi les furies marseillaises et mis ma tête à prix.

„ Errant dans les bois, caché dans les montagnes je ne dois la vie qu'à la généreuse compassion que mes malheurs ont excitée dans l'âme de trois officiers français; ils m'ont transporté en Corse au plus grand péril de leurs jours. Des misérables prétendent que j'ai emporté de Naples de grands trésors; ces hommes ignorent que, lorsque ce royaume me fut donné en échange du grand duché de Berg que je possédais par un traité solennel, j'y apportai des richesses immenses, que j'ai employées pour mon royaume de Naples. Le souverain qui l'a occupé après moi a-t-il reconnu ce pays? et moi je n'ai plus le strict nécessaire, ni pour moi ni pour ma famille! Je n'accepterai pas, M. Maceroni, les conditions que vous êtes chargé de m'offrir. Je n'y vois qu'une abdication pure et simple, sous la seule condition qu'on me permettra de vivre dans un esclavage éternel et sous l'action arbitraire d'un gouvernement despotique. Où est ici la modération et la justice? Où sont les égards dus à un monarque malheureux qui a été formellement reconnu par toute l'Europe et qui, dans un moment critique, a décidé de la campagne de 1814 en faveur de ces mêmes puissances qui l'accablent aujourd'hui du poids excessif de leurs persécutions?

„ C'est une vérité reconnue en Europe que je ne me suis décidé à repousser les Autrichiens jusqu'au Pô que parceque à force d'intrigue on était parvenu à me persuader qu'ils s'apprêtaient à m'attaquer sans l'intervention de l'Angleterre. Je crus nécessaire alors d'avancer mes lignes de défense et d'en-

gager dans ma cause les peuples d'Italie. Personne mieux que vous et lord Bentinck ne doit être persuadé que le fatal mouvement de retraite du Pô eut pour motif cette déclaration de ce général qui se trouvait dans l'obligation de secourir les Autrichiens s'ils l'avaient demandé.

„ Vous connaissez les causes qui ont occasionné la désertion dans ma belle armée. Les faux bruits habilement répandus de ma mort, ceux du débarquement des Anglais à Naples, la conduite du général Pignatelli, la trahison de quelques officiers qui réussirent avec un art perfide à augmenter le désordre et le découragement en donnant un funeste exemple, en furent la cause.

„ Il n'existe plus dans ce moment un seul individu de cette armée qui n'ait reconnu son erreur. Je pars pour aller les rejoindre, car ils brûlent du désir de me voir à leur tête. Ils m'ont tous conservé leur affection ainsi que toutes les autres classes de mes sujets bien-aimés. Je n'ai point abdiqué; j'ai le droit de reconquérir ma couronne, si Dieu m'en donne la force et les moyens. Mon existence sur le trône de Naples ne pourrait plus être des motifs de crainte car on ne pourrait plus me soupçonner de correspondre secrètement avec Napoléon qui est à S^te^ Hélène. L'Angleterre et l'Autriche pourront au contraire retirer de moi quelques avantages qu'elles espèrent en vain du souverain qu'elles ont mis à ma place sur le trône de Naples.

„ Je me livre à ces particularités, M. Maceroni, parceque c'est à vous que j'écris. Votre conduite à mon égard, votre réputation et votre nom vous ont donné des droits à ma franchise et à mon estime.

„ Lorsqu'on vous remettra cette lettre, j'aurai déjà fait bon chemin vers ma destination. Ou je réussirai, ou je terminerai mes malheurs avec ma vie. J'ai bravé mille et mille fois la mort en combattant pour ma patrie; ne me serait-il pas permis

de la braver une fois pour moi-même? Je frémis seulement pour le sort de ma famille.

„ Joachim Napoléon „.

CHAPITRE III.

LA MORT

I.

La traversée.

La flottille qui portait l'expédition muratiste, se composait de cinq *trabacoli* (1) et d'une felouque, commandée par le patron Cecconi, portant les bagages et les munitions et ayant vingt-deux marins à son bord. Quatre groupes de cinquante soldats étaient embarqués sur quatre *trabacoli:* le cinquième portait le roi, Franceschetti, vingt et un autres officiers et le baron Barbara qui commandait la flottille. Le 29 une tempête sépara les différents bâtiments qui parvinrent à se rejoindre le 30 et mouillèrent, à deux heures de l'après midi, à l'île déserte de Tavalora: Murat y passa sa petite troupe en revue. — Après cinq jours de navigation, par suite d'une erreur dans la direction prise, on arriva le cinq, à l'entrée du golfe de Naples, en vue du Vésuve; le roi ayant renoncé à débarquer dans ses parages, on fit voile vers Paola le six, et l'on se prépara à descendre à terre. Mais une bourrasque éclata dans la nuit du six au sept; il fallut fuir la côte; et, le lendemain, lorsque le vent fut tombé, la barque de Murat ne retrouva près d'elle que la felouque: les quatre autres *trabacoli* avaient disparu à l'horizon.

(1) Ou *gondoloni.*

Très embarrassé, ne sachant quel parti prendre, Murat expédie à terre le major Ottaviani: un muletier que rencontre celui-ci ne sait lui donner aucune nouvelle précise. Comme il en rend compte au roi, un coup de canon, tiré de S. Lucido, donne l'ordre aux deux embarcations de ranger la côte. De nouveau, Ottaviani retourne à terre en compagnie de Barbara et de deux marins. Barbara exhibe la patente dont il s'est muni à Ajaccio et déclare qu'il conduit des Français à Tunis; on le laisse libre avec un de ses hommes, mais on retient en otage Ottaviani et un matelot. Murat veut débarquer, délivrer ses compagnons: Barbara le calme, lui promet meilleur accueil à la Mantea. Tandisqu'on se dirige vers ce port, on rencontre la barque du capitaine Courrand et celle du capitaine Ettore qu'a retrouvés la felouque du patron Cecconi; mais, effrayé de la témérité du roi qui, avec la moitié de ses forces, persiste dans sa folle entreprise, Courrand l'abandonne dans la nuit du 7 au 8 près de la Mantea et entraîne Ettore avec lui, assurant que Joachim fait voile sur Trieste.

Le roi est écœuré de tant de lâcheté; il pense, à profiter du passeport que lui ont remis les puissances; il fait jeter à la mer les proclamations aux Napolitains qu'il a fait imprimer à Ajaccio; il renonce à reconquérir la couronne. Mais les navires sont trop petits pour affronter un aussi long voyage sur une mer aussi dangereuse que l'Adriatique; et puis, la flottille n'a pas de vivres: il faut aborder quelque part; on se rapproche donc de la côte. La vue de cette terre qui lui rappelle tant de souvenirs, ranime au cœur du malheureux souverain d'invincibles désirs et d'impossibles espérances: il revient à sa résolution première. Le refus de Barbara de débarquer sans le passeport royal dont il ne veut pas se déssaisir, achève de le décider et le précipite à la mort. " Non, dit-il, ce n'est pas le nombre des hommes qui peut me rendre mon trône...; c'est l'amour,

c'est la fidélité de mes sujets qui le garantissent. Eh! quoi, inébranlable au milieu de tant de batailles, la peur me surprendrait en ce moment? Allons, mes amis, cette terre m'inspire confiance... „. Et son valet de chambre a beau se jeter à ses pieds, Murat persiste dans son dessein. Incertain un moment, il demande s'il reste encore quelque exemplaire de la proclamation d'Ajaccio: un de ses officiers en a conservé un dans son portefeuille; dès lors, toute hésitation cesse chez lui; il se résoud à tenter la fortune.

II.

Le débarquement.

Le dimanche 8 octobre, vers midi, les barques abordent à terre. Murat saute le premier; il donne l'ordre à son valet de chambre de transporter ses effets à Monteleone, à Barbara de l'attendre dans un creux du rivage.

" La ville du Pizzo est bâtie sur un promontoire situé dans la partie méridionale du golfe de Sainte Euphémie. Elle s'étage aux flancs d'une montagne, et vient finir à une esplanade que forme un gros rocher de forme cubique, aux parois abruptes. Le rocher s'avance dans la mer en la dominant d'une centaine de mètres de hauteur et est baigné de trois côtés par les vagues. Sur cette esplanade s'élèvent des maisons d'aspect misérable, serrées autour d'une grande place, quelques églises et, à l'angle de la falaise, un méchant petit château à quatre bastions, du temps de la domination espagnole. De cette esplanade on jouit d'une vue superbe. On embrasse toute la courbure de la côte, qui, tournant aux pieds de la montagne de Monteleone, dessine un demi-cercle presque parfait, dont le Pizzo

occupe une des extrémités et Briatico l'autre. Juste au-dessous de la terrasse, se trouve la Marine, où l'on rencontre quelques pauvres masures de pêcheurs. Un chemin de trois cents mètres de longueur conduit de cette plage à la grande place „ (1).

C'est par ce chemin que Murat se dirige rapidement vers la ville; il y rencontre un officier du domaine qui le reconnaît, et qui, sur son ordre, se joint à sa troupe. On arrive bientôt sur la place où se tient rassemblée une grande partie de la population. Un corps de garde de canonniers garde-côtes qui font l'exercice dans un coin, hésite un peu à l'arrivée des nouveaux venus, qui crient: *Evviva Gioacchino!* Quelques uns l'acclament; le plus grand nombre, comme la population, s'éclipse sans bruit et se sauve dans les maisons du voisinage. Sur cette place qui s'était vidée en un clin d'œil, les Muratistes restent bientôt isolés: l'affaire s'engage mal.

Sans s'émouvoir Murat suivi de sa troupe prend la route de Monteleone: c'est là que ses partisans sont le plus nombreux et le plus décidés. Chacun hâte le pas, comme s'il lui tarde d'avoir quitté Pizzo, l'inhospitalière. Deux canonniers surviennent qui annoncent que leurs camarades les suivent: Murat monte sur une éminence pour s'en convaincre: il les aperçoit, en effet, mais il aperçoit aussi la population du village qui s'est lancée à sa poursuite.

Sur les encouragements d'un ancien chef de brigands, Trentacapilli, dont deux frères ont été fusillés par Manhès, et qui, nommé capitaine de gendarmerie à Cosenza, passe par le Pizzo pour rejoindre son poste, les paysans ont décroché leurs escopettes et saisi leurs couteaux; formés en trois colonnes, ils s'avancent par le Stretto di S. Antonio, le Stretto di S. Pancrazio et la Strada de' Morti: c'est cette rue que suit Trentacapilli

(1) Lenormant, *Grande Grèce*, III, 119.

lui-même; c'est par cette rue qu'il rattrape bientôt le Roi, près de l'église de la Pietà. — Murat avait voulu attendre les canonniers, malgré l'avis de tous. —

Arrivé à portée de pistolet, l'ancien bandit somme Joachim de le suivre dans l'intérieur du pays, et Joachim le somme à son tour de l'accompagner à Monteleone. Une discussion s'engage, une bagarre s'ensuit et les balles se mettent à pleuvoir. Pendant les pourparlers, les deux autres bandes sont arrivées sur le terrain: Murat et ses 25 hommes sont cernés de toutes parts. Il faut fuir; d'un vigoureux effort, on perce la ligne des assaillants qui barrent le chemin du rivage; on s'élance au pas de course, sur la falaise en pente, sautant les rochers, escaladant les clôtures, franchissant les fossés, sous les injures et sous les balles. A demi-rendue de fatigue, la petite troupe se retrouve enfin sur la plage; mais Barbara ne paraît pas; il craint le canon de la Manoncella qui pourrait couler son *trabacolo*. Une petite barque de pêcheur est tirée sur le sable; on tâche de la mettre à flots; mais les assaillants arrivent; le sergent Giovanni, le capitaine Pernice sont massacrés par la bande en furie; Murat, embarrassé dans un filet, tombe, piétiné par cette populace ignoble: les habits déchirés, il va être massacré à son tour, malgré les efforts de quelques hommes généreux comme Pasquale Greco. C'est alors qu'arrive don Francesco Alcala (1), administrateur des domaines du duc de l'Infantado en Calabre: il fait comprendre aux furieux qui l'entourent qu'ils perdent leur honneur en tuant leurs prisonniers;

(1) Noter qu'au moment de l'assassinat de Basseville, le ministre d'Espagne, d'Azara, sauva plusieurs Français. Dans une lettre adressée par Joseph Bonaparte à Talleyrand le 28 Brumaire, an. VI [*Aff. Etrang. — Corresp.* — Rome], je lis ces mots: « Il faut qu'on sache que des soldats espagnols attachés au palais du ministre connus ici sous le nom de *Braves d'Espagne,* furent dans cette occasion chercher les Français dans leurs asiles les plus secrets, les escortèrent jusqu'au palais d'Azara et ensuite hors de la ville sans que la populace osât

il place le Roi au milieu des moins enragés de la bande et monte vers le château ; et Trentacapilli qui survient, essoufflé, y fait enfermer les Muratistes.

III.

L'exécution.

Deux heures après, on fouille tout le monde ; on découvre ainsi l'unique exemplaire subsistant de la proclamation d'Ajaccio, une lettre de change de 60,000 francs et vingt-deux brillants qui ornaient le tricorne de Joachim. Alcala s'occupe de faire panser les blessés, leur envoie du linge, leur apprend que, le soir même, arrivera le général Nunziante commandant les Calabres. Le soir du 8, le capitaine Stratti arrive de Tropea avec quarante hommes d'infanterie régulière pour prendre possession du château ; il fait donner une chambre à Murat, lui permet d'écrire quatre lettres, à sa femme, au roi Ferdinand, aux deux ambassadeurs d'Autriche et d'Angleterre à Naples : il y demande d'être placé sous la sauvegarde de l'Europe.

Le 9 octobre, Nunziante, arrivé pendant la nuit, envoyait un premier rapport à Naples, où il se plaignait vivement de Trentacapilli qui s'était emparé de papiers importants. Le 10, il envoyait auprès du Roi le lieutenant-colonel Massiglia attaché à son état-major général. Le Conseil des Ministres n'avait pas attendu les documents. Aussitôt la première dépêche reçue, il s'était assemblé le 9 octobre, il avait redigé un décret en

les insulter sous la sauvegarde de soldats qui sont redoutés ici et qui avaient eu du ministre d'Espagne l'ordre courageux de faire main basse sur les assaillants. — Si l'on réfléchit que nous étions alors en guerre avec l'Espagne, on trouvera cet ordre du ministre espagnol d'une philanthropie sublime ». — D'Azara n'accepta de la France que une lettre de remerciments [28 Brumaire, an. VI].

vertu duquel " Murat devait être traduit devant un conseil de guerre pour être jugé comme ennemi public; la sentence rendue devait être exécutée immédiatement; on ne devait accorder qu'un quart d'heure au " *condamné* „ pour recevoir les secours de la religion „. Medici, ministre du roi Ferdinand, transmit le décret à Nunziante dans une lettre où il lui recommandait de prendre toutes les mesures qu'exigeraient les circonstances: le courrier extraordinaire qui portait l'un et l'autre devait rester au Pizzo jusqu'après l'exécution.

Ce fut dans la nuit du 12 au 13 qu'il arriva dans cette ville: les prisonniers s'y trouvaient toujours; très honnêtement traités par Nunziante, ils se faisaient, Murat surtout, les plus étranges illusions. Elles allaient être brutalement dissipées. Le 13 au matin, le général napolitain nomma la commission militaire chargée de juger le Roi. Le capitaine Starace informa celui-ci de ce qui se préparait; Murat comprit: après un court moment d'émotion, il redevint le calme héros qu'on avait admiré sur tant de champs de bataille. Il refusa de comparaître; il refusa de se défendre, et, quand le rapporteur de la commission vint lui demander son nom, son âge, sa patrie, il l'interrompit brusquement: " Je suis, dit-il, Joachim, roi des deux Siciles; maintenant, Monsieur, sortez „. — Cependant la commission délibérait: réunie à 10 heures du matin, elle ne rendit son verdict qu'à 4 heures de l'après midi, après avoir entendu de nombreuses dépositions attestant clairement que Murat avait voulu renverser le trône de Ferdinand IV.

Lorsqu'on lui eut lu la sentence, il écrivit une dernière lettre à sa femme, se confessa au doyen du Chapitre, le chanoine D. Antonio Masdea, à qui, deux années auparavant, il avait donné 2,000 ducats pour son église et 100 autres pour ses pauvres; puis, après avoir déclaré par écrit qu'il mourait en bon chrétien: " Allons, dit-il, allons accomplir la volonté de Dieu „.

Sur une petite plate-forme, longue de 1 mètre 60, douze soldats étaient rangés sur trois rangs; leurs fusils touchaient presque sa poitrine. Debout, le sourire aux lèvres — il avait refusé de se laisser bander les yeux — " Soldats, dit-il, tirez au cœur: épargnez le visage „. Lui-même commanda le feu; puis il tomba, foudroyé (1).

Lorsqu'on visite la tour du Pizzo, la prison, la salle du conseil, devenue aujourd'hui école primaire, et l' " esplanade „ où se dressent maintenant des agrès de gymnastique, on demeure frappé du contraste que présentent l'aspect de ce cadre de mort, si borné et si mesquin: à deux mètres le regard est arrêté par des murailles petites et sales; — et la physionomie de cet homme si théâtral, qui s'équipe pour une bataille comme on se pare pour un bal, et qui, né fils d'aubergiste, devient maréchal d'Empire, prince et meurt roi. Il faut monter sur la terrasse pour trouver le cadre qui eût convenu: devant un joli et vivant village tapissant les pentes de la falaise, l'infini de la mer s'étend sous l'infini des cieux (2).

(1) Le corps fut-il enseveli à San Giorgio ou jeté dans la fosse commune? on ne le sait encore. La famille vient d'ordonner des recherches. [*Tribuna*, 28 sett. 98].

(2) Le *Dictionnaire des Girouettes*, ou *Nos contemporains peints par eux mêmes*, par une société de girouettes (2me édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Paris, Eymery, 1815), tirait de cette histoire cette philosophique conclusion:

« Heureux qui vit en paix du lait de ses brebis
Et qui de leurs toisons voit filer ses habits » (Page 360).

La mort de Murat fut chantée à Naples. Cf. *Nuova Istoria della morte di Murat*. Il débarque:

Nu cappello sotto vraccio
Chu chell'aria francese.

Les habitants du pays se moquent de lui et l'attaquent:

Chi cu spiti e mazze longhe
Chi li scippava le barbette
Cu pistole e cu scoppette
Lo portavano a ferrà.

CHAPITRE IV.

LE PROBLÈME

Rien ne s'explique mieux que les diverses péripéties de ce drame et le dénouement tragique qui le clôt, lorsqu'on réfléchit simplement aux circonstances historiques d'où il est sorti. Tout

Strillammo tutti quanti
Dicimmo con amore:
Viva Dio e lu Beratore,
E l'amabile nuosto Re.

Sa défaite avait déjà inspiré les chansonniers populaires:

Se n'è fuiuto lo mariolone
E se ne vene lo Nasone.
. . . . . .
Trecalle, zurfo e esca,
Fuie, Giacchino, venen 'e Tedesche!
Treccalle, acqua e limone,
Fuje, Giacchino, vene Napulione.

Mmiezo Palazzo c'è nato nu puzzo;
E Giacubine chiagnen 'a selluzze;
Vene lu viento e tocca li ccerase
Giacchino iesce e Ferdinando trase.

On chansonnait aussi la reine:

Chi vo vedè 'a mugliera 'e Giacchino
Miez' 'o mare facenn' 'a culumbrina,
Vene cu mico drit' a sta varchetta,
E ci 'a facci a bedè Donna Purpetta!

[Benedetto Croce, *Canti Politici del Popolo Napoletano* (Napoli, 1892, in-12, Giov. Basile, anno VII, n° 7, 8, 9)]. — Voici une liste, fort incomplète sans doute, des romans qui ont pour matière les événements du Pizzo:

1. Alexandre Dumas, *Le Capitaine Arena*; 2. Id., *Les Crimes célèbres*; 3. *Histoire des Bourbons de Naples*, tome X [cf. aussi Edmond Lepelletier, *Martyr des Anglais*. Première Partie: *Le rocher*. Chapitre XXII: *A la conquête d'un royaume*]; 4. Bernard von Guseck,

dernièrement néanmoins (1), on a pensé qu'il y fallait voir l'œuvre de quelques traîtres titrés et le résultat de machinations ténébreuses. Murat aurait été attiré au Pizzo dans un guet-apens véritable, imaginé par le chevalier Louis de Medici, approuvé par les ministres de Ferdinand IV. A l'appui de cette thèse, on fait valoir deux arguments : une raison de texte et une raison psychologique.

I.

La question de texte.

Voici d'abord le texte sur lequel on s'appuie :

a) — « Le gouvernement a su mettre dans ses intérêts quelques amis de Murat qui entretenaient avec lui, depuis son arrivée en Corse, une correspondance sur la possibilité d'un débarquement et sur la certitude d'une heureuse réussite. Cette affaire a été menée par le baron Petroni, intendant de Monteleone. Lui-même a écrit et c'est par son entremise que Murat a eu les encouragements et les adresses d'autres personnes. Il y a eu un second agent, un Corse, nommé Carabelli..... il affirma

König Murat's Ende, histor. Roman, 1er band. Leipzig, Günther, 1865, in-16; 5. Hartman, *Die letzen Tage eines Königs,* Stuttgard, 1865; 6. N. Misasi, *Il dramma di Pizzo nel 1815,* in aggiunta al romanzo *Marito e Sacerdote,* 2ª edizione. Napoli, Resina, 1892; 7. *Morir por un Hijo: un drama en la aldea,* novela original de D. Teodoro Baro y D. Juan Pedro Barcelona, illustrada por D. Eusebio Plasnar. Barcelona, Seix editor.

(1) *Les derniers mois de Murat. Le guet-apens du Pizzo,* par le marquis de Sassenay. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-12. — Depuis que ce mémoire fut remis à l'Institut (septembre 1897), la thèse du marquis de Sassenay a été également critiquée par M. Franchetti, *Archivio storico italiano,* serie Va, tomo XX, p. 418. — Cf. aussi *Archivio storico... napol.,* XXI, I, 189 et *Rivista storica italiana* (A. Lumbroso), XIII, 5-6, 1896.

qu'il régnait un mécontentement général contre le gouvernement actuel..... Pour préparer l'opinion publique au Pizzo, on employa le capitaine de gendarmerie Trentacapilli avec plusieurs de ses camarades déguisés. Celui-ci s'était chargé, dans le cas où la population se montrerait le moins du monde favorable à Murat au moment du débarquement, de l'assassiner. On a promis vingt mille ducats, dont la moitié a été payée, à Petroni et à ses collaborateurs; dix mille ducats, dont la moitié a été payée, plus ses frais de voyage et autres, à Carabelli; et enfin, à Trentacapilli cinq mille et quinze mille en cas de mort de Murat, dont trois mille lui ont été payés.....„.

b) — " Un des affidés de cette entreprise contre Joachim, était aussi Barbara, un Corse qui s'était chargé de le transporter en Calabre. Il était muni de passeports pour ne pas être arrêté si, en dehors de la direction du Pizzo qui était libre, il venait à rencontrer, sans le vouloir, des navires napolitains, postés en apparence pour empêcher un débarquement à craindre..... Après que Murat eût été arrêté et qu'en s'emparant de sa personne le peuple lui eût arraché ses vêtements, et comme il n'avait pas de linge avec lui, il demanda qu'on allât demander à Barbara ce dont il avait besoin..... Lorsque celui-ci eut appris le sort de Murat, il refusa de faire quoi que ce fût de ce qui lui était demandé..... Lorsqu'on rendit compte à Murat de la conduite de Barbara, il se frappa le front, demeura atterré et cria qu'il était maintenant clair que Carabelli et Barbara l'avaient indignement trompé et l'avaient conduit à sa perte„.

Ce texte reproduit des fragments de deux lettres (*a*, *b*) adressées de Naples, les 3 et 29 novembre 1815 par le feld maréchal lieutenant baron de Koller, intendant général de l'armée autrichienne de Naples au comte Franz de Saurau, gouverneur général de la Lombardie. Elles ont été publiées dans les *Steiermärkische Geschichtsblätter*, année 1880, p. 170-194, par

le Dr J. von Zahn, directeur des Archives régionales [citées par Sassenay, 222, 223, 224, 225].

J'en rapproche un autre témoignage qui les confirme: " S'il (Medici) machina des intrigues avec eux (Ascoli, S. Clair) pour attirer de nouveau Murat dans le royaume *afin* de le fusiller, ce n'est pas qu'il eût du zèle et de l'attachement pour la famille des Bourbons: il voulait supprimer le dangereux témoin qui le tint à sa solde pour favoriser sa cause à Palerme „. Le baron Giangiacomo de Cresceri — des mémoires secrets duquel ces lignes sont extraites (1) — prétend donc, ainsi que le baron de Koller, que Murat a été *attiré* dans le royaume, *afin d'y être fusillé*. J'ajoute, pour être complet, qu'il n'accuse pas Medici d'avoir personnellement dirigé l'affaire: mais il fournit des armes à ceux qui le prétendent. Ses Mémoires ne sont qu'un long réquisitoire contre lui: il l'accuse d'avoir formé le projet d'assassiner le roi (2), d'avoir protégé les clubs jacobins (3) — ce qui est pire, peut-être, aux yeux de l'auteur — d'avoir comploté contre les fils du roi (4), et d'avoir lutté contre la reine (5).

Il me paraît sage, au début de cette discussion, d'écarter complètement les insinuations dirigées contre Medici: son rôle est encore très imparfaitement connu: il est possible d'en soupçonner l'importance, il serait téméraire de prétendre l'apprécier. Luigi de Medici, né en 1760 (6), appartenait à la famille prin-

(1) *Sitzungsberichte der k. Akademie der Wissenschaften in Wien*, phil. hist. Klasse, 127e Band, IV, 1892. — *Memorie Segrete des Freiherrn Giangiacomo von Cresceri. Enthüllungen über den Hof von Neapel*, p. 228. — Noter que l'attribution de ces Mémoires à Cresceri est loin d'être certaine.

(2) Op. cit., parag. 5 et 9.

(3) Op. cit., parag. 6, 8 et 10.

(4) Op. cit., p. 169-171.

(5) Op. cit., p. 178, 187, 60.

(6) Nous nous sommes servi de Colletta: *Storia del reame di Napoli*, 4° vol.

cière d'Ottajano, branche cadette de la famille des Médicis, dont elle s'était détachée au XIII[e] siècle. Membre de la junte de justice, il fut accusé de correspondre avec les républicains français, destitué, emprisonné plusieurs années, finalement acquitté. En 1799, les Français lui offrirent une haute situation dans la république napolitaine: il refusa et fut incarcéré. A la restauration de Ferdinand IV, on lui rendit justice; lors de la retraite de Zurlo, il fut nommé vice-président du conseil des finances et fit montre, en cette qualité, d'une habileté peu commune: il évita, paraît-il, une banqueroute au trésor. En 1806, lors du nouvel exil de la cour, il suivit Ferdinand en Sicile; son rôle, mal défini, comme ses attributions, semble s'être étendu peu à peu: en 1810, il devient ministre des finances, demande au Parlement de voter un impôt direct afin de rétablir l'équilibre du budget. Le parti noble fait échouer le projet ministériel; le roi passe outre et Medici, qui ne veut pas, sans être soutenu par l'élite nationale, gouverner avec le roi seul " par ordonnances „ donne sa démission et se retire en Angleterre en 1811. Il en revient en 1813, après y être resté dix-huit mois; il est plus tard envoyé au Congrès de Vienne avec le Cardinal Ruffo et appuye Talleyrand dans sa guerre contre Murat. On le récompense en l'envoyant à Naples réorganiser le gouvernement bourbon, avec pleins pouvoirs. — Après l'affaire du Pizzo, on lui donne le portefeuille des finances: son influence s'accroît de plus en plus; les nouveaux titres qu'on lui confère légitiment seulement les pouvoirs qu'il exerce; à la mort du marquis de Circello, il cumule les trois ministères des finances, des affaires étrangères et de la police. L'avènement de François I[er] consolide sa situation, et il meurt, maître respecté du royaume, le 25 janvier 1830, dans le voyage qu'il fait à Madrid à la suite du roi dont la fille Marie Christine épouse Ferdinand VII.

Une fortune politique aussi considérable, une influence aussi grande après des débuts aussi incertains et aussi pénibles s'expliquent malaisément si l'on admet que Medici a été un homme médiocre; Cresceri lui-même reconnaît qu'il a un talent *qui touche au génie.* Les passions politiques étaient, au moment où il vivait, plus vivement surexcitées peut-être qu'elles ne le sont de nos jours: est-il étonnant dès lors que son rôle ait été très diversement jugé et qu'il ait rencontré, ainsi que des admirateurs enthousiastes, des adversaires passionnés? Cresceri est du nombre. C'est un de ces hommes auxquels la révolution de 1789 et la république française ont pour toujours fait perdre leur sang froid et leur impartialité. " Il ne cache pas qu'il est de sentiment monarchique, parcequ'il est convaincu que la nature elle-même enseigne ce système dans les familles et que toute nation est une famille „ (1). Une étude même rapide de ses Mémoires secrets montre combien il faut s'en défier:

1° A cause des erreurs de fait qu'ils renferment. C'est le 27 février 1795 (2) et non en 1794, comme il le dit au paragraphe 11, que Medici a été emprisonné; la paix entre la France et la Sardaigne n'a pas été signée une année, mais cinq mois après le traité entre France et Naples [15 mai 1796 au 10 octobre 1796]; le général Duphot n'est pas mort au milieu de l'année 1797 (comme il le dit au § 21) mais le 28 décembre; entre le départ de Naples de l'envoyé français Lacombe et le retour de Ferdinand après sa malheureuse campagne contre la République Romaine, il s'écoule, non pas un mois (§ 38), mais trois jours [10-13 déc. 1798].

2° A cause de l'inspiration qui les anime. C'est un pamphlet où la virulence de l'auteur n'a d'égale, sans doute, que sa cré-

(1) *Memorie segrete,* p. 98.
(2) Helfert: *Memorie... des... Cresceri,* p. 19.

*

dulité. Voici un échantillon de son style: " Sorse nell' istesso tempo a figurare un altro Bestione che stanca la miseria di perseguitare lo mise in braccio alla fortuna. Egli portava il titolo di duca, ma di quei duchi che a Napoli si vendono come i lupini „ (1). — Voici qui fera juger de son impartialité et de sa critique: " Tutto sanguinario fu il governo di Giuseppe, ma l'epoca più obbrobriosa è quella in cui si vede istituire un ordine di donne scelte fra la primaria nobiltà col titolo di Cacciatrici, che vestite lussuriosamente portavano scritto in una fascia il loro disonore col motto: *Au plaisir du roi*, e destinate a seguirlo ne' luoghi più scandalosi per pascere la sua libidine „ (2). — On jugera sans doute qu'il est prudent de ne pas accorder trop de poids au témoignage d'un réactionnaire aussi emporté et aussi crédule que Cresceri; peut-être jugera-t-on aussi qu'il est prudent de réserver entièrement — jusqu'à nouvelle et complète enquête — tout jugement d'ensemble sur Medici.

On peut se montrer beaucoup plus affirmatif en ce qui concerne les lettres du baron de Koller. C'était un brave; il avait conquis tous ses grades en combattant contre la France; par la valeur qu'il avait déployée en 1814, il avait conquis la confiance des souverains alliés: c'est lui qui avait été l'un des commissaires chargés de conduire Napoléon à l'île d'Elbe. — Soldat intrépide, c'était de plus un honnête homme. Le Prince Jablonowski raconte à Metternich qu'ayant obtenu qu'un marché de fournitures fût conclu pour 340,000 ducats et non pour 600,000 ainsi qu'on l'avait décidé d'abord, le baron de Koller versa au trésor napolitain un pot de vin de 34,000 ducats que lui avait offert l'entrepreneur. On comprend qu'un homme d'une telle droiture ait été placé à la tête de l'*intendance* autrichienne. — Sa bra-

(1) *Memorie segrete*, p. 161.
(2) *Ibidem*, p. 176-177.

voure et sa délicatesse ne garantissent nullement sa perspicacité; on a souvent remarqué que les esprits les plus droits sont fréquemment les plus faciles à tromper. Le baron Franz de Saurau, que nous connaissons très bien, que nous retrouvons en 1816 organisant avec Acerbi et Colleghi la *Biblioteca Italiana* (1), était un policier de haute volée, comme tous les hauts fonctionnaires autrichiens en Italie. En 1815, il était gouverneur de Lombardie et était chargé, en outre, avec le titre de Commissaire Impérial, de surveiller les rapports de l'armée d'occupation autrichienne et du gouvernement napolitain. Ses fonctions lui faisaient un devoir de provoquer toutes les confidences. Il demandait donc au baron de Koller de lui faire connaître toutes les nouvelles qu'il pourrait recueillir; et notre brave et honnête baron avait trouvé des policiers prêts à lui fournir les renseignements les plus précis — ou les fantaisies les plus romanesques — du moment qu'ils étaient surs de se faire payer, pour les unes comme pour les autres, en beaux florins d'or trébuchants. Les renseignements que Koller envoie à Saurau, à propos de Murat, ne sont qu'une historiette ingénieusement construite et pittoresquement conçue. La dernière réunion des ministres conspirateurs, le serment de Portici — nom d'opéra comique — par lequel ils s'engagent à ne jamais divulguer, même en danger de mort, le secret d'état qu'ils connaissent, tout cela ne respire-t-il pas je ne sais quel vague parfum des romans de Paul de Kock ou de ceux d'Alexandre Dumas père? Les sources inconnues auxquelles puise le baron de Koller paraissent être très suspectes.

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que je relève *deux erreurs de fait* dans les allégations du *policier mystérieux* dont il reproduit le rapport. Il est certain aujourd'hui que Bar-

(1) *Rivista del risorgimento italiano,* 15 mai 1896, p. 656 et seq.).

bara n'a pas livré Joachim: on peut l'accuser de faiblesse ou de lâcheté, non de trahison: il n'était nullement d'accord avec Medici. Lorsqu'il descend à terre à S. Lucido, si l'on retient Ottaviani tandisqu'on le relâche, c'est que c'est lui qui est personnellement porteur de la patente officielle emportée d'Ajaccio; c'est que, d'autre part, Ottaviani est déjà venu à terre, et que ses allées et venues ont paru suspectes. — Ce qui démontre que Barbara n'était pas un agent déguisé du gouvernement de Ferdinand IV, c'est que le fort lança deux boulets contre lui (1); c'est que le commandant du port du Pizzo, le capitaine de frégate D. Girolamo del Gado, envoya une chaloupe canonnière lui faire la chasse; c'est que Barbara se sauva; c'est que, lorsqu'il fut atteint au cap della Rocchetta, près Briatico, il se défendit à coups de canon (2); c'est qu'en quittant le Pizzo, au lieu d'aller à Naples toucher sa récompense, il se rendit à Bastia où il arriva le 20 octobre: ce n'est que plus tard qu'il se rendit à Malte (3).

L'unanimité des témoignages contemporains confirme cette manière de voir. Condoleo affirme que Barbara n'a pas trahi (4): il a cru que Murat était pris ou massacré et il a craint le canon du fort de la Monacella. Si l'on répond que le témoignage de Condoleo n'est pas décisif (5), j'invoque celui du patron de barque Cecconi (6): *Barbara a attendu Murat trois quarts d'heure durant* au poste qui lui avait été indiqué et ne l'a quitté qu'au bruit de la fusillade; — celui de Masdea: " Il

(1) Rapport de Cecconi.

(2) Franceschetti, p. 179.

(3) Cecconi, [Franceschetti, pp. 173, 174, 218]. — Coppi: *Annali,* VI, 205.

(4) Condoleo, pp. 69-70.

(5) Ainsi que M. Romano l'a montré dans un excellent article.

(6) Rapport du 6 février 1818, cité dans Franceschetti, p. 170. — Noter que l'auteur des *Notices historiques* ne songe nullement à accuser Barbara [Lumbroso: *Muratiana,* p. 35].

comandante Barbara, accortosi dell'accaduto, poichè tutto poteva osservare come distintamente osservò, temendo de' cannoni de' due forti a castello che li sovrastavano a giusto tiro per calarlo a fondo e forse perchè teneva per perduto il suo ex-re „; — celui de Franceschetti enfin (1): " Si le capitaine Barbara eût été homme d'honneur, il aurait bravé la mort au lieu de s'oublier au point d'abandonner son poste malgré les ordres qu'il avait reçus „.

Barbara est coupable de lâcheté: mais ce n'est pas un agent de Medici, comme le prétend le policier de Koller.

Celui-ci se trompe plus lourdement encore à propos de Carabelli. Il est matériellement impossible que Carabelli ait contribué à décider Murat; c'est *seulement quelques heures avant le départ de la flottille équipée depuis plusieurs jours* qu'il est arrivé à Ajaccio: l'unanimité des documents l'atteste.

D'autre part, il est au moins téméraire d'affirmer que Carabelli a flatté les espérances de Joachim: si Franceschetti le déclare, Galvani le nie, ainsi que Pepe et l'auteur des *Notices historiques* (2). Et comment s'étonner de cette contradiction? Ni le secrétaire, ni le général n'assistaient, non plus que personne, à l'entretien de Joachim et de Carabelli; on ne peut, avec une complète certitude, s'appuyer sur les textes (3) pour le reconstituer.

(1) Page 174. — De même Pietro Calà Ulloa: *Annotamenti alla Storia del reame di Napoli del Colletta,* p. 315.

(2) Lumbroso: *Muratiana,* p. 31.

(3) Noter toutefois que Carabelli se défend vigoureusement des accusations qu'ont lancées contre lui Colletta et Franceschetti; il invoque le témoignage de Macirone avec lequel il voyagea du 26 septembre matin au 28 soir; ce fut Murat qui demanda à le voir, par l'intermédiaire d'un certain Fournier, parcequ'il arrivait de Naples. — La légende de sa mission secrète dérive, sans doute, de ce fait qu'il était muni d'un passeport officiel pour aller chez lui, près d'Ajaccio. [*I calunniatori smascherati*].

Mais certains faits suppléent à l'insuffisance des documents à cet égard. Medici prit toutes les mesures qui lui parurent efficaces pour empêcher Murat d'aborder, s'il voulait tenter l'entreprise.

Une escadre commandée par l'émigré français, de Treville (1), était chargée spécialement de surveiller les côtes, aussitôt après l'affaire de l'île d'Elbe. Lorsque Murat se rendit en Corse, une escadrille, commandée par le capitaine de vaisseau Bastard (2) avait ordre de l'empêcher, sinon de quitter l'île, du moins d'aborder au royaume: il était à Bastia, lorsque Murat avait acheté deux navires à Bastia; il allait se rendre à Ajaccio, parceque Murat s'y était rendu lorsque survint Maceroni, porteur des passeports de Metternich et l'assurant qu'il prenait là une peine inutile: Murat ne devait-il pas, au reçu des passeports, renoncer a son entreprise? Bien plus, une flottille côtière (3), placée sous les ordres du colonel Cafiero avait pour mission spéciale d'arrêter les tentatives que Murat pourrait faire sur les côtes du royaume. — Tous ces faits sont probants, indiscutés, indiscutables : les ministres de Ferdinand IV avaient organisé une *triple ligne de défense contre Murat.* S'ils travaillaient de tous leurs efforts à faire échouer son entreprise, n'est-il pas admissible qu'ils aient tenté de l'en détourner: Galvani aurait raison contre Franceschetti.

Ce qui appuie cette hypothèse, c'est qu'il n'y avait rien de préparé au Pizzo pour recevoir l'agresseur et pour le vaincre. Imaginez que Murat débarque avec ses 230 hommes, il arrive très aisément à Monteleone, le centre du Muratisme,

(1) Lettre du Ministre de Naples, citée dans de Sassenay, p. 231.
(2) Franceschetti: *Mémoire,* pp. 15-16.
(3) *Second rapport de Nunziante, 9 octobre 1815,* Travali, p. 18.— Et *Rapport au Roi, du 20 octobre:* «Furono fatte 3 divisioni di barche cannoniere...». [Bibliothèque Vallicellane, Falzacappa, 74, 190].

et, du coup, la Calabre est en feu. On parle de Trentacapilli, comme s'il avait été dépêché par Medici pour consommer l'assassinat; on oublie qu'il était de passage au Pizzo: capitaine de gendarmerie à Cosenza, il se rendait à son poste (1); c'est par hasard qu'il s'est rencontré avec Joachim. Admettez même qu'il ait été envoyé au Pizzo avec la mission de saisir le Roi proscrit: *on est donc bien sûr que c'était au Pizzo que celui-ci devait aborder?* Ces documents nous disent pourtant que peu s'en est fallu qu'il descendît près de Naples ou à S. Lucido (2); où sont les Trentacapilli dont on a trouvé trace sur la côte de Salerne ou dans le voisinage de Tropea? — Il suffit de réfléchir un instant aux allégations de Koller pour se convaincre qu'elles sont peu fondées: son témoignage que l'on invoque pour établir le fait du guet-apens est d'origine très suspecte; il se heurte à des témoignages autorisés et à des faits bien établis; il est sans valeur.

II.

La question psychologique.

Je ne me dissimule nullement que le véritable argument de ceux qui croient au crime de Medici, c'est le besoin d'expliquer la "*folle tentative*„ de Joachim. Comment admettre que, sans y avoir été expressément invité par des traîtres, Murat ait conçu le projet de reconquérir le royaume de Naples les armes à la main?

(1) Travali, p. 16 et 20. — Peut-être avait-il mission de s'arrêter au Pizzo: j'ai trouvé à l'*Archivio di Stato di Napoli* [*Carte di guerra, 1157*] une requête des habitants du Pizzo au ministre de la guerre: ils se plaignent des vols journaliers du capitaine Girolamo Mattei et de son sergent-major Mosolino. La pièce n'est pas datée.

(2) Franceschetti.

On remarquera d'abord que l'aventure des Cent Jours était faite pour tourner les têtes — à ces hommes surtout auxquels les surprises extraordinaires de la destinée avaient nécessairement fait perdre le sentiment du possible. Et qui voudrait contester que le débarquement du Pizzo ne soit l'exact pendant et la très fidèle copie du débarquement de Cannes? (1).

On remarquera, en outre, que Murat peut, en effet, avoir reçu des invites formelles, mais des invites faites par des hommes *de bonne foi:* le besoin d'expliquer son entreprise, s'il conduit à croire qu'il a été attiré dans son royaume, ne requiert nullement l'intervention de quelques *traîtres* et le complot de Medici.

Et c'est là le point où il convient d'insister. Petroni (2), comme le prétend le policier de Koller, a-t-il effectivement écrit des lettres au proscrit? Ce témoignage est isolé et l'on a vu qu'il était trop sujet à caution pour emporter la croyance. Mais il semble bien que l'intendant de Basilicate et un commandant de gendarmerie de la même province se soient compromis par leurs rapports avec l'exilé: le policier de Koller raconte qu'ils ont été arrêtés (3); l'arrestation d'un intendant provincial est chose assez notoire, assez facile à vérifier pour que son témoignage soit ici recevable; d'autant que le rapport de Medici du 17 octobre parle des correspondances auxquelles s'est fié Murat (4). Il est assuré, du reste, que le comte Borgia qui avait été adjudant général à son service, qui était

(1) Comme Murat, Napoléon a été acculé à un coup de désespoir. Il savait qu'on voulait le déporter à Sainte-Hélène.

(2) J'ai trouvé, à l'Archivio de Naples et dans les *Mémoires de Desvernois,* beaucoup de renseignements sur Petroni: aucun n'a rapport au point ici débattu

(3) Koller à Saurau: 2 décembre 1815.

(4) Sassenay, p. 213. — Cf. aussi le rapport du 20 octobre: «Riaprì le sue corrispondenze».

devenu son chambellan et qui avait soulevé le pays de Velletri contre les Autrichiens en mai 1815, lui a adressé un rapport très propre à relever ses espérances: il y prétendait que Ferdinand était méprisé de ses sujets et haï de l'armée.

On appréciera, enfin, l'importance d'un document, demeuré inédit jusqu'à ce jour (1): il permet d'affirmer que l'expédition du Pizzo a été d'abord suggérée à Murat non par des traîtres, mais par des hommes qui lui étaient passionnément dévoués. Le navire qui avait appris au roi le départ de la reine pour l'Autriche était monté par le général baron Desvernois, dont on a vu la capitulation à Campo, le 28 mai (2). Le général, après avoir refusé les offres de Ferdinand qui avait voulu le retenir à son service, revenait avec 39 officiers et 95 sous-officiers, soldats ou employés français, 14 étrangers, 11 napolitains. Dans le premier entretien qu'il avait avec le duc de Rocca Romana, envoyé de Joachim, au milieu de la nuit du 10 au 11 juin il lui parlait " non pas de l'insurrection calabraise, comme disait le duc (3), mais des 20,000 braves Calabrais qui avaient répondu à son appel et qui étaient venus donner à son armée un grand appui de force virile [sic] et morale, contre les menaces de débarquement de l'ennemi sur la côte des Calabres „. " J'avais la ferme espérance, ajoutait le général, de voir arriver le roi auprès de nous. Je le disais aux braves Calabrais dont j'étais entouré et cet espoir augmentait encore leur courage. *Le roi aurait eu là 22,000 baïonettes*, ce qui eût été plus que suffisant pour se faire de Messine une tête de pont en Sicile, puis pour marcher sur Naples où il serait entré à la tête de plus de 150,000 patriotes intrépides et dévoués..... Le sort

(1) Il s'agit ici des *Mémoires* du général baron Desvernois, oncle de ma grand'mère: ils viennent de paraître chez Plon.

(2) Desvernois, 511.

(3) Desvernois, 512.

en a décidé autrement; mais, *en licenciant ces braves Calabrais qui sont venus et ont vécu à leurs propres frais pendant environ trois semaines dans mon camp, j'ai ajourné à trois mois notre retour parmi eux* (1). Je présenterai à Sa Majesté plusieurs documents sur les derniers événements de mon commandement des Calabres qui, je le pense du moins, l'intéresseront „.

Le 11 juin au soir, Desvernois, toujours retenu par la quarantaine, fit passer à Joachim, dans une bouteille cachetée retenue par une corde, le relevé de son journal (2) à partir du bulletin de la bataille de Tolentino et de sa contre-proclamation aux Calabrais, sa capitulation et son allocution aux chefs des milices. — Le 12, le roi lui fit dire combien il avait été satisfait de sa conduite. — Le 14, à 9 heures du matin, le général débarquait sur le quai de Toulon avec ses compagnons; il était conduit à Plaisance par l'un des Bonafous et le marquis Giuliano; il recevait les félicitations du roi qui lui disait son vif regret de ne l'avoir pas rejoint en Calabre, le nommait lieutenant général et l'attachait à sa personne en qualité d'aide de camp. A ces félicitations, à ces marques de reconnaissance, le général répondait, sous l'évidente suggestion des événements de l'île d'Elbe: " *Nous sommes dans la bourrasque, l'orage passera* (3) „. Et, *depuis ce jour jusqu'à son départ, le général ne quitte plus le roi.* " Dès ce moment, me dit-il (4), votre couvert sera à ma table tout le temps que nous resterons à Toulon: on déjeune à dix heures et on dîne à six „. En fait, Desvernois prend la place de Manhès à Plaisance aujourd'hui comme jadis

(1) Ces paroles sont d'autant plus remarquables que, à aucun endroit de ses *Mémoires*, Desvernois n'établit le moindre rapport entre ses conversations avec Murat et l'expédition de celui-ci.

(2) Desvernois, 512.

(3) Id., 513.

(4) Id., 515.

en Calabre. Le 15 juin, le 16, le 17, le 18, le 19, le 20, le 21, il arrive à la villa avant 8 heures; il y passe la journée, causant avec Joachim; le 22 à onze heures du soir, il prend congé de lui pour se rendre à Vienne où il doit l'attendre (1).

Est-ce trop s'avancer que de chercher dans les conversations de Murat et de Desvernois l'origine première de l'expédition du mois de septembre? On a vu la confiance du général dans le loyalisme des Calabrais (2) — au milieu, à la tête desquels il a passé trois ans; on a vu de quelle manière il envisageait cette " *bourrasque* (3) „ qui enlevait au roi sa couronne; et dans quelle intimité il vécut quelques jours avec lui; et voici ce que l'on trouve enfin dans le très curieux rapport adressé à Ferdinand, le 10 octobre 1815: " Murat fondait ses folles espérances sur la " Guardia di sicurezza „, sur les gardes civiques et les légions, *mais surtout (chose incroyable à supposer) sur les soldats calabrais débandés* „ (4). N'est-on pas fondé à croire que ces " *soldati calabresi sbandati* „ ne sont autres que les anciens soldats de Desvernois à Campo; que c'est en Calabre que l'exilé projeta d'abord, à cette époque, de faire bientôt une tentative énergique, dans ces provinces où 20,000 hommes s'é-

(1) Desvernois, p. 519.

(2) Desvernois, 479. « Les Calabres furent plus explicites qu'aucune autre (province) dans l'expression de leurs sentiments pour le roi Joachim ».

(3) Voici des fragments de sa proclamation, à son départ [28 mai. p. 505]: « *Dans trois mois, nous nous reverrons ici... Comme les soldats français qui conservèrent... la cocarde tricolore au fond de leurs shakos... vous conserverez les vôtres; vous viendrez à la rencontre de votre Joachim bien-aimé... Rapportez (à vos compagnons) ce que je viens de vous dire pour la réalisation très prochaine de nos patriotiques espérances* ».

(4) Bibliothèque Vallicellane, à Rome. Collection Falzacappa, liasse 74, feuillet 190. — Carabelli dit aussi qu'on parlait à Ajaccio d'une insurrection de la Basilicate et des *Calabres* en faveur de Murat [*I calunniatori smascherati* di Ignazio Carabelli].

taient levés pour sa défense (1); que, si plus tard, il pensa à débarquer près de Naples, ce ne fut qu'une inspiration passagère, née de l'espérance de s'emparer de Ferdinand IV en pénétrant dans le palais; et que c'était bien à la Calabre qu'il pensa toujours comme ce fut en Calabre qu'il descendit enfin (2). Dans tous les cas, il semble bien que ce soit au mois de juin qu'il faille faire remonter l'idée première de l'expédition de septembre.

Un texte confirme cette manière de voir et transforme cette hypothèse en certitude. *Avant de débarquer à Bastia*, Murat dit à Galvani (3), son secrétaire: — c'est Galvani lui-même qui le rapporte: " Je bénis la fortune qui nous amène en Corse. De grands desseins agitent mon cœur et ma pensée. *Le royaume de Naples sera encore en mon pouvoir: je reprendrai le trône* qui m'est garanti par l'amour inaltérable de mes sujets, de mes enfants. Oui, les Napolitains invoquent Joachim, ils invoquent leur père. Ferdinand est haï: je n'ai qu'à paraître. 30 ou 40 officiers corses que j'emmenerai avec moi suffiront pour m'aider à franchir un premier obstacle: le reste sera l'ouvrage de la

(1) Sur la foi de Colletta qui détestait Manhès, tous les historiens affirment que les Calabres, terrorisées par Manhès, étaient anti-muratistes. C'est une pure légende. La destruction du brigandage, si elle avait aliéné à Joachim les familles des brigands punis, lui avent concilié la masse de la population; d'autant que le péril sicilien, plus instant en Calabre qu'ailleurs, avait conduit le gouvernement de Naples à concentrer de ce côté quelques forces militaires et de grandes ressources [essor de Monteleone]. L'importance du commandement des Calabres était pour le pays une cause de richesse. Cf. Desvernois, *passim*.

(2) Précisement, près de Monteleone, capitale de la Calabre Ultérieure, dont Desvernois avait été longtemps gouverneur. Cf. ses Mémoires, p. 439. — *Notices historiques* [*Muratiana*, p. 31].

(3) « Natali, Galvani, avec lesquels il (Murat) s'ouvrait assez facilement ». [*Notices historiques*... par N. N., dans Lumbroso: *Muratiana*, p. 27].

tendresse et du dévouement. Les instants sont propices. Allons. Je vous choisis dès ce moment pour mon secrétaire „ (1).

Si le lecteur veut bien se rappeler maintenant les événements du mois de juillet et ceux du mois d'août, il conclura sans doute que les conversations de Desvernois complétées et confirmées par les rapports du Comte Borgia et de l'intendant de Basilicate; — que la chasse odieuse à laquelle Murat fut en butte sur les côtes de Provence et que la mise hors la loi du 15 septembre semblait devoir bientôt organiser en Corse, exercèrent sur Murat la plus décisive influence: ce sont les deux faits qui expliquent la résolution qu'il a prise. Si surprenante qu'elle puisse paraître, ce sont donc les faits eux-mêmes qui la lui ont dictée; — pour sauver sa tête, il a cru qu'il devait y replacer la couronne que lui tendaient ses sujets; (2) — comme ce sont les faits aussi qui rendent compte de la rigueur des Autrichiens et de la sévérité de Ferdinand: la proclamation de Rimini minait le trône de l'un et l'empire des autres; ils ne pouvaient pas en épargner le signataire.

Murat est le premier souverain qui ait effectivement travaillé à faire passer dans les faits l'idée de l'unité italienne:

(1) [Ricciardi: *Arch. storico,* 3ª serie, XXIV, 1876, p. 70].

(2) La naissance de la légende s'explique d'elle-même. Les solutions simples plaisent aux esprits simplistes; et quoi de plus simple à concevoir qu'une trahison? n'est-ce pas aux trahisons que recourt le peuple lorsqu'il veut expliquer ce qu'il ne comprend pas? j'ai connu de braves gens convaincus que Thiers et Jules Favre avaient trahi la France en 1870. Desvernois lui-même explique par une trahison d'Ambrosio l'origine de la guerre autrichienne er par une trahison de Pignatelli la perte de la bataille de Tolentino. — L'opinion publique, frappée par l'horreur tragique du drame de 1815, était toute disposée à admettre une explication mélodramatique. Dès sa naissance, les esprits sérieux et bien informés firent justice de ces fantaisies [*Mémoires manuscrits* du G. de Atellis, conservés à la Bibl. Nationale de Naples]; il faudrait, aujourd'hui, les abandonner aux romanciers.

pour cette raison et dans cette mesure, on doit reconnaître en lui le premier représentant de l'idée unitaire. L'ambassadeur d'Autriche à Naples, Prince Jablonowski le savait, lorsqu'il écrivait à Metternich, le 12 octobre 1815: « *La catastrophe de Murat* consolide la tranquillité de ce pays-ci et *contribuera à calmer les têtes dans toute l'Italie* » (1). Les Italiens le sentaient lorsqu'ils chantaient dans les campagnes, après la journée du 3 mai:

Tra Macerata e Tolentino
È finito il re Gioacchino!
Tra il Chienti e il Potenza,
Finì... l'indipendenza!!

Les compagnons du roi ne devaient jamais l'oublier. Lui mort, ils reprendront l'œuvre sainte à laquelle ils ont su intéresser sa générosité et son ambition; à la tête des deux armées qui, en 1820, essayent de défendre contre les Autrichiens la révolution du mois de juillet, on retrouve Carascosa et Pepe, deux des généraux de la campagne unitaire; comme aussi, en 1848, on voit aux côtés de Pie IX, le poussant à prendre la

(1) Cf. Lebzeltern à Lauer, 4 octobre 1815 [Helfert: *op. cit.*, p. 199]: « Murat a trop peu de crédit et de moyens en Italie pour exciter la moindre inquiétude sur les *résultats* de sa folle démarche; cependant... il est toujours *sage* de vouer la *plus grande attention*... ». Les Alliés connaissaient si bien l'existence et appréciaient si bien l'importance du mouvement national italien qu'ils tâchaient de l'exploiter. Le 19 novembre 1813, lord Bentinck écrivait au lieutenant-colonel Ceravigna, commandant la troisième levée italienne: « Une expédition va partir commandée par le lieutenant-colonel Catinelli. Son objet est d'arborer sur la côte occidentale de l'Italie l'*étendard italien*, autour duquel se rallieront tous *les patriotes* civils et militaires qui voudront contribuer à effectuer la *délivrance et l'indépendance de l'Italie* ». [Macirone, p. 141-142, appendice A]. — Le 19 avril 1815, les habitants de Polistena se soulevaient, sous les ordres de Domenico Valensisi, à l'instigation de la police de Messine: sur leur drapeau on lisait ces mots: *Indipendenza della Italia.* Cf. Desvernois: *Mémoires*, 481, sq. — Les deux idées d'indépendance et d'unité étaient étroitement associées.

tête du mouvement national et voulant faire du Pape catholique, comme celui-ci le disait lui-même, un Napoléon italien, le jeune Commissaire Général de Joachim dans les Légations, celui qui contresignait la proclamation du 30 mars, Pellegrino Rossi. Des liens solides attachent à l'histoire à venir, aussi bien qu'à l'histoire passée de l'unité italienne, ce que l'on appelle trop souvent la folle équipée de Murat en 1815. C'est vraiment le prologue de ce drame de passion qui remplit tout ce siècle, et dont, sans doute, nous n'avons pas encore vu la fin.

APPENDICE.

Composition de l'armée du Roi Joachim

au moment de son depart pour la campagne de 1815. (1)

Roi, *Comm^t en chef.* — L.^t G.^l **Millet de Villeneuve**, *chef de l'état major général.*
M^l de C. **Colletta**, *comm^t le génie.* — M^l de C. **Pedinelli**, *comm^t l'artillerie.* — Cav. **Vauchelle**, *ordonnat^r en chef.* — M^l de C. **Galdemar**, *ss-chef de l'état major général.*

Divisions.	Brigades.	Corps.	Hommes.	Chevaux.	TOTAUX Hommes.	TOTAUX Chevaux.	TOTAUX Canons.
Infanterie de la Garde P^ce Pignatelli-Strongoli	Taillade col.	1° Velites	1.125		5.840	275	12
		Voltigeurs	1.536				
	Merliot »	2° Velites	1.164				
		2^e Artillerie	818				
		Sapeurs	818				
	Artillerie	226					
		Train 153		275			
Cavalerie de la Garde Livron	Campana	Hussards	518	598	2.109	2.436	8
		Chev. légers	487	557			
	Giuliani	Cuirassiers	440	513			
		Lanciers	390	398			
	Artillerie	132		145			
		Train 142		225			
1^ère Division Carascosa	Pepe	2^e léger	2.553		9.684	261	12
		1^er ligne	2.551				
	de Gennaro	3^e ligne	2.146				
		5^e ligne	2.056				
	Artillerie	232					
		Train 156		261			
	d'Aquino	3^e léger	2.335				
		2^e ligne	2.999				

	Artillerie	226 Train 146		267			
4e Division: réserve Pignatelli-Cerchiara	Rossarol	4e léger	3.163				
		10e ligne	1.563				
	Roche	11e ligne	1.863		8.876	275	12
		12e ligne	1.408				
	Artillerie	226 Train 153		275			
Division de Cavalerie Rossetti	Fontaine	1er Chev. lègers	748	660			
		3e »	828	690			
	Napoletain	2e »	808	750	2.922	2.450	
		4e »	538	350			
		Artillerie de réserve			1.475	1.000	10
		Esc. de Gendarm.			141	54	
		Canon. de marine			618		
		Auxiliaires à Ancône			2.136		
		Sapeurs			311		
		Total général			51.938	7.293	78
		Effectifs réels.					
		Infanterie de la Garde			4.000	250	10
		Cavalerie de la Garde			1.400	1.700	6
		Carascosa			8.400	200	10
		d'Ambrosio			8.200	210	10
		Lechi			8.350	220	10
		Rossetti			2.000	1.900	
		Artillerie de réserve			800	500	10
		Canonniers de marine			400		
		Sapeurs			740		
		Total général			34.290	4.980	56

(1) *Storia della Campagna d'Italia del 1815.* Opera postuma di Pietro Colletta. Torino, Gianini 1847. Documenti n° 4, p. 104-105.

Armée Impériale et Royale à Naples (1)

du 21 au 31 mai 1815.

Feld-Maréchal-Lieutenant **Baron Bianchi**, *comm^t en chef.*

Divisions.	Brigades.	Corps.	Bat.	Esc.	Hommes.	Chevaux.
1ère Division F. M. L. C. Mohr	G. M. C. Stahremberg	Mineurs			192	
		9e Chasseurs	1		1.467	
		Modénais	1		411	
		S. Luina	1		1.321	
		Radinski			1.555	1.226
		Train d'art.		7	52	
	G. M. C. Senitzen	Sumbichen	2		3.124	
		¾ (batt. de) brigade			70	
		Waignante	2		2.704	
		9e Chasseurs				
		Hiller	2		3.025	
		Radeski		1		
		½ (batt. de) brigade			70	
2e Division F. M. L. C. Neiperg	G. M. C. Hawqwinz	Mineurs				
		11e et 8e Chasseurs	1 + 1		897 + 1.136	
		Parmesans	1		395	
		Wied Runikel	3			
		Hussards de Lichtenstein		3	5.607	
		½ Cav. et batt.			105	
		Iplenis	3		3.423	
		[illegible]	3		4.957	

		R. Jellen Hussards de Lichtenstein	8	1	5.041	
3e Division F. M. L. pr. Wied (2)	G. M. C. Eckhardt	Mineurs			188	
		Archiduc Charles	3		3.715	
		Chasteler	2		2.070	
	G. M. Rebrowitz	1 batt. ponteur			92	
		Argentaux	3		4.073	
		Devaux	3		3.704	
	G. M. Taxis	1 brig. batt.			112	
		Dragons de Toscane		6	1.053	825
		Réserve d'artillerie			1.411	1.013
		1 Compagnie de Santé			187	
		Administration de l'armée			24	

	Bat.	Comp.	Esc.	Hommes	Chev.	Disp.	Hôpit.
Total général	37	213	22	55.364	6.747	3.113	15.287
en état de marcher				36.964	6.747		

---

(1) Colletta. *Op. cit.* Documenti n° 5, p. 106. « Il quadro suddetto è stato estratto dall'originale che l'autore della memoria conserva ne' suoi archivi ».

(2) 2 reg. du Pce de Wied n'arrivèrent qu'après la guerre terminée. — Mais l'infanterie toscane y prit part, qui n'est pas comptée dans ce tableau.

3 2044 050 676 097

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

MAY 26 '37